

LB
5.5
UL
1985
R888

FACULTE DES SCIENCES DE L'EDUCATION

THESE
PRESENTEE
A L'ECOLE DES GRADUES
DE L'UNIVERSITE LAVAL
POUR L'OBTENTION
DU GRADE DE PHILOSOPHIAE DOCTOR (Ph.D.)

PAR
RAYMOND CLAUDE ROY
LICENCIE ES LETTRES
ET
MAITRE EN ENSEIGNEMENT
DE L'UNIVERSITE LAVAL

LA PHRASE ET LES PARTIES DU DISCOURS.
UNE ANALYSE ASSOCIATIVE EXPLORATOIRE
LINGUISTIQUE ET BEHAVIORISTE SOCIALE

FEVRIER 1985



Remerciements

L'auteur désire exprimer ses remerciements et sa reconnaissance à son directeur de thèse, Madame Aimée Leduc, professeur titulaire à la Faculté des Sciences de l'Éducation de l'Université Laval, à qui il est redevable d'un soutien constant et respectueux des exigences et des contraintes du cheminement personnel.

L'auteur tient également à exprimer sa gratitude à ses conseillers, les Docteurs Yves Poisson et Jean-Pierre Béland, qu'il remercie de leurs précieux conseils.

Table des matières

	Page
REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIERES.....	iii
LISTE DES FIGURES.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE PREMIER - LES FONDEMENTS LINGUISTIQUES D'UNE ANALYSE ASSOCIATIVE.....	11
Le cadre méthodologique.....	15
Les données de la morphologie.....	25
Les données de la syntaxe.....	47
CHAPITRE II - LES FONDEMENTS BEHAVIORISTES SOCIAUX D'UNE ANALYSE ASSOCIATIVE.....	60
Le cadre méthodologique.....	61
Les séquences de mots.....	65
Les familles de mots.....	76
CHAPITRE III - UNE ANALYSE ASSOCIATIVE EXPLORATOIRE LINGUISTIQUE ET BEHAVIORISTE SOCIALE.....	96
Le cadre méthodologique.....	97
Les séquences autonomes de mots, ou phrases.....	99
Les familles grammaticales de mots, ou parties du discours.....	122
CONCLUSION.....	144
REFERENCES.....	150

Liste des figures

Figure	Page
1.1 Distribution des déterminants catégoriels de genre et de nombre dans les mots variables.....	37
1.2 Hiérarchisation des mots variables.....	39
1.3 Hiérarchisation continuée des mots variables et invariables.....	42
1.4 Organisation morphologique des parties variables du discours.....	45
1.5 Organisation morphologique des différentes parties du discours.....	46
1.6 Double enchaînement de constructions simples.....	49
1.7 Schématisation du double mouvement de langue et de parole.....	51
1.8 Représentation schématique de la phrase "Le petit garçon de mes bons amis chante".....	54
1.9 Représentation schématique de la phrase "Pierre revient de la bibliothèque".....	55
1.10 Représentation schématique de la phrase "Marie souhaite que son charmant fiancé revienne".....	56
1.11 Représentation schématique de la phrase "Marie et son charmant fiancé reviennent".....	57
1.12 Organisation théorique de mots fondamentaux.....	58
2.1 Apprentissage de la séquence de mots.....	67
2.2 Conditionnement élémentaire de type divergent.....	69
2.3 Conditionnement élémentaire de type convergent.....	70

2.4	Mécanisme de conditionnement convergent-divergent..	70
2.5	Mécanisme de production d'un ensemble original de réponses.....	72
2.6	L'apprentissage initial, en conditionnement classique, d'un mot.....	78
2.7	L'apprentissage, en conditionnement instrumental, de production d'un mot.....	79
2.8	La chaîne, en conditionnement instrumental, puis classique, de production d'un mot.....	79
2.9	Le concept <u>round</u> dans sa relation à une hypothétique famille habitudinale de nature sémantique.....	82
2.10	La famille sémantique habitudinale du concept <u>animal</u>	83
2.11	Mécanisme de la famille grammaticale du verbe.....	87
2.12	Apprentissage de la séquence des réponses internes grammaticales.....	91
2.13	Mécanisme de la séquence de familles grammaticales habitudinales.....	92
3.1	L'enchaînement S-R complet de production d'un mot..	104
3.2	Conditionnement initial d'une séquence grammaticale nom-verbe.....	108
3.3	Production d'une séquence autonome de mots (phrase) comportant une complexification interne du nom.....	111
3.4	Chaîne de production d'une séquence autonome de mots comportant la phase de production minimale....	114
3.5	Séquence de complexification externe permettant l'addition d'un nom à un nom.....	118
3.6	Séquence de complexification externe permettant l'addition d'un nom à un verbe.....	119
3.7	Séquence complète de complexification interne du nom.....	120

Introduction

Le langage n'a peut-être jamais, dans l'histoire des sciences, sinon suscité un intérêt aussi grand, du moins suscité des intérêts aussi divers que depuis les dernières décennies. Des disciplines de tous ordres en ont fait leur objet, participant de l'une ou même des deux sciences-mères, la linguistique et la psychologie, s'inspirant aussi parfois à d'autres sources. Toutes ces disciplines, des plus établies aux plus jeunes, continuent par ailleurs à multiplier les approches et les théories, surtout pour ce qui est du problème de l'acquisition du langage (Berthoz-Proux, 1975). Il fait peu de doute que, dans l'état actuel des sciences humaines, cette foison même est indispensable et que chacune des orientations, chacun des points de vue est porteur de vérité.

Il ne fait toutefois pas moins de doute que des sciences ayant le même objet de connaissance sont appelées à produire éventuellement une ou des théories qu'elles puissent partager. Les appels clairement exprimés à la collaboration et à l'unité demeurent pourtant chose rare. Le Psychology's crisis of disunity: Philosophy and method for a unified science (1983) d'Arthur W. Staats frappe une note presque discordante dans le chœur habituel. L'auteur propose à tous ceux qui pratiquent les

sciences humaines, et particulièrement la psychologie, de travailler à l'édification d'une science unifiée, d'un paradigme semblable -- quoique différent par ses spécificités -- à celui des sciences exactes. L'auteur montre la nécessité pour tous les tenants des sciences humaines de travailler à élaborer des vues communes, de travailler à rapprocher les disciplines, d'oeuvrer à comparer les vues et les convictions, de tendre à dégager du magma les idées de nature à s'imposer à toutes les disciplines et à créer la cohésion.

Staats a vécu la difficulté des échanges interdisciplinaires avec la linguistique (Slobin, 1971). Par la suite, il a proposé des techniques et des terrains de rencontre (Staats, 1974) et réitéré les appels aux échanges et à la collaboration (Staats, 1975). Il ressort de la lecture de ces écrits la nécessité de procéder, entre autres, à de larges études théoriques, à des analyses théoriques englobantes visant à réconcilier les vues des deux sciences. Cette étude n'a pas d'autre objectif que celui de tenter un rapprochement de cette nature entre la linguistique traditionnelle et le béhaviorisme.

Vouloir rapprocher les données de deux sciences dont l'une se veut mentaliste et l'autre, concrète et expérimentale, pourrait apparaître au départ hasardeux; ce serait ne pas tenir compte des développements de chacune des sciences. La linguisti-

que traditionnelle a connu des réinterprétations: c'est ainsi que le structuralisme, son prolongement psycho-mécanique guillaumien et un dernier prolongement proprement mécanique pourraient permettre les premiers pas dans la voie du rapprochement. Quant au béhaviorisme, il s'est édifié, dans son orientation béhavioriste sociale, au niveau d'une science globale, paradigmatique même: les analyses et les méthodes d'analyse s'en sont sophistiquées et il est reconnu que des extensions s'imposent. Dans ces conditions, le rapprochement est devenu possible. Encore faut-il en faire la démonstration en le tentant concrètement.

Les données retenues pour cette tentative de rapprochement sont celles touchant aux thèmes de phrase et des parties du discours. Ces données, héritées de la linguistique traditionnelle, sont fondamentales aux analyses que fait du langage la linguistique et présentent de ce point de vue beaucoup d'intérêt.

L'intérêt qu'il peut y avoir de retenir ces thèmes est fort différent du côté du béhaviorisme social, car il n'en est tenu aucun compte dans les analyses fondamentales que fait cette science des mécanismes du langage. Tout au plus est-il fait mention dans les travaux les plus récents du nom, de l'adjectif, du verbe et de l'adverbe, et ce, surtout dans des analyses complémentaires sur la nature des concepts. De la phrase, il n'est fait mention nulle part.

C'est à son objectif de rapprochement que tient pour l'essentiel l'originalité de cette étude. Les deux approches scientifiques retenues, autant que les données et les théories qui en sont retirées pour examen, sont en apparence si différentes qu'il est difficile de croire qu'une tentative de rapprochement ait quelque chance que ce soit de succès, si souhaitable qu'en apparaisse la réussite. L'intérêt est pourtant grand d'ouvrir la voie à l'intégration de deux sciences aussi dissemblables: il est aisé d'entrevoir quels profits pourraient retirer chacune des sciences, et la connaissance en général, de ce nouvel ordre de rapports et d'échanges.

Cette étude présente quelques autres aspects originaux tenant à des développements bien spécifiques de l'analyse. L'approche mécanique servant à l'analyse linguistique est de conception originale: elle livre une théorie nouvelle de la phrase et permet de faire une tri inédit des données et des interprétations de la linguistique. Le réexamen des données des théories behavioristes sociales apporte par contre peu de neuf, sinon une réorganisation et une réinterprétation critique dans lesquelles il serait possible de voir la mise en place des articulations premières d'une véritable grammaire behavioriste, un résultat que d'aucuns pourraient considérer comme non négligeable.

D'autres éléments originaux se retrouvent, comme il se doit, dans l'analyse associative qui conclut cette étude. Y est présentée, par exemple, une proposition qui se veut une réponse aux questions -- elles sont pléthore -- sur le cheminement de l'enfant dans l'acquisition du langage. Plus loin sont exposées des vues toute nouvelles sur les parties du discours: l'explication la plus étonnante, par sa simplicité et sa nouveauté, est certainement celle qui montre quel rôle joue le concept séquentiel dans l'acquisition des premières catégories de mots; tout aussi nouvelle, et d'une plus grande utilité par les applications possibles, pourrait être la proposition sur la nature spécifique du verbe, et en corollaire sur la nature des autres parties du discours.

Un dernier caractère d'originalité mérite spécialement d'être mentionné. C'est celui qui tient à l'identification du point de rencontre de l'approche mentaliste et de l'orientation scientifique privilégiant l'observation concrète. Il pourrait y avoir là le point de départ de recherches et d'une réflexion susceptibles de provoquer d'importants développements dans le concours de ces deux sciences, et possiblement de sciences apparentées.

Le caractère d'ensemble de grande nouveauté de cette étude n'est pas toutefois sans susciter quelques complications et

même quelques empêchements. En découlent d'abord des limites. Une analyse théorique englobante ne pourra tout traiter du détail, pas plus qu'elle ne permet d'envisager des analyses expérimentales complémentaires sur un ensemble de propositions couvrant autant de champ. L'analyse se définit donc comme théorique et englobante, accepte de ne pouvoir traiter en détail chacun des thèmes abordés et remet l'expérimentation.

Le caractère de nouveauté de la démarche n'est pas enfin, sans poser des problèmes d'exposition. La recherche est loin d'être menée à terme: c'est pourquoi le compte rendu de l'étude ne saurait reposer sur une méthodologie unique, réussie, s'appliquant autant aux données de la linguistique qu'aux théories du béhaviorisme social. Si souhaitable que puisse être la mise en place d'un cadre paradigmatique, cette étude, qui a pour objectif de tenter un rapprochement concret -- dont il pourrait être possible de tirer éventuellement des données utiles à l'édification d'un cadre méthodologique unique --, ne tentait pas et ne pouvait tenter d'atteindre à des résultats de cette qualité. En conséquence, chacune des sciences adoptera un cadre méthodologique spécifique, à la fois quelque peu traditionnel et quelque peu renouvelé par la tâche entrevue du rapprochement; l'analyse associative finale, pour sa part, participera un peu de l'un et de l'autre des deux cadres méthodologiques, se laissant guider par l'objectif majeur d'unification des données. Le

tout aura nécessairement l'aspect général d'exposition d'une démarche, de la démarche d'une approche scientifique qui se cherche. Dans les proportions qui sont les siennes, cette étude réussit beaucoup en réussissant aussi peu.

Le caractère général de nouveauté de l'étude, ainsi que sa nature théorique, pourraient avoir cet autre effet de masquer l'intérêt des propositions qui en sont le fruit, et de dissimuler les applications qu'il serait possible d'en tirer. Les applications au monde scolaire se devinent assez aisément: les notions de phrases simple, composée et tronquée trouvent enfin une explication claire et d'une transposition facile à l'enseignement; les problèmes de l'accord de l'adjectif et du nom pourraient aussi se voir analysés sous des jours différents grâce au cadre théorique d'explication de leur rôle dans la phrase; il semble également qu'avec quelques développements il pourrait devenir enfin possible de montrer ce que sont véritablement un verbe, un nom et un adjectif à des enfants même très jeunes. D'autres applications du même ordre sont possibles; certaines, toutefois, uniquement à la suite de recherches complémentaires.

Certaines des propositions de l'étude pourraient se révéler d'une grande utilité dans les interventions spécialisées en troubles de l'apprentissage: le cadre théorique suggéré à l'acquisition de la phrase d'une part, des mots d'autre part, et du

langage en général, pourrait constituer un tremplin d'un grand intérêt dans l'élaboration de moyens d'intervention dans ce secteur.

Par ailleurs, l'utilité de l'étude tient également au fait d'avoir proposé un cadre théorique général à l'analyse de la phrase et des parties du discours et, ce faisant, d'avoir fourni à la linguistique et à la psychologie, d'orientation behavioriste surtout, des indications sur certaines orientations de recherche à privilégier. Toujours du point de vue théorique, l'étude pourrait -- devrait -- présenter cette utilité d'engager au développement d'un cadre paradigmatique de recherche, et au travail dans cette approche, même s'il est encore difficile d'entrevoir sur quelles bases pourra s'édifier une approche paradigmatique, et surtout quels chercheurs, résistant au réflexe si ancré de la récupération, voudront s'y consacrer (pour quelque temps encore l'orientation paradigmatique de la formation des nouveaux diplômés dans les universités est peut-être une des voies les plus praticables et susceptibles de produire un effet important).

Il semble, au demeurant, y avoir dans cet ensemble d'applications autant pratiques que de nature théorique, ample justification à l'étude qui a été menée, malgré les limites qu'elle a dû se donner.

Le plan général de l'étude pourrait être aisément déduit de ce qui précède. Un premier chapitre exposera les fondements linguistiques de l'analyse associative. Un deuxième chapitre procédera au réexamen des théories behavioristes sociales sur le langage pour en tirer les données devant servir à l'analyse associative finale. Laquelle fera l'objet d'un troisième et dernier chapitre.

Chapitre premier

Les fondements linguistiques
d'une analyse associative

Tenter le rapprochement des données de la linguistique et des données des théories behavioristes sociales sur le langage s'est révélé jusqu'ici une entreprise des plus hasardeuses. Il ne semble pas exister d'exemple d'un concours d'idées ayant permis une concertation féconde dans les champs d'étude communs aux deux disciplines. Un rapprochement qui se voudrait fondé et qui reposerait sur des ententes touchant aux principes et aux conclusions premières de chacune des disciplines n'en paraît que plus souhaitable, quelque difficile qu'en puisse sembler la tâche.

Jusqu'ici, les écoles de linguistique qui ont confronté leurs vues à celles de théories behavioristes ont été surtout, par nécessité, les écoles de linguistique du milieu américain, milieu dans lequel Watson, Skinner, Hull et nombre d'autres ont développé la vision behavioriste. Ces écoles, le plus souvent d'orientation dite psycholinguistique, ont fait et continuent, d'ailleurs, à faire montre, comme beaucoup de percées scientifiques, d'un fort dynamisme qu'accompagnent des poussées fortement innovatrices, l'un et l'autre rendant souvent difficiles les tentatives de rapprochement. Il n'est pas dit qu'avec le temps ne puissent s'identifier des points de rencontre qui finissent

par permettre un accord plus ou moins complet des disciplines; cette solution est d'ailleurs celle que propose Staats (1974) et aux tenants de ces sciences et aux behavioristes qu'intéressent ces efforts.

Il est peut-être une autre voie qui permette de rapprocher linguistique et behaviorisme dans tout ce qui touche au langage, une voie qui pourrait présenter l'avantage de faire s'accorder les données premières des deux disciplines et qui s'en trouverait d'autant plus féconde. Une voie qui pourrait présenter, de plus, cet autre avantage d'avancer des vues d'une telle nature qu'elles ne paraissent pas totalement inacceptables à un bon nombre des écoles de linguistique contemporaines, des vues qui rejoignent même les principes acceptés par quelques-unes de ces écoles.

La linguistique traditionnelle présente des vues de cette nature et pourrait prêter à de tels accords. Toutefois la lecture de la linguistique traditionnelle, que supposent de tels objectifs, comporte à l'évidence de nombreuses embûches: les choix à faire sont délicats, et l'interprétation à en tirer tout aussi délicate. Pourtant la simple logique donnerait à penser que la voie est possible et que ces données qui ont résisté à l'épreuve du temps devraient -- à certaines conditions -- être réconciliables à la pensée behavioriste. Un accord de cette sorte éta-

blirait la valeur profonde des données traditionnelles et apporterait, à la fois, une autre preuve -- s'il en faut -- de la qualité des principes d'analyse behavioristes. Une première partie de ce chapitre s'arrête à décrire plus longuement ce que doit être le cadre méthodologique susceptible de produire de tels fruits.

Par la suite, il restera à présenter, dans le respect du cadre méthodologique qui aura été défini, les analyses traitant des thèmes de la linguistique traditionnelle qui ont été retenus pour analyse, ceux de phrase et des parties du discours, des thèmes dont le choix convient particulièrement à la linguistique pour laquelle ils réunissent -- le développement qui en sera fait le montrera amplement -- les éléments premiers du langage. L'analyse linguistique de ces thèmes s'ordonnera d'elle-même par les besoins qu'elle a de respecter les rapports des différents éléments. Il est toutefois un rapport, plus global, imposant une division plus large du travail: cet ordre de rapport est celui -- il était possible de le prévoir -- de la morphologie et de la syntaxe. Ces divisions traditionnelles des études grammaticales devraient d'ailleurs ressortir éclairées, autant dans leur contenu que dans leur justification, des analyses qui seront menées dans leur cadre.

Cadre méthodologique, analyse morphologique, analyse syntaxique, l'étude devrait, ainsi ordonnée, pouvoir faire surgir dans la pensée attentive le portrait de l'ensemble articulé des structures fondamentales de la langue française, ensemble qui seul est de nature à faire voir ce qu'est véritablement la phrase française et à montrer comment s'en organisent les constituants que sont les différentes parties du discours.

Le cadre méthodologique

L'approche qui est proposée et qui orientera les analyses linguistiques présente à première vue peu de neuf. Trois traits la caractérisent: elle se fonde globalement sur les données de la grammaire et de la linguistique traditionnelles, dont, pour l'essentiel, elle ne remet pas en cause la valeur; elle adopte largement les principes de la linguistique structurale contemporaine dans l'analyse et l'interprétation qu'elle fait des données traditionnelles; elle accorde sa préférence à l'examen des faits concrets de langue, limitant l'analyse à l'examen des signes et de leur valeur immédiate, cherchant ainsi à mieux prêter au rapprochement avec le béhaviorisme en en approchant les principes. Ces trois traits, relatifs à la linguistique traditionnelle, à une orientation structurale et aux détails de l'approche, permettent de bien définir ce qu'est l'entier du cadre méthodologique.

La linguistique traditionnelle

Le corps de doctrine de la linguistique traditionnelle -- pour le situer rapidement -- est constitué essentiellement (Brøndal, 1948; Chervel, 1977; Fournier, 1979; Robins, 1951, 1957, 1966, 1976) de toutes les données qui ont survécu au temps et aux critiques successives des siècles et des écoles les plus diverses; il est constitué des fécondes données qu'ont léguées à la civilisation occidentale naissante Platon et Aristote; il est constitué des nombreuses additions dues aux philosophes stoïciens et aux grammairiens alexandrins, les noms de Denys de Thrace et d'Apollonius Dyscole restant de brillants phares à l'horizon de cette science; il est constitué des raffinements apportés par les grammairiens latins, entre autres par Varron et par Priscien; il est constitué des tentatives, pas toujours heureuses, de la philosophie et de l'enseignement scolastiques; il est constitué de toutes les remises en question que provoquèrent des événements comme le bouleversement des modes de pensée à la Renaissance ou encore la rencontre à la fin du dix-huitième siècle du sanscrit et des travaux de Pānini; il est constitué encore des réflexions admirables des maîtres de Port-Royal et des efforts soutenus des linguistes qui élaborèrent les données de la linguistique historique moderne.

Le vingtième siècle pour sa part -- et comme il se doit -- est livré à la tâche d'épurer la foison des recherches et des découvertes dont se targuent de nombreuses écoles linguistiques de tendances diverses. Qui pourrait dire ce que versera l'épreuve du temps à l'héritage des siècles! Aucune autorité, si savante soit-elle reconnue, n'exerce et ne peut exercer de contrôle défini sur les choix à faire. Ce n'est pas dire qu'aucune influence ne peut s'exercer. Au dix-septième siècle, le grammairien Vaugelas a tenté, avec un grand succès et une clairvoyance que le recul des siècles permet de mieux apprécier, de fixer l'état de la langue de son temps et d'en donner, quand il le pouvait, des explications et même des justifications. Il arrive même que certaines de ses descriptions soient si nettes et si complètes, qu'elles semblent constituer des exemples parfaits de la compréhension linguistique. Ces travaux ont, en influençant la langue, influencé, à n'en pas douter, la pensée linguistique, avec laquelle d'ailleurs ils cheminent souvent parallèlement. De même, il va sans dire que l'Académie française a exercé au cours des siècles une influence déterminante, peu et mal comprise, et pour cette raison souvent non reconnue, sur la logique et la pensée linguistique, son plus grand mérite et sa clairvoyance scientifique ayant été de n'avoir pas voulu juger de tout et rapidement.

Car, au demeurant, il n'est pas possible de pratiquer véritablement une linguistique traditionnelle. Pas plus que d'arrêter la marche du temps. Obligation est faite de trouver plus et mieux, et par conséquent d'errer, peut-être même le plus souvent.

L'errement de ces pages se veut faire toutefois en bonne compagnie: la voie d'interprétation des données traditionnelles qui a été retenue est celle du structuralisme, laquelle est au vrai la voie contemporaine commune à la très grande majorité des orientations de recherche en linguistique.

Une orientation structurale

Les apports du vingtième siècle, s'il fallait les résumer en un mot, tiendraient sous l'appellation de structuralisme. Le dix-neuvième siècle avait complété les travaux d'approche. Ferdinand de Saussure, au tournant du siècle, sut interpréter les tendances nouvelles et les porter à la maturité d'idées nettes et sûres. Le Cours de linguistique générale (1916), dû à la fidélité de ses disciples, demeure l'ouvrage de référence du linguiste. Les notions et les principes qui s'y retrouvent guideront et inspireront encore longtemps, dans leur fécondité, les chercheurs.

La notion de système héritée de ces travaux a connu bien des fortunes en linguistique -- et dans nombre d'autres disciplines qui s'en sont inspirées --, donnant naissance à une interprétation qui fait de la structure l'organisation profonde à effets multiples du tout qu'est le système. Le linguiste français Gustave Guillaume (1929, 1938-60, 1945, 1964, 1973) a mieux peut-être que quiconque concrétisé dans l'étude d'une langue la notion de système: la somme immense des travaux qu'il a laissés et qui recourent continuellement à cette pierre angulaire permettent de bien entrevoir l'emploi qu'il convient de faire de la notion. Ses théories -- il leur a conféré le titre de psycho-mécanique du langage -- font se rapporter à un tenseur radical binaire, courant de l'universel au particulier et du particulier à l'universel, les interprétations à faire des différents systèmes qui sous-tendent l'acte de langage. Si énorme que soit la dette contractée à l'égard de ce chercheur -- ainsi d'ailleurs qu'à celui qui de disciple est devenu le maître, Roch Valin (1955, 1964, 1968, 1981) --, il sera peu souvent fait directement référence dans cette étude à cette école de pensée ou à ses enseignements; seul le linguiste initié à la pensée guillaumienne pourra apprécier l'étendue de la dette, et deviner la reconnaissance implicite. Aucune orthodoxie de pensée n'est recherchée, et encore moins réclamée, dans l'élaboration qui sera présentée. De sorte que, quelle qu'en soit la source, les notions utilisées conservent toutes les chances de pouvoir servir de base -- ainsi



qu'il a été souhaité plus haut -- à des rapprochements autant intradisciplinaires qu'interdisciplinaires.

L'apparence la plus nette que prendra l'option structuraliste sera celle de la recherche d'une hiérarchisation des faits de langue. Cette hiérarchisation n'est pas autre chose que le système construit pièce à pièce, mais la notion en est commode. Fort utilisée dans les sciences contemporaines, elle se retrouve dans nombre de travaux de psychologie, entre autres chez R.M. Gagné (1977) et chez Staats lui-même (1970, 1975); elle présente l'avantage de se prêter à une description aisée des effets de structure, avantage dont il faut convenir qu'il constitue à la limite une faiblesse. Etre ainsi dispensé de l'explication profonde montrant les relations et la parenté des divers effets permet toutefois de poser rapidement, en hypothèse, les jalons entrevus et de disposer dès lors d'un portrait d'ensemble permettant l'analyse. Laquelle devrait conduire à l'identification du mécanisme organisateur. Dans ces pages, la nature fort souvent hypothétique des développements s'accordera bien, en méthode, du recours à la hiérarchisation.

Il semble par ailleurs convenir d'utiliser pour décrire le principe organisateur le mot mécanisme, lequel est descriptif de l'aspect matériel de l'organisation (système, structure, hiérarchie). Cet abord est caractéristique du cadre méthodologique

adopté, mais parce qu'il déborde dans ses choix la vision structurale, il en constitue un autre volet.

Une approche mécaniste

En théorie guillaumienne, en psycho-mécanique, le mot mécanique réfère à un mode d'organisation des faits linguistiques. Le mot mécanique a ici ce sens, celui que montre mieux le mot mécanisme. Il lui est donné toutefois un autre sens, très proche, touchant à la nature reconnue aux faits linguistiques. Ces faits, dont il est cherché l'organisation, le mécanisme, sont tout d'abord les faits sensibles, concrets. C'est ainsi que l'observation première et l'explication -- l'observation seconde -- s'attacheront autant que faire se peut à l'aspect matériel des faits linguistiques.

Une telle option présente autant de distance prise par rapport à une explication structurale que l'explication structurale en présentait par rapport à la méthode traditionnelle. Non seulement la linguistique structurale -- guillaumienne, s'entend -- demeure-t-elle, à l'image de la linguistique traditionnelle, mentaliste, mais encore elle organise ce mentalisme, en montre le bien-fondé, en décrit les principes et l'organisation. Elle constitue un tout explicatif convaincu et convainquant pour celui qui a fait le premier pas d'accepter l'interprétation "ra-

tionaliste" de l'univers comme plausible.

A première vue, le passage à une explication matérialiste ou conceptualiste pourrait supposer une remise en question complète de toutes les données édifiées sur une base mentaliste. Il existe deux bonnes raisons de préférer une solution moins globale. Il y a tout d'abord celle que les progrès scientifiques, la pensée savante, oscillent parfois longtemps dans leurs orientations et que tout balayer de l'acquis, du revers de la main, ce serait courir le risque de jeter en même temps l'ivraie et le bon grain.

La deuxième raison se présente en corollaire de la première. Elle est celle que le progrès dans l'explication ne saurait être soudain et total: le cheminement a toutes les chances de se faire lentement et la compréhension de s'agrandir de lueurs d'abord plus rares ne faisant place que progressivement à une clarté plus satisfaisante. Sur ce point, le béhaviorisme troisième manière, le béhaviorisme social, semble avoir adopté le principe méthodologique qui convient: les vues de son auteur sont de privilégier l'observation directe, mais d'admettre partout où l'observation directe est refusée l'observation indirecte. Le principe est excellent de reconnaître la nécessité d'un long cheminement à la pensée scientifique. Saura-t-on un jour mieux voir et percevoir les réalités sensibles qui aujourd'hui

échappent? Ou arrivera-t-on à discerner les principes d'une réalité autre, d'une matérialité d'un autre ordre? Le béhaviorisme social montre ici la voie. Et il va sans dire que la voie d'un rapprochement ne peut qu'être celle qui fait coïncider les approches.

Le principe est donc net, c'est celui de privilégier l'analyse des faits linguistiques concrets, sans pour autant mettre de côté ces faits d'une autre nature, d'un autre ordre que présente la linguistique traditionnelle. Pourtant, réconcilier ces faits d'ordres différents, en montrer la nature et les rapports, si souhaitable que ce soit, ne peuvent être l'objectif de cette étude; ce serait là rien de moins qu'édifier une théorie linguistique complète, une théorie nouvelle. Le projet est ici moins ambitieux, et moins strict: il n'est que de présenter en hypothèse un édifice plausible. A la vérité, les moyens d'aller plus loin, en linguistique même, pourraient surgir d'un rapprochement avec les théories de l'apprentissage. Car de la tentative il est attendu beaucoup plus que des accords, il est attendu des clartés, et pour l'une et pour l'autre des disciplines. Il reste que la nécessité et l'intérêt d'une tentative de rapprochement impose le recours en linguistique à un édifice hypothétique, dont il est posé évidemment qu'il conviendra de revoir les pièces à la lumière des résultats.

Au total, le cadre méthodologique que se donne une approche mécanique est celui de la description des faits linguistiques -- avec prédilection pour les faits concrets -- et l'identification des mécanismes qui en sous-tendent l'organisation. A cette double obligation, mécanique et structurale, s'ajoute celle propre au cadre de cette recherche, de puiser le matériel linguistique à analyser dans les enseignements de la linguistique traditionnelle, dont il est considéré que même si elle a le plus souvent bien identifié et décrit les faits linguistiques, elle n'a pas toujours su les regrouper en des ensembles explicatifs.

Il ne conviendrait pas de voir dans ces propos un dénigrement de la linguistique traditionnelle. Ces pages montreront qu'il en est bien autrement: la linguistique dite traditionnelle présente un tri de concepts et de règles d'une grande qualité et d'une profonde pénétration. Le meilleur exemple en est peut-être la division traditionnelle de morphologie et de syntaxe, dont les grammaires n'ont jamais su utiliser avec aisance le cadre, sans pour autant pouvoir s'en passer. Cette division est celle qui est adoptée comme ordre de présentation. L'analyse montrera combien fine est la perception qui a su deviner cette double organisation morphologique et syntaxique, des faits linguistiques et de leurs mécanismes sous-tendants.

Les données de la morphologie

Les thèmes qui ont été retenus pour analyse sont ceux de nom, adjectif, verbe (et des autres parties du discours, dans la mesure de la nécessité qu'il pourrait y avoir à les présenter), ainsi que la notion de phrase. C'est cette dernière qui retiendra d'abord l'attention. La raison en apparaîtra plus loin: seule une analyse de la phrase qui en montre la nature profonde est en mesure de bien faire voir l'obligation qui est faite de s'attaquer tout d'abord à expliquer la phrase.

La phrase

La linguistique traditionnelle n'a défini la phrase de nos manuels scolaires -- la notion qui en est généralement répandue de nos jours -- que depuis quelques siècles, au début des temps modernes (Marchello-Nizia, 1979). Il n'en reste pas moins qu'une notion comparable semble avoir toujours eu cours. Le rema grec qui chez Aristote est l'appellation du verbe aurait eu à l'origine le sens de prédicat, de ce qui complète et donc d'agent créateur de la phrase. C'est en ce sens et en celui d'énoncé discret, d'affirmation ou de proposition autonome que Platon aurait d'abord employé le mot (Brøndal, 1948; Fournier, 1979; Robins, 1951, 1957, 1966, 1976). Le mot s'est spécialisé pour servir à l'identification du verbe -- c'est déjà le cas chez

Aristote --, mais a eu des remplaçants dont le propositio latin qui connut une grande fortune. Il faut d'ailleurs bien voir que du grec au latin, puis au français, malgré les apparentements marqués de ces langues -- et dans le dernier cas de la filiation directe --, l'état grammatical ne jouit pas de l'invariabilité et que même s'il est possible de produire une histoire de la terminologie linguistique qui établisse une continuité des termes, la difficulté d'interprétation des emplois des différents termes tient beaucoup à l'état différent des langues. La linguistique traditionnelle a le plus souvent aperçu ces différences, comme c'est le cas pour la phrase, mais n'a pas expliqué dans ses principes cette évolution.

La notion de phrase, pour traditionnelle qu'elle apparaisse, est donc plutôt relativement récente et ne présente qu'une large filiation avec les notions antérieures comparables. Il est, conséquemment, justifiable de retenir, pour servir de point de départ à l'analyse, la phrase française telle que définie dans les grammaires scolaires usuelles et de se référer aux exemples qui en sont couramment donnés. Les obligations de méthode originant du cadre méthodologique obligent toutefois à la recherche d'un point de départ concret.

Or c'est sous sa forme écrite que la phrase se présente le plus saisissable. Il serait possible d'objecter que l'écritu-

re constitue là un écran et que de toute façon la langue apparaîtrait le mieux, n'est en fait elle-même que dans sa forme parlée. La conviction est ici toute autre: l'écriture constitue le meilleur réservoir de la connaissance d'une langue qu'une culture puisse se donner de sa langue; l'écriture n'est pas un écran, l'écriture est au contraire révélatrice.

Il faut évidemment convenir que la phrase écrite devient alors un objet second d'observation, que la démarche sera de comprendre ce que l'écriture trahit d'une compréhension première -- qui est un résultat historique -- des conditions de formation de la phrase. Mais la démarche ainsi imposée ne peut apparaître à la réflexion qu'utile et nécessaire; c'est même là un principe premier d'application de l'approche mécanique: d'abord l'écrit, pour remonter à la langue dans les aspects intimes de sa création chez le sujet parlant.

Que la langue soit d'abord parlée, il fait peu de doute. Mais il sera apparu par quelle voie il est proposé de remonter à la compréhension de la langue dans le moment premier de son usage. La voie mécanique qui impose l'écrit apparaîtra d'ailleurs d'autant plus plausible s'il est considéré que l'analyse linguistique se doit dans ce cas de prendre en charge l'entier de l'acte de langage et de ses manifestations, le départ d'analyse se prenant à l'écrit.

Il convient toutefois de ne pas écarter la langue parlée comme objet premier de l'analyse sans souligner les difficultés qu'en présente l'abord. La phrase parlée ne vient en effet que rarement seule: le plus souvent, elle s'accompagne de moyens de communication d'autres ordres; enfin, elle se révèle souvent réduite à une partie d'elle-même et sous cette forme se prête difficilement au départ d'analyse.

Ces formes tronquées se retrouvent d'ailleurs parfois écrites: elles poseraient dans ces cas la même difficulté. Aussi convient-il de les écarter pour les mêmes raisons. La phrase qui sera retenue prendra la forme écrite, mais celle où elle est le plus cohérente et le plus autonome; la phrase devra apparaître à la fois complète, logique et simple -- pour retrouver les qualificatifs de la grammaire scolaire traditionnelle --. Il sera considéré que les explications à présenter des constructions complexes ou tronquées, de tout ce qui s'apparente à l'exception, ne peuvent qu'originer d'une théorie explicative fondamentale du cas premier le plus net. Ce choix, celui d'une phrase écrite simple, logique et complète, est dicté par ceci que le cas premier est seul susceptible de permettre l'observation, sous les signes matériels du discours, des faits, de l'ensemble des faits fondamentaux à une construction linguistique représentative, qu'il est seul susceptible de permettre l'identification des mécanismes organisateurs. La description des fait linguis-

tiques et l'identification des mécanismes sous-tendants sont, ainsi qu'il a été défini, les conditions auxquelles il convient de satisfaire en approche mécanique.

Le moment venu de commencer l'analyse, surgit un problème de taille. En effet, la phrase n'a pas de signe propre, ainsi que le montre Valin (1981). La phrase est, matériellement, un composite d'unités constitutives. Le structuraliste aura tout de suite aperçu la conclusion à tirer de cette première observation ou de cette impossibilité d'observation: la phrase est un mécanisme. Un mécanisme à démonter, à comprendre par l'analyse des unités constitutives de l'ensemble et l'identification du principe organisateur. La phrase ne peut se comprendre que dans l'analyse de ses parties constitutives que sont les mots.

Les mots

La phrase française détache les unités qui la composent et, à n'en pas douter, dénonce de cette façon la relative autonomie des mots. Ce premier pas dans l'analyse des parties du discours mérite plus ample réflexion.

La remarque, en effet, s'appliquerait à l'ensemble des langues occidentales modernes. A cette réserve près que chacune de ces langues présente des idiosyncrasies qui la définissent

pour ce qu'elle est: la langue allemande, par exemple, sait rattacher en ensembles unitaires des unités que la plupart des langues apparentées détachent nettement. Et il n'est aucune de nos langues occidentales qui ne connaissent de particularités, peut-être moins nettes, mais non moins réelles. Pour leur part, les autres langues du monde présentent des traitements d'une grande diversité allant d'un agglutinement total à des organisations unitaires d'apparence étrange à un esprit formé aux langues occidentales.

Ces observations générales permettent d'entrevoir qu'il y a dans ces traitements divers les conséquences d'une diversité d'organisation profonde. Cette diversité doit être reconnue par une linguistique qui, même sans s'identifier à une linguistique générale qui chercherait à établir les principes profonds d'apparentement des langues du monde, se donne pour tâche de retrouver la spécificité des structures d'une langue donnée. Reconnaître cette spécificité, c'est reconnaître qu'une langue repose sur un ensemble de structures propres permettant et méritant des descriptions autonomes. Il convenait d'établir ainsi et de justifier ce que représente l'analyse d'une langue donnée, la langue française, en regard des autres langues du monde, car les limites apparentes sont conséquence de méthode plutôt que de restriction indue.

Ce que recouvre le caractère distinctif des mots de la phrase française, le mécanisme justificateur à identifier, ne peut se retrouver que par une observation attentive de ces mots mêmes. L'analyse à rebours dont le principe a été avancé plus haut doit faire son oeuvre.

La langue française, dans la lancée du latin et des langues prêteuses qui l'ont faite ce qu'elle est, s'est définie sous des apparences qui peuvent, proprement analysées, en révéler les mécanismes profonds: une approche mécanique veut s'attacher à identifier les faits de langue et à retrouver les mécanismes qui en justifient par un juste retour l'apparente pérennité.

Une première observation a été produite à partir de ce mouvement concret du discours qu'est la phrase écrite: la phrase française se recompose d'unités distinctes, de ces unités que la linguistique traditionnelle nomme les mots. Il appartient maintenant à une observation attentive de pénétrer plus avant.

Or, plusieurs observations de détail s'imposent à qui s'arrête à examiner attentivement les mots, et nécessairement les mots de plus d'une phrase, le retour des mots permettant seul d'établir des recoupements révélateurs. Nombre d'observations font appel aux rapports que les mots entretiennent entre

eux: par exemple, les mots respectent, en français, des règles d'ordre strict dictant leur position dans la phrase; ou encore, certains mots, en français toujours, ne s'introduisent qu'à l'occasion de séquences caractéristiques de mots. Ces observations pourraient conduire éventuellement à la compréhension de la nature des parties du discours, mais la voie en serait ardue et son abord plein de hardiesse, la démarche traditionnelle ayant toujours été toute autre.

Il est, par contre, des observations possibles, d'un autre ordre, sur les mots eux-mêmes, n'engageant que progressivement le rapport des mots entre eux et prêtant à une démarche logique plus lente et plus nette. Comme de plus ces observations font porter l'analyse principalement sur les parties du discours que sont le nom, l'adjectif et le verbe -- objets d'étude privilégiés de ces pages -- et parce que la voie rejoint celle de la linguistique traditionnelle, l'analyse se fondera sur les observations qui se rapportent au départ à la forme même des mots.

Une observation première de cet ordre permet d'établir que les mots reviennent d'une phrase à une autre avec ou sans variation. Ils reviennent ou entièrement semblables à eux-mêmes, ou avec des variations affectant leurs finales, et sont donc semblables à eux-mêmes par leur première partie, leur radical, et différents par leurs désinences. Cette observation est celle

de la linguistique traditionnelle sur le caractère de variabilité et d'invariabilité des mots.

A. Les mots variables

La composition des mots variables de la langue française fait qu'idéalement ces mots comprennent un radical porteur d'un sémantème lexical et une terminaison porteuse de sémantèmes grammaticaux. La grammaire traditionnelle identifie comme mots variables, le nom, l'adjectif et le verbe, ce que ne contredit pas l'observation des formes régulières.

Les deux premières catégories présentent une double terminaison porteuse de sémantèmes grammaticaux de genre et de nombre. Le verbe, pour sa part, présente une construction comparable, mais dont la terminaison regroupe des sémantèmes grammaticaux de mode et de temps, et irrégulièrement de personne, genre et nombre.

Les mots variables que sont les noms et les adjectifs se présentent dans leurs emplois écrits réguliers sous quatre formes différentes: ainsi le nom "marchand" s'écrit "marchand" au masculin singulier, "marchande" au féminin singulier, "marchands" au masculin pluriel, "marchandes" au féminin pluriel. Le radical "marchan-" est constant; les terminaisons sont successi-

vement "d", "-de", "-ds", "-des". L'adjectif "grand" présente exactement les mêmes formes. Les formes écrites, la chose est nette, dénoncent clairement les variations de genre et de nombre.

La difficulté qui se présente est celle de distinguer par leurs formes les noms des adjectifs. Les variations de genre et de nombre qui affectent les terminaisons des noms et des adjectifs sont souvent les mêmes: la démonstration vient d'en être faite. Ce n'est pourtant pas ailleurs qu'il faut chercher. Il faut, pour réussir l'analyse, considérer les faits de langue autrement que comme système orthographique. Le départ est bon, mais il convient maintenant de s'introduire plus avant à l'examen des faits externes de langue et de voir l'emploi qu'en font chacune des catégories de mots.

La distinction à faire entre le nom et l'adjectif est en germe dans la règle bien connue des écoliers que "l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom", ou pour mieux le dire, que "l'adjectif emprunte au nom son genre et son nombre". L'enseignement de cette règle est que l'adjectif emprunte au nom ce que le nom a en propre, mais que l'adjectif n'aura conséquemment que par emprunt. Pour bien voir toutefois comment s'établit la distinction entre ces mots, il faut porter le regard sur la différence de nature des noms propres, des noms communs et des

adjectifs, et se demander de quelle façon ces parties du discours s'approprient chacune pour elle-même et d'une façon spécifique les déterminants de genre et de nombre. Tout est là.

Le rôle que jouent le genre et le nombre dans la discrimination des différentes parties variables du discours -- ce rôle leur confère la qualité de déterminants catégoriels -- apparaît plus nettement à l'examen comparé des trois espèces de mots que sont le nom propre, le nom commun et l'adjectif; la distinction qui s'établit entre le nom propre et le nom commun se révèle du même ordre que celle qui existe entre le nom commun et l'adjectif, relevant elle aussi du rôle interne des déterminants catégoriels de genre et de nombre.

Ce qui frappe dans l'examen de l'emploi que fait le nom propre des déterminants catégoriels de genre et de nombre, c'est le net refus du nom propre -- le nom propre considéré est celui du cas premier, celui du prénom -- à varier en nombre. Le nom propre "Jean" n'existe qu'au singulier, car il marque l'individualité d'un être. Le nom propre ne varie pas non plus en genre. Même s'il existe une forme féminine pour le mot utilisé en exemple, "Jeanne" n'est pas "Jean": la forme du féminin identifie un autre être. Le nom propre véritable ne varie ni en genre, ni en nombre, du moins pas sans représenter un être différent.

L'examen du nom commun permet de mieux voir, par comparaison, ce qui en est. Le nom commun ne varie pas en genre: "marchand" n'est pas "marchande" et "table" est nécessairement du féminin. Par contre, les formes du pluriel "marchands" et "tables" ne changent rien d'essentiel à la représentation des êtres et des objets que sont "marchand" et "table". Les noms communs se révèlent donc fixes en genre, mais variables en nombre.

Les adjectifs pour leur part -- la règle énoncée plus haut le montrait -- empruntent genre et nombre: "un grand marchand", "une grande table". Ces mots sont aptes sans que ne soit modifiée la notion dont ils sont porteurs, à des modifications de leur genre et de leur nombre: les adjectifs varient en genre et en nombre.

La représentation de la figure 1.1 est de nature à mieux faire voir comment s'organisent ces catégories de mots en regard du caractère fixe ou variable des déterminants catégoriels de genre et de nombre.

C'est ainsi que les déterminants catégoriels distinguent fondamentalement les mots dans leur nature de noms propres, de noms communs et d'adjectifs.

Nature	Genre	Nombre
Adjectif	Variable	Variable
Nom commun	Fixe	Variable
Nom propre	Fixe	Fixe

Fig. 1.1 - Distribution des déterminants catégoriels de genre et de nombre dans les mots variables.

Quant aux objections qui pourraient surgir d'emplois différents, particulièrement du nom propre, non seulement s'évanouissent-elles à la réflexion, mais encore permettent-elles des approfondissements insoupçonnés. Si le nom propre prend parfois la marque du pluriel, "les Espagnols", il faut bien voir qu'il a quitté la catégorie du nom propre véritable pour s'introduire dans la catégorie du nom commun: d'ailleurs les difficultés de la règle des noms propres de nos grammaires scolaires s'évanouiraient si la présentation qui en est faite savait avoir recours à ces fondements. Le nom commun présente d'ailleurs lui aussi de tels transports de nature, qui pour en être moins apparents, n'en sont pas moins réels: il se rencontre en effet un nom "singulier" (Buysens, 1975) sans majuscule présentant les caractéristiques du nom propre: "univers", "ciel", "terre" en sont, ainsi que les mots "papa" et "maman" employés sans article. Le caractère fixe ou variable du genre et du nombre des noms per-

mettrait d'en proposer une classification vivante, génératrice en grammaire d'explications sûres.

Il serait encore possible d'objecter que les formes écrites et, encore plus, les formes orales ne présentent pas régulièrement les variations décrites. L'examen de cette objection pourrait entraîner fort loin, surtout que la langue française a opéré en elle-même un transfert en apparence étrange de ses discriminants catégoriels de genre et de nombre. Presque total à l'oral, ce transfert affecte moins les formes écrites; mais la tendance est nette: dans "des aimables personnes", le pluriel n'est discriminé à l'oral que dans la forme de l'article. Il n'en reste pas moins que le nombre pluriel de "personnes" semble bien présent à l'esprit autant du locuteur que de l'interlocuteur éventuel. S'étendre plus avant dans ces considérations n'apporterait que bien peu au propos en cours (si nécessaire qu'il soit devenu de produire une théorie des structures modernes de la langue française, surtout en regard de la langue orale).

La réflexion qui s'arrêterait ici aurait beaucoup fait comprendre des moyens de discrimination du nom et de l'adjectif; pourtant une approche mécanique a des ambitions plus grandes et, sur la voie du structuralisme, veut retrouver le mécanisme organisateur des faits de langue. Or, de ce point de vue, ce qu'il

importe hautement de bien apercevoir, c'est que les déterminants catégoriels ont cet effet non seulement de discriminer des mots de nature différente, mais qu'ils le font dans le cadre d'une hiérarchisation plus large qu'ils font ressortir et qui ne doit pas échapper à une fine observation. La figure 1.2 montre ce que pourrait être la représentation de cette hiérarchisation.

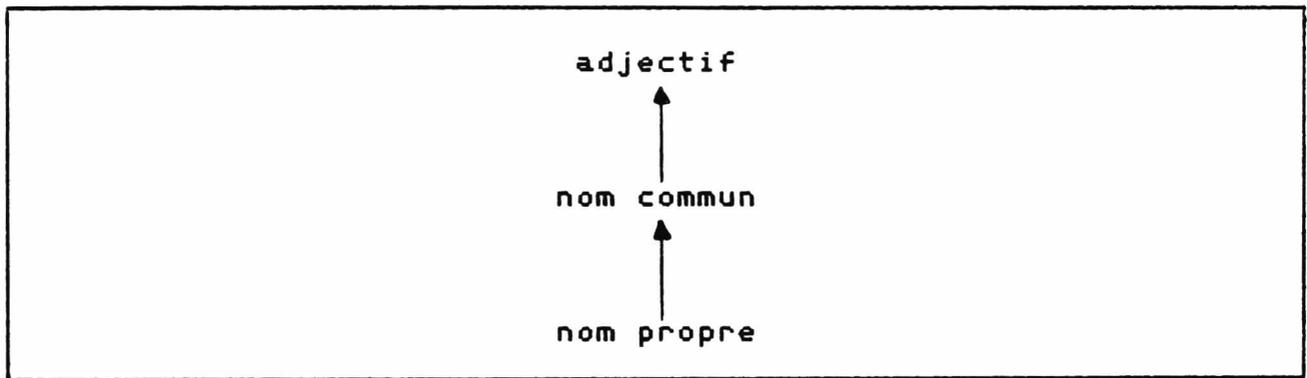


Fig. 1.2 - Hiérarchisation des mots variables.

Cette hiérarchisation est le fondement même de l'organisation morphologique des parties du discours. Seul l'ensemble de l'organisation, dont il ne vient d'être montré qu'une partie, est de nature toutefois à en faire saisir l'économie générale et la portée pratique.

Cette hiérarchisation, en effet, ne s'arrête pas aux mots variables que sont le nom et l'adjectif. Les faits de langue déguisent ici la réalité du mécanisme: les mots invariables pré-

sentent une parenté de nature plus grande avec les mots variables que sont le nom et l'adjectif, que cet autre mot variable qu'est le verbe, ce dont les raisons apparaîtront plus loin. La logique du développement, qui n'est rien d'autre que le parallèle d'explication du mécanisme d'organisation morphologique, exige donc que l'analyse des mots invariables soit faite avant celle du verbe. Laquelle suivra.

B. Les mots invariables

A côté des mots variables, des mots affectés par des modifications de leur terminaison, la langue française produit des mots invariables, toujours semblables à eux-mêmes dans leur forme d'une phrase à l'autre. La grammaire traditionnelle identifie sous ces mots invariables plusieurs parties du discours: elle en fait soit des adverbes (plus, moins, aussi, autant, avant, devant, ...), soit des prépositions (à, de, avant, devant, ...), soit des conjonctions de subordination (que, avant que, outre que, ...), soit des conjonctions de coordination (et, ou, ni, mais, ...), soit encore des interjections (pan!, aie!, allons! ...).

Il serait assez aisément possible de montrer la faiblesse de certaines de ces catégories, surtout de celle de l'adverbe qui se présente comme un ramassis d'au moins cinq catégories

différentes de mots: il n'est pas sûr en effet que les parties du discours traditionnelles, inventoriées pour la langue grecque, puis étendues à la langue latine, et enfin à la langue française, conviennent précisément à la dernière; il ne semble pas toutefois que ces faiblesses de classification -- si d'ailleurs elles en sont -- puissent nuire gravement à l'analyse entreprise; certainement pas suffisamment à tout le moins pour en interdire l'insertion dans la hiérarchisation des parties du discours dont a été montrée plus haut la genèse.

Même si pour la linguistique traditionnelle, il n'existe pas de parenté des parties du discours variables et des parties du discours invariables, il s'impose hors de tout doute, ne serait-ce que par le voisinage des formes de certains mots, que la hiérarchisation dont le départ a été montré pour les parties du discours variables se continue pour englober les parties du discours invariables. L'adverbe et l'adjectif ne s'échangent-ils pas des formes (une personne bien -- elle parle bien); l'adverbe et la préposition ne font-ils pas de même (mets-toi derrière -- il se trouve derrière lui); et ainsi de suite. La hiérarchisation ainsi établie, et que fait ressortir la figure 1.3, rejoint d'ailleurs l'ordre traditionnel d'exposé des traités de grammaire et de linguistique.

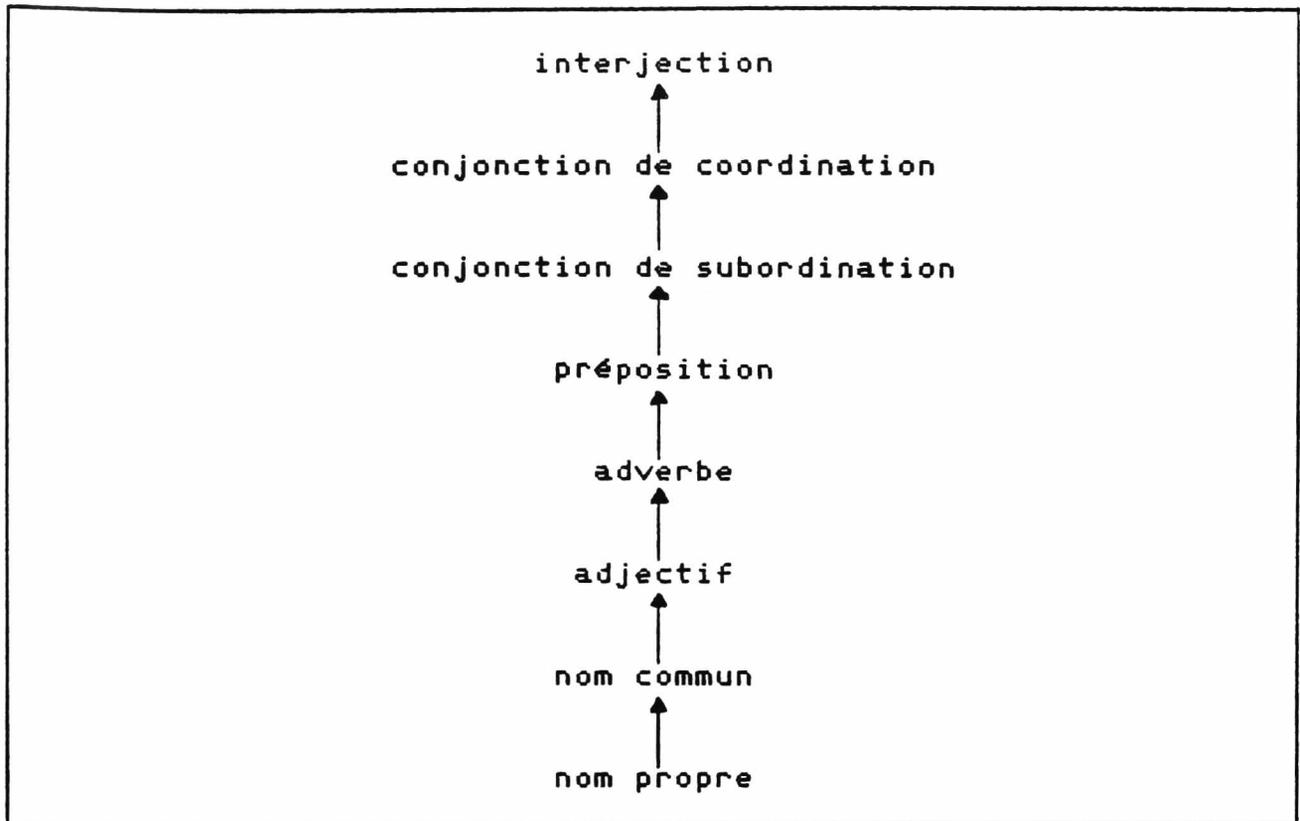


Fig. 1.3 - Hiérarchisation continuée des mots variables et invariables.

A n'en pas douter, un lien existe entre les parties du discours variables et invariables. La linguistique aura pour tâche d'examiner et de préciser ces rapports mieux qu'il n'a été fait jusqu'ici. La hiérarchisation proposée n'en demeure toutefois pas moins valable méthodologiquement: l'hypothèse qu'elle constitue a des fondements non négligeables, justifiant l'usage qui en est proposé.

C. Le verbe

Reste cet autre mot variable qu'est le verbe. Ses terminaisons, la chose est nette, ne sont pas de la nature de celles de ces autres mots variables que sont le nom et l'adjectif. Pour certains modes, elles continuent à indiquer le genre et le nombre, mais plus généralement elles sont indicatrices des variations de mode, de temps et de personne. L'utilisation par le verbe de déterminants catégoriels d'un ordre différent devrait pouvoir mener à l'identification des rapports que le verbe entretient avec les autres parties du discours, et même apporter des indications sur la nature profonde du verbe.

Le philosophe Aristote avait déjà entrevu le caractère qui fonde le verbe, un mot qui, écrit-il, représente méta chronou (Aristote, 1844, 1960, 1969, 1977, 1980) c'est-à-dire en faisant référence au temps. Du nom toutefois Aristote n'indique pas la spécificité: il ne le montre que aneu chronou c'est-à-dire sans référence au temps. Le linguiste Gustave Guillaume (1949) avance, le premier semble-t-il à l'affirmer aussi nettement, que la spécificité du nom (il en est d'ailleurs ainsi non seulement du nom, mais de toutes les autres parties du discours qui lui sont associées) est de faire référence à l'espace. L'espace ainsi s'opposerait au temps en complémentarité.

Les choses se passeraient ainsi. Au départ de la pensée se trouve une image expérientielle globale à traduire par le langage. La première saisie qu'opère le langage en serait une d'espace se concrétisant dans la production d'un nom. A cette saisie dont l'incomplétude ne peut qu'être nette dans sa référence à l'image de départ viendrait s'ajouter une seconde saisie à valeur "entéléchique" (Aristote, 1982; Guillaume, 1949) et faisant référence au temps. L'entier d'existence serait ainsi retrouvé dans la complémentarité nom-verbe. Nombre d'écoles de linguistique ont relevé le caractère second du verbe dans la dite complémentarité, attribuant par exemple un rôle de prédicat au verbe. Toutes ces intuitions étaient valables et confirment le cinétisme qui dans le mouvement de construction de la langue française fait construire d'abord le nom avec les déterminants catégoriels qui lui sont propres, puis par ajout le verbe, avec ses propres déterminants. La figure 1.4 montre comment la complémentarité nom-verbe pourrait se représenter, très simplement.

Si maintenant à cette complémentarité initiale étaient ajoutées les parties du discours associées au nom d'une part et le jeu des formes composées du verbe d'autre part, l'entier de l'organisation morphologique de la langue française pourrait se représenter de la façon qu'indique la figure 1.5.

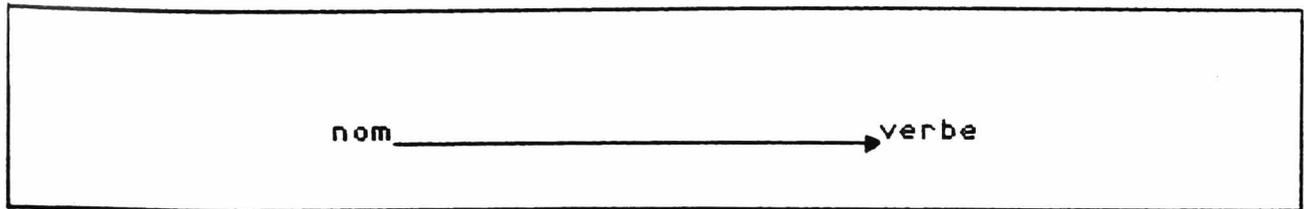


Fig. 1.4 - Organisation morphologique des parties variables du discours.

Cette figure concrétise ce que permet d'entrevoir l'observation fine sur l'unité composante de la phrase qu'est le mot. Une première observation de détail a servi de point de départ à l'entier de cette réflexion, laquelle n'est pas à tout prendre autre chose que la poursuite et l'approfondissement de l'examen des variations discriminantes des désinences des mots.

La linguistique traditionnelle n'a pas manqué de procéder à une description détaillée de ces variations, mais sans jamais clairement percevoir toutefois les liens ni la nature des liens qui les organisent entre elles. L'histoire seule relève des convictions de l'ordre de l'hypothèse qui vient d'être produite. Le grammairien Priscien, qui vécut au 5e siècle après J.-C., mentionne que "certains philosophes ont avancé que le nom et le verbe étaient les seules (véritables) parties du discours, toutes les autres ne servant qu'à y ajouter ou en marquer le rapport (Robins, 1966, p.10; traduction de l'auteur).

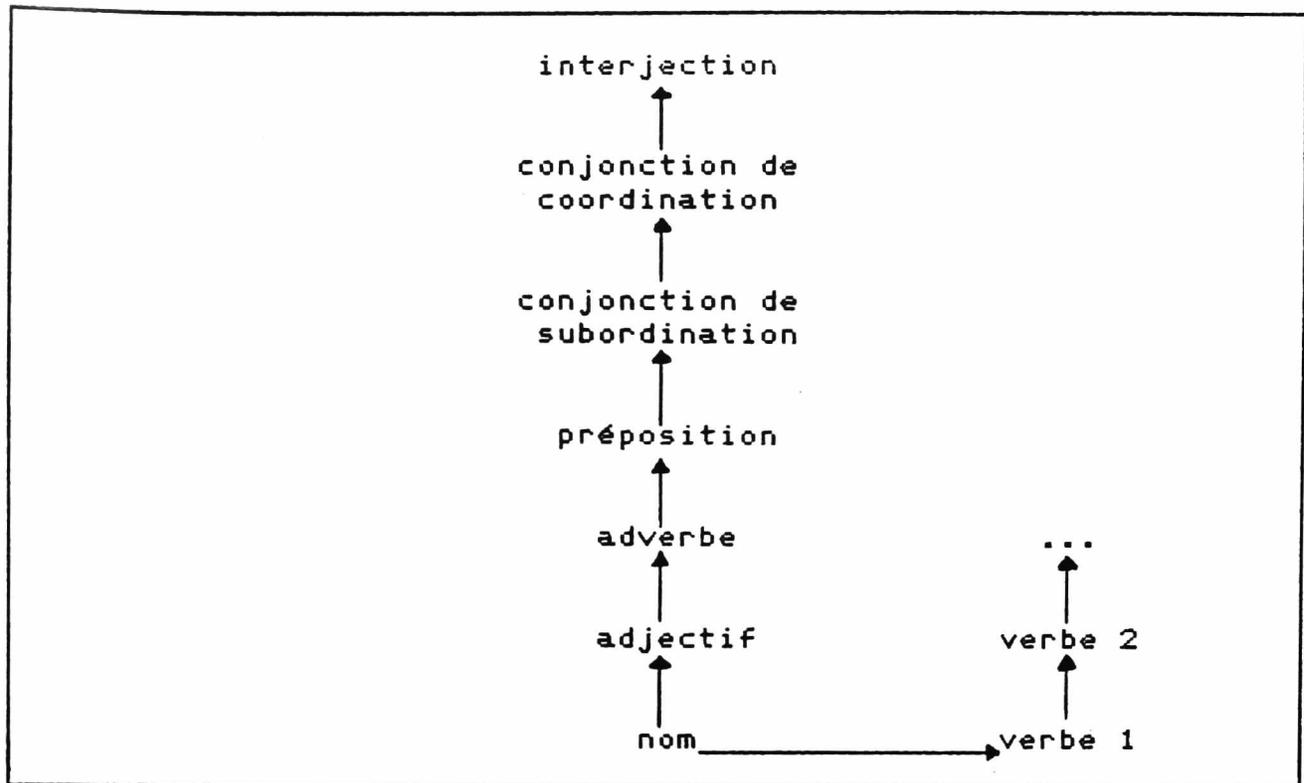


Fig. 1.5 - Organisation morphologique des différentes parties du discours.

L'édifice, la hiérarchisation, l'organisation morphologique qui a été proposée présente tous les caractères de l'hypothèse: les quelques développements logiques qui ont étayé la présentation sont trop peu nombreux et insuffisamment approfondis pour que l'ensemble y trouve corroboration satisfaisante. Une des meilleures preuves de la justesse des vues présentées pourrait tenir à leur fécondité et à leur capacité explicative: c'est ce qui engage à poursuivre l'analyse. En syntaxe, l'ordre des mots reste tributaire de leur organisation morphologique fondamentale, ainsi qu'il sera maintenant montré.

Les données de la syntaxe

L'observation de détail qui vient d'être produite et développée sur les différentes natures des mots et leur hiérarchisation n'est pas la seule à venir se greffer à l'observation globale de départ que la phrase se recompose d'unités plus petites. S'il est possible d'observer que la phrase se recompose d'unités hiérarchisées de différentes natures, il est une seconde observation de détail qui ne doit pas échapper, qui est que l'ordre des mots d'une phrase n'est pas indifférent. La nature de cette organisation n'en est toutefois pas pour autant connue.

Il ne semble pas que cette seconde observation de détail sur la position du mot ait à gagner à la production d'inventaires détaillés de ces positions. La grammaire traditionnelle, pour sa part, s'est bornée à se donner des moyens de parler des différentes positions des mots en créant une terminologie spécifique à un certain nombre de rapports: sujet, complément, attribut, complément d'objet direct, indirect ou circonstanciel (pour n'en indiquer que quelques-uns parmi les plus nets).

S'il ne fait aucun doute qu'il puisse se trouver quelque clé dans l'une ou l'autre de ces identifications de rapports, tout donne à penser qu'il faille les réexaminer d'un oeil neuf et dépasser leur élémentaire qualité descriptive. Il faut re-

Prendre en main le précieux fil d'Ariane de l'observation qui fait obligation de relever des cas concrets d'emploi afin d'en tirer quelque lumière sur leur organisation.

La phrase simple

Le premier emploi de phrase à expliquer est celui de la phrase simple de la grammaire, celui d'une phrase comme "Jeanne chante". Se retrouve dans cette phrase la complémentarité nom-verbe de l'analyse morphologique, complémentarité que respecte l'ordre des mots. Ce serait conséquemment en référence à la morphologie que s'élaborerait l'ordre des mots.

Pourtant cette hypothèse semble contredite dans cette autre phrase simple -- pour la grammaire traditionnelle, la phrase simple est celle qui ne compte qu'un verbe -- "La petite fille chante". Bien qu'il y ait dans l'enchaînement de cette phrase des correspondances évidentes avec l'organisation morphologique des mots selon leur nature -- ce que fait apparaître la figure 1.6 --, le principe de hiérarchisation n'est pas respecté, ou du moins ne paraît pas l'être. Il y a dans l'agencement des mots un illogisme bien net pour l'esprit qui s'attache aux mots eux-mêmes plutôt qu'à l'habitude, ou mieux à l'habileté qu'il y a d'en percevoir globalement le sens. L'article "la", ainsi d'ailleurs que l'adjectif qui suit, n'a évidemment pas de

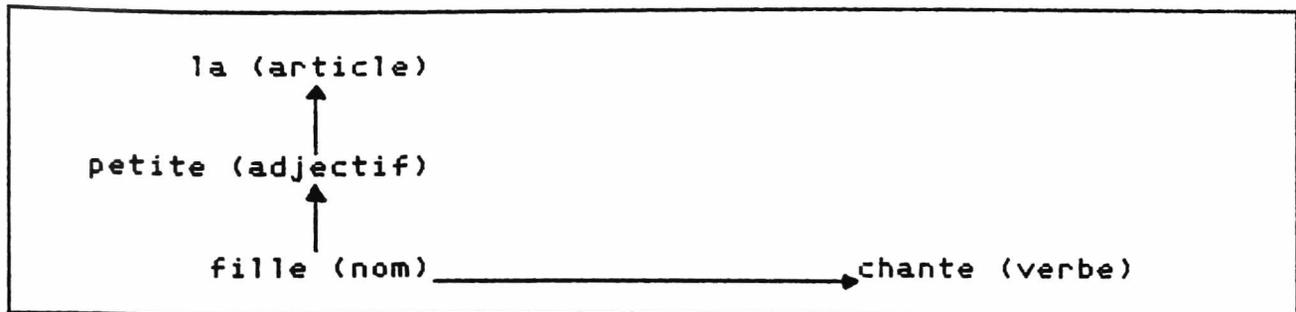


Fig. 1.6 - Double enchaînement de constructions simples.

portée par lui-même au moment de son apparition. L'illogisme grammatical de cet emploi est toutefois encore plus net. Comment en effet justifier l'apparition d'un premier mot féminin et singulier par lui-même, sans référence au nom qui guide ce choix? Et l'adjectif qui suit pose le même problème.

Ce dont il faut évidemment convenir est que l'esprit a mené des opérations antérieures à la production articulée des premiers mots de la construction, des opérations comportant nécessairement une référence au mot "fille". Des opérations si secrètes par ailleurs que le sujet parlant n'en garde pas conscience. Aucune explication du mécanisme de production de la phrase ne saurait être produite qui ne prenne en compte ces opérations secrètes, antérieures à la parole. Il ne fait aucun doute qu'il faille conséquemment conclure à l'existence de deux opérations apparentées, mais de nature différente, capables d'expliquer toutes et chacune des productions de phrase.

La solution ressort nettement, à l'observation, de l'obligation qui est faite à l'article "la" dans "la petite fille" de faire référence au mot "fille", féminin et singulier, lequel pour cette raison doit avoir été l'objet d'une production antérieure, bien que d'un autre ordre, et secrète, ainsi qu'il a été dit. Il faut donc de toute nécessité que le mot "fille" ait été posé le premier (Valin, 1981). Mais n'est-ce pas là justement ce que fait la morphologie, hiérarchisant d'une part par rapport au nom les parties du discours qui lui sont associées, complétant d'autre part la notation d'espace qu'est le nom de sa complémentarité existentielle de temps qu'est le verbe. Une schématisation fera comprendre, mieux que toute démonstration, la beauté du mouvement de l'esprit qui, dans un premier temps, s'attache au nom et produit par un mouvement nécessaire, mais secret, d'analyse les mots servant à l'expression de la pensée et qui, dans un deuxième temps, reprend ces mots dans l'ordre qu'en montre l'expression. Pour faire voir en représentation ce qui en est, il suffit d'ajouter à la figure élaborée en morphologie une double flèche grasse montrant le mouvement de relecture en parole des productions faites antérieurement en langue. La figure 1.7 ne fait pas autre chose.

Ce schéma concrétisant la production de la phrase "La petite fille chante" montre bien le départ en pensée au nom "fille", la remontée à "petite", puis à "la", la production complé-

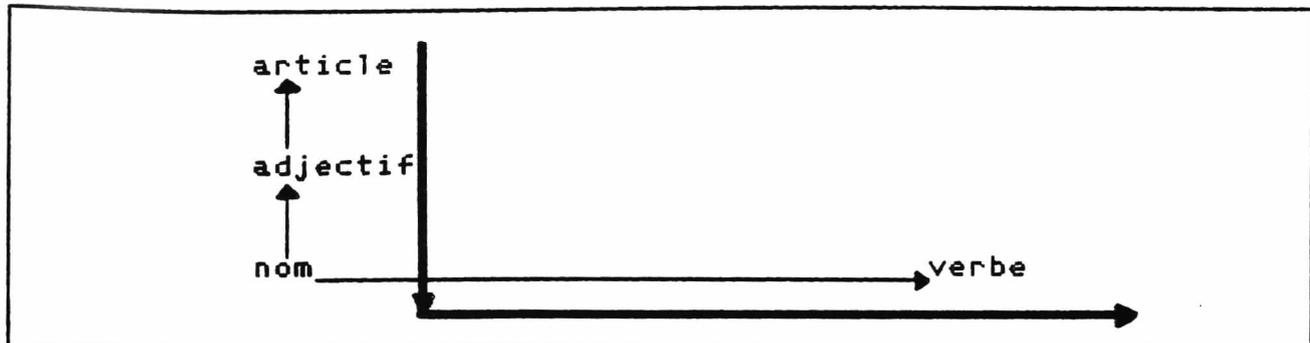


Fig. 1.7 - Schématisation du double mouvement de langue et de parole.

mentaire en langue -- plus loin, plus tard ou simultanément, la chose importe peu -- du verbe "chante"; montre enfin le mouvement suivi de relecture en parole de l'ensemble "la petite fille chante".

Il y a dans ce schéma tous les éléments nécessaires à la compréhension profonde du mécanisme de la phrase. Un premier mouvement de pensée -- opération n'effleurant pas à la conscience -- livre obligatoirement les mots dans l'ordre que leur assigne la morphologie; un deuxième mouvement -- de conscience plus nette celui-là, au moins dans ses résultats -- livre les mots dans l'ordre où les montrent la parole et l'écriture.

Il reste, pour terminer, à bien montrer que l'hypothèse de ce double mouvement de construction vaut tout autant pour la phrase complexe que pour la phrase simple.

La phrase complexe

La phrase, nous l'avons vu, est au départ complémentarité nom et verbe; elle trouve dans cette alliance son existence même et la capacité de reproduire l'existence. Mais à côté de la phrase, "Pierre reviendra", il y a la possibilité de phrases comme "Le petit garçon de mes bons voisins reviendra de Québec quand ses parents le décideront", ou de toute autre phrase un peu plus ou un peu moins longue, et un peu plus ou un peu moins complexe. La difficulté est évidemment d'accorder ces phrases au principe initial de la dyade nom-verbe, et surtout d'arriver à le faire en retrouvant les moyens de grande simplicité du langage. A l'observation, il apparaît rapidement que la complexification de la dyade originale n'a recours qu'à deux ordres de moyens.

A. La complexification interne

Le premier de ces ordres de complexification, l'appellation de complexification interne conviendrait, touche l'un ou l'autre des termes de la dyade. L'exemple "la petite fille" en est un cas. Le nom, qui pourrait être seul, s'agrandit des descriptions de l'adjectif et de l'article. La représentation schématique de ce développement a déjà été plusieurs fois présentée. Le deuxième terme de la dyade est aussi parfois l'objet du même

traitement: sont produites ainsi les formes composées et surcomposées des verbes, cas dont le mécanisme est plus difficile à apercevoir et qu'il n'est pas utile de présenter dans ces pages.

B. La complexification externe

Le deuxième ordre de complexification, externe, est celui qui consiste à ajouter à un des éléments de la dyade une ou des représentations complémentaires, lesquelles, la chose va de soi, ne peuvent être que des représentations de même nature, nom ou verbe. Les rapports des termes ainsi additionnés sont marqués par une des parties du discours associées de plus ou moins loin, selon le cas, au nom.

Le premier de ces types de rapport se marque par la préposition. C'est le cas de l'exemple "Le petit garçon de mes bons amis chante", lequel se représenterait schématiquement -- et le schéma est éclairant -- ainsi que le fait voir la figure 1.8.

La multiplication des termes des complexifications de ce type n'a de limite que la clarté logique, soit rarement plus de trois ou quatre termes, sous la forme "Le chapeau du père de mon ami ...". Un quatrième ou un cinquième terme mène généralement aux effets comiques ou à la chanson populaire du type: "le bout du bout de la plume du chapeau du père de mon ami ...".

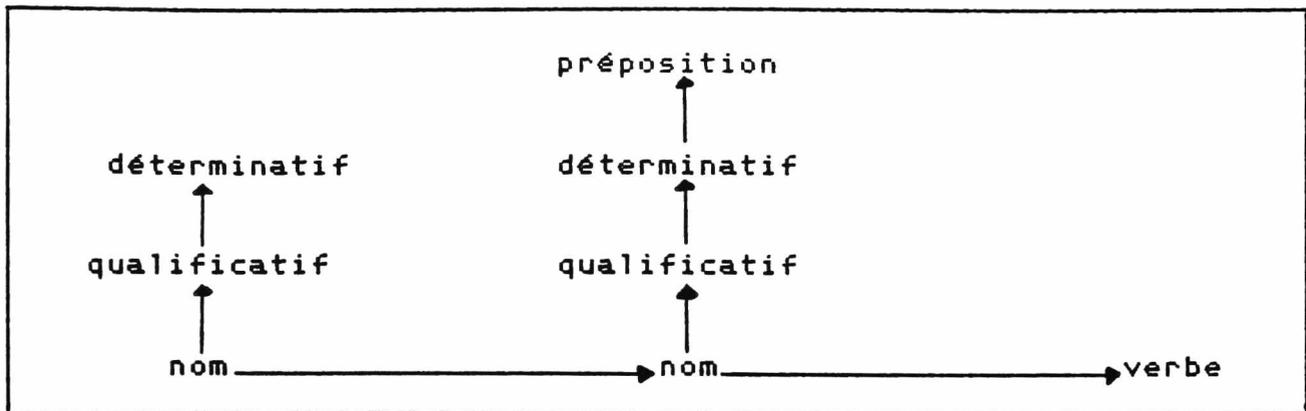


Fig. 1.8 - Représentation schématique de la phrase "Le petit garçon de mes bons amis chante".

Historiquement, les langues apprennent à exprimer -- et à exprimer de plus en plus finement -- ces rapports. Le français moyenâgeux se contentait d'une production "l'espée mon père" dans le sens évident de "l'épée de mon père". Par ailleurs l'absence de mots de rapport demeure en français contemporain un moyen fréquent de construction, pour l'apposition et le complément d'objet direct par exemple, tandis que certains types de prépositions dites vides en représentent le moyen terme. Inutile toutefois pour les fins de cette recherche de poursuivre cette réflexion de détail.

Ce sont des rapports de même type qui s'établissent lorsque le nom vient s'ajouter à l'élément verbal de la dyade initiale. La phrase: "Pierre revient de la bibliothèque" se représenterait schématiquement ainsi que le montre la figure 1.9.

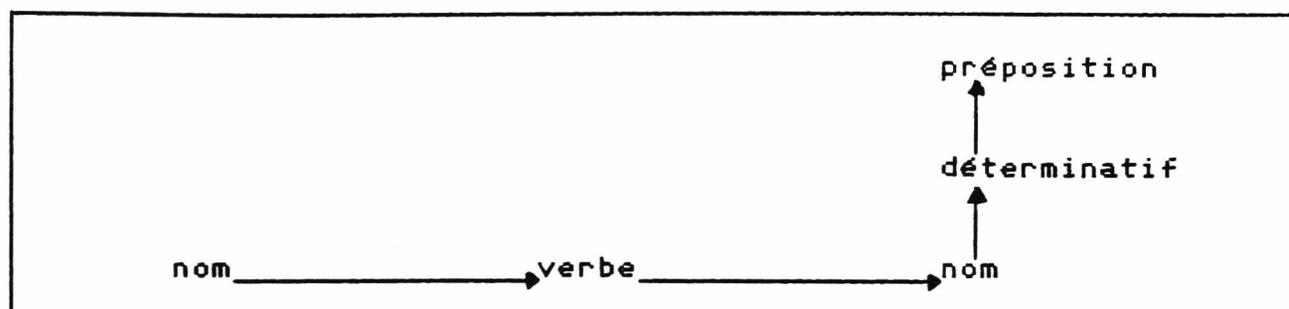


Fig. 1.9 - Représentation schématique de la phrase "Pierre revient de la bibliothèque".

Ici encore la multiplication des termes garde pour limite la logique. L'exemple "Jean reviendra de Québec vers quatre heures, dans sa propre voiture" en illustre à la fois les possibilités et les limites, limites que montre bien l'emploi obligé à des fins de clarté de la virgule entre les deux derniers compléments.

Le deuxième type de complexification externe repose sur l'emploi de la conjonction de subordination. La particularité que présente ce type de complexification tient à ceci que la représentation ajoutée en est une de totale existence, le nom se complétant d'un verbe en l'addition effective d'une dyade. Un exemple en serait: "Marie souhaite que son charmant fiancé revienne". Schématiquement ce que montre la figure 1.10.

Il est net que l'obligation de recourir dans ces cas à l'expression d'un entier d'existence et donc de l'entier d'une

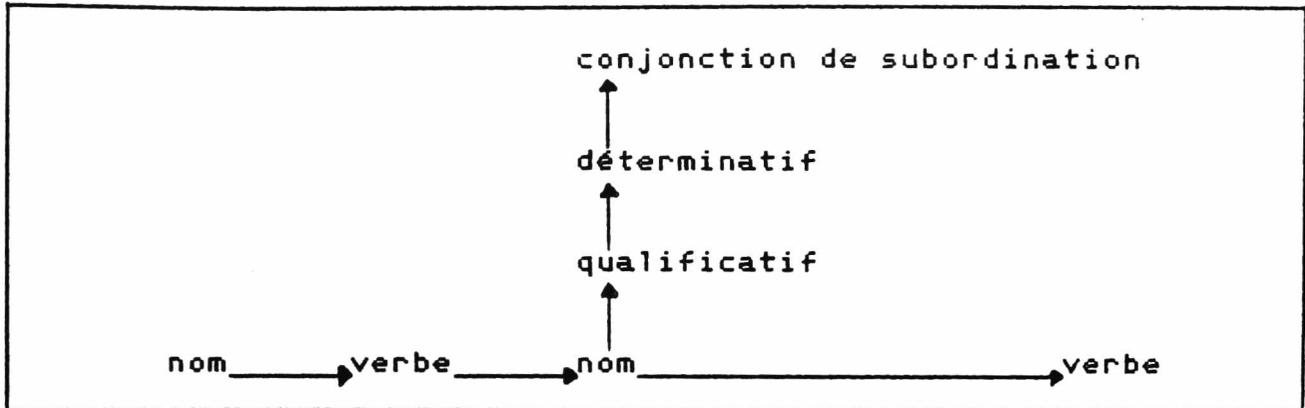


Fig. 1.10 - Représentation schématique de la phrase "Marie souhaite que son charmant fiancé revienne".

dyade nom-verbe est l'effet du mot d'introduction dans l'exemple présenté, la conjonction de subordination "que".

Il existe un troisième type de complexification externe, lequel oblige à remonter à la plus générale des parties du discours, la conjonction de coordination. Ainsi dans l'exemple: "Marie et son charmant fiancé reviennent", qui se représenterait schématiquement ainsi que le fait la figure 1.11.

Répétée, une complexification de cet ordre présente une solution de grand intérêt. Ainsi dans l'exemple: "Marie, Jeanne et France", l'indication du rapport n'est pas marquée par une conjonction de subordination la première fois, mais par une virgule. Il y a là recours à un ordre de moyens qui trouverait dans le cadre d'explication proposé de justifications fort intéressantes.

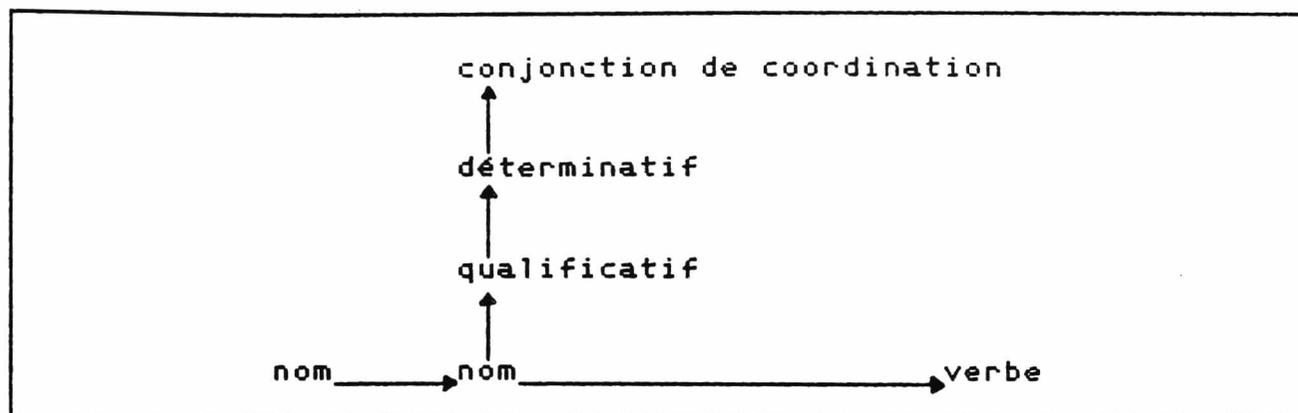


Fig. 1.11 - Représentation schématique de la phrase "Marie et son charmant fiancé reviennent".

Les trois types de complexification externe -- il n'y en a pas d'autres -- se coupent et se recoupent. Les exemples suivants le montrent bien: "Les enfants de mon oncle et de ma tante...", "Je veux que tu partes et que tu reviennes...", "L'auto du garçon que tu connais...".

L'enseignement de grande portée à tirer de la longue analyse qui vient d'être faite tient à l'importance attribuée aux deux parties du discours que sont le nom et le verbe. Il faut d'abord dégager, pour mieux en observer le fait, la position de ces deux parties fondamentales du discours dans les modèles d'analyse qui ont été produits. Ces modèles montrent régulièrement une base de phrase qui est, par exemple, ce que montre la figure 1.12 ou toute autre de même type. Jamais toutefois la base des modèles ne comprendra une des parties du discours associées; jamais non plus une des parties fondamentales ne sera rejetée en

dehors de la base de la phrase. Il est d'un grand intérêt d'observer que dans la phrase "L'auto de papa est partie", les mots fondamentaux de la phrase sont "auto", "papa" et "partie", à l'évidence la production enfantine "Auto papa partie". Il ne convient pas toutefois d'anticiper ici sur des applications, des explications ou des réflexions à reprendre en analyse associative finale. L'objectif qui était de tirer des données de la linguistique un édifice destiné à servir de référence en analyse associative est atteint (quelle que puisse être d'ailleurs la qualité de l'ensemble).

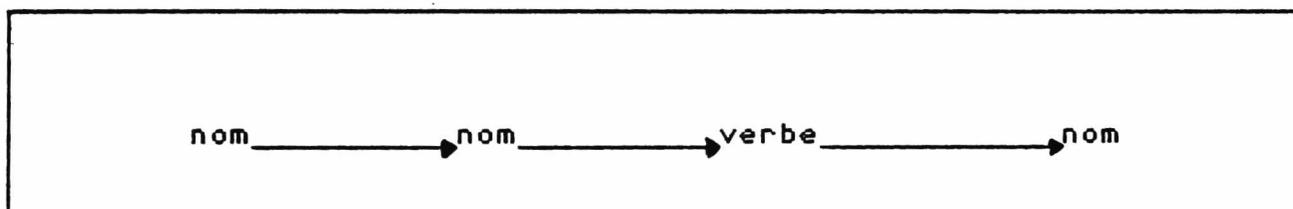


Fig. 1.12 - Organisation théorique de mots fondamentaux.

La phrase est donc, en conclusion, toujours et partout le résultat d'un recours à une organisation morphologique fondamentale. Ce recours peut rendre compte de toutes les phrases. Aisé-ment, si ces phrases, qu'elles soient simples ou complexes, sont de langue écrite, autonomes et cohérentes; le mécanisme permettrait de rendre compte également des phrases tronquées, parlées ou écrites, à condition d'en compléter le fonctionnement du jeu

d'un mécanisme complémentaire comme celui par exemple qu'identifie Gustave Guillaume (1948) dans ses théories psycho-mécaniques, sous le nom d'expressivité.

L'ensemble de ces mécanismes de phrases constitue un puissant outil de compréhension de nombre de phénomènes du langage. Tel qu'il se présente, cet ensemble analytique se prête admirablement à des échanges de vues. Il présente cette "algèbre", que Staats (1971b) voit comme l'approfondissement spécifique réservé à la linguistique. Un approfondissement qui se charge de présenter et d'explicitier les règles apprises, mais qui laisse à d'autres sciences le soin d'en expliquer les modes d'apprentissage, chacune des sciences en cause y gagnant une meilleure définition de ses objectifs et de ses moyens.

Chapitre II

Les fondements behavioristes sociaux d'une analyse associative

Présenter les données des théories béhavioristes sociales sur la phrase et les parties du discours ne pose pas cette difficulté -- à laquelle il serait justifié de s'attendre -- que constituerait la tâche de distinguer les contributions linguistiques des données proprement béhavioristes. Pour cette raison toute simple que l'analyse béhavioriste sociale repose sur des fondements d'une nature toute particulière n'autorisant pas, en stricte méthode du moins, l'emprunt de notions d'un autre ordre. Ainsi s'explique que les données béhavioristes sociales sur la phrase, le nom, l'adjectif, le verbe, l'adverbe et les autres parties du discours se regroupent sous deux thèmes originaux, en apparence étrangers aux concepts et à la terminologie traditionnelle, les thèmes des séquences de mots et des familles de mots. Même le cadre méthodologique de cette seconde partie se voit marqué des effets de cette rigueur et de cette originalité, mais pour s'en trouver -- fort heureusement d'ailleurs -- simplifié.

Le cadre méthodologique

Peut-être conviendrait-il avant toute chose de justifier la référence au seul béhaviorisme social plutôt qu'à l'ensemble des recherches, fort nombreuses, menées sur le langage et les

thèmes examinés dans ces pages, par une pléiade d'écoles behavioristes depuis le début du siècle et surtout depuis les années 30. Il y a à ce choix deux grandes raisons. Et tout d'abord celle que le behaviorisme social a fait ce travail de tamiser l'ensemble des données behavioristes, qu'il les intègre dans la mesure où elles lui apparaissent mériter d'être retenues, que le behaviorisme social, enfin, a poussé tellement loin la psychologie behavioriste du comportement, lui donnant même l'allure englobante d'un paradigme, qu'il est justifié de s'adresser à lui comme au meilleur représentant des données les plus avancées dans les recherches d'orientation behavioriste. A quoi s'ajoute, dans le cadre plus strict de cette étude, que les souhaits de rapprochement avec la linguistique émanent du behaviorisme social lui-même (Staats, 1974, 1975, 1983), que la tentative de rapprochement constitue une tâche amplement suffisante et qu'il est certainement facilitant de n'avoir à considérer qu'un seul ensemble de données bien circonscrites. Ainsi donc qu'en linguistique n'ont été strictement retenues que les données traditionnelles d'orientation structurale et mécanique, en psychologie ne seront utilisées que les données émanant des théories behavioristes sociales.

Reste dans ce cadre circonscrit -- qui n'en est pas pour autant réduit -- à préciser la démarche à suivre. Les thèmes à traiter ont déjà fait l'objet d'un choix préalable: ce sont ceux

de phrase, de nom, d'adjectif, de verbe, et plus globalement des quelques autres parties du discours. Une première difficulté, de taille, surgit: ce n'est pas sous cet abord que le béhaviorisme social analyse le langage. Le béhaviorisme social a sa propre démarche, conforme à une méthodologie originale.

Est-il besoin de rappeler que le béhaviorisme est né de l'identification des principes de conditionnement classique et de conditionnement instrumental et des recherches visant à repenser sur ces bases nouvelles et sous toutes ses facettes le comportement humain. Les analyses qui en ont résulté en sont prévisiblement marquées au coin d'une totale originalité. Le béhaviorisme social ne renie pas ce départ, au contraire; sa méthodologie se conforme strictement à l'obligation de repenser sur les principes premiers de conditionnement l'entier des comportements humains, entre autres ceux qui constituent le langage. Pour ces raisons, les thèmes à examiner dans un effort de rapprochement sont -- en apparence tout au moins -- bien différents des thèmes de la linguistique traditionnelle.

Le béhaviorisme social ne s'est permis, au départ, de voir dans l'enchaînement des mots d'une phrase -- la rigueur méthodologique l'y contraignait -- que des séquences de mots. Les analyses qui en ont résulté sont le fruit d'un pas à pas rigoureux qui a permis à la réflexion savante de donner un nouveau

départ à l'examen des comportements langagiers. Ce premier thème est donc à examiner attentivement, de même que le traitement qui a été concurremment accordé aux traditionnelles notions de phrase et des parties du discours.

Le deuxième thème majeur auquel il importe de s'arrêter est celui des familles de mots. L'intérêt n'en est apparu que tardivement. Des analyses initiales avaient sur une piste différente -- celle de la sémantique ou de la signification première des mots -- montré ce que sont ces mécanismes, mais sans faire voir l'intérêt qu'ils pouvaient présenter pour l'analyse des structures grammaticales. Ces données sont essentielles. De même que les remarquables développements qui en ont été tirés (curieusement par un seul auteur et dans un seul écrit), et même si ces développements n'ont pas été récupérés par le corps principal de doctrine. Dans ces dernières analyses réapparaissaient les traditionnelles parties du discours, mais dans un éclairage nouveau et dans un cadre qui semblerait pouvoir mener à des explications nouvelles et fécondes.

Dans les lignes qui précèdent apparaît l'étroit rapport du développement chronologique des théories behavioristes et de leur développement analytique: aussi est-ce résolument qu'est adoptée une présentation d'allure chronologique des analyses behavioristes sociales du langage se rapportant -- de si loin

qu'il puisse paraître au premier abord -- aux thèmes de phrase et des parties du discours. Même si un développement plus ordonné peut être envisagé, il est moins que sûr qu'il présenterait des avantages sur une présentation d'abord chronologique: la jeune science qu'est le béhaviorisme, et encore plus le béhaviorisme social, vit de son cheminement. De sorte qu'il y a dans le cheminement chronologique même des pistes à trouver. Et qu'enfin, pousser plus loin les analyses entreprises, c'est encore pour quelque temps s'inscrire dans ce cheminement: c'est la voie la plus sûre.

C'est conséquemment le cheminement de la pensée béhavioriste sociale qu'il faut revoir, plus précisément sous les thèmes de séquences de mots et de familles de mots, avant même de tenter quelque rapprochement que ce soit avec les données de la linguistique.

Les séquences de mots

L'analyse qui veut montrer la nature des séquences de mots doit recourir à plus qu'aux principes premiers des conditionnements classique et instrumental: elle doit recourir pour explication à leur recomposition en mécanismes complexes. A propos du langage, Staats (1963, 1968, 1975) a montré comment le couple premier S-R peut se développer sous la forme, entre au-

tres, de séquences S-R, de mécanismes divergents ou convergents, sous la forme englobante de mécanismes convergents-divergents. Staats présente encore quelques autres mécanismes dérivés, laissant entendre que le nombre en est à la merci des analyses et des découvertes. Il importe de bien comprendre ce qui est en cause dans chacun de ces mécanismes.

Dans ses premières analyses des séquences de mots, Staats (1963, 1968) utilise la séquence S-R pour montrer comment l'enfant peut atteindre à la maîtrise d'une phrase de plus en plus complexe. L'enfant apprendra d'abord le mot, un mot (et ici il faut entendre évidemment un certain nombre de mots, mais de mots appris seuls, détachés). Puis il ajoutera à ce premier mot un deuxième mot en combinaison (et formera bien d'autres de ces combinaisons), et finalement un troisième, puis un quatrième. La figure 2.1 reproduit l'exemple utilisé par Staats. (Tout au cours de ce chapitre, les exemples originaux anglais seront reproduits intégralement. La présentation artificielle de modèles français supposément équivalents introduirait une distorsion et priverait l'analyse critique de données importantes).

Staats est très conscient du fait que les mots n'apparaissent pas dans un ordre indifférent. Il n'est pas indifférent que dans l'exemple présenté le nom ball soit appris en premier, l'adjectif red en second, le verbe give ensuite. A ce pro-

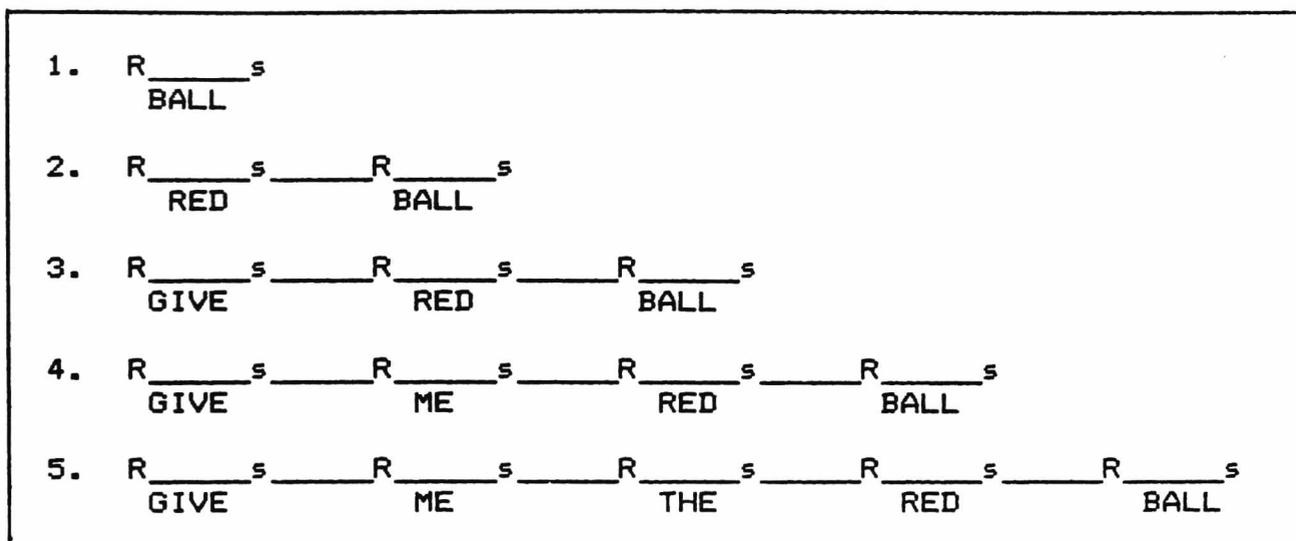


Fig. 2.1 - Apprentissage de la séquence de mots (exemple original de Staats, 1968, p.165).

pos, Staats (1963, 1968, 1975) relève l'analyse des linguistes Brown et Fraser (1963) établissant que, chez les jeunes enfants, le nombre de mots des phrases produites augmente avec l'âge; que ces phrases semblent abrégées non au hasard, mais selon des principes certains; que l'abréviation se fait en rapport avec le nombre de mots utilisés. Ces auteurs établissent de plus que les enfants à qui l'on demande de reproduire une phrase arrivent avec l'âge à y inclure un plus grand nombre de mots et que les mots n'apparaissant que tard dans les phrases tendent à être "des mots moins essentiels".

Staats accepte ces observations comme point de départ variable et insiste sur le fait que l'analyse behavioriste peut rendre compte de la façon dont se fait l'apprentissage en ques-

tion, le premier pas étant la séquence S-R qui vient d'être présentée. Et il est vrai que la séquence S-R peut globalement rendre compte des faits d'observation des linguistes Brown et Fraser: à un premier mot s'en greffent graduellement un autre en combinaison, puis un autre, et un autre, jusqu'à ce que soit acquise la maîtrise de formation d'une phrase entière. Ce que n'explique pas le mécanisme toutefois, c'est l'ordre dans lequel s'acquiert la maîtrise des mots en rapport avec leur nature; il pouvait d'ailleurs difficilement en être autrement puisqu'à ce stade les analyses ne reconnaissaient pas -- ne niaient pas non plus -- l'existence des parties du discours.

Ce premier mécanisme d'une séquence S-R paraît à Staats devoir se compléter du jeu d'un certain nombre de mécanismes complémentaires. Car si l'enfant apprend à former des séquences, il est net qu'il n'apprendra pas que des séquences et à l'infini. C'est ainsi que Staats (1963, 1968, 1971b, 1975), pour faire un autre pas, introduit les mécanismes de conditionnement en divergence et en convergence. Les séquences se recouperont, affirme l'auteur. Ainsi, la particule the tendra à faire surgir à l'esprit ball, car et shirt, par exemple et pour simplifier: un conditionnement de type divergent qu'illustre la figure 2.2. Ce mécanisme divergent établit une classe de mots interchangeable, sur la foi de conditionnements séquentiels apparentés, dans ce cas-ci par la présence répétée de l'article the. Concurrément,

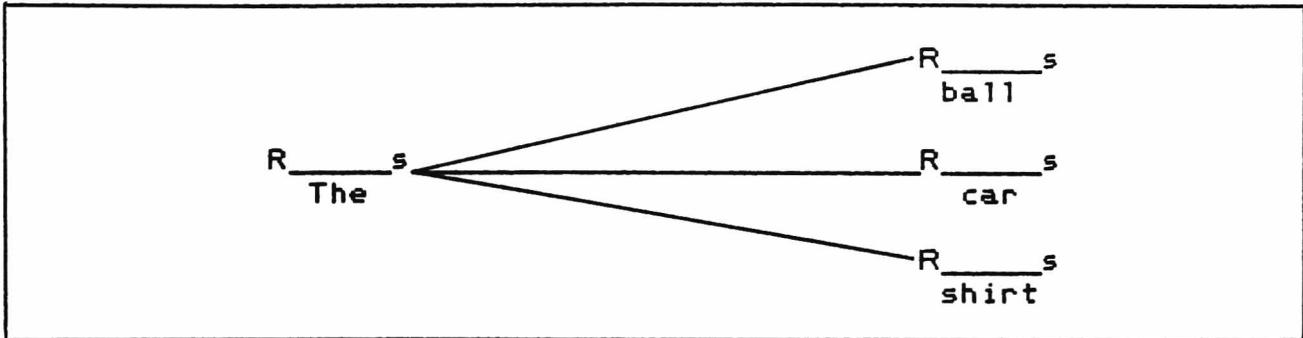


Fig. 2.2 - Conditionnement élémentaire de type divergent (adapté de Staats, 1971b, p.127).

un mécanisme convergent complémentaire est appelé à s'établir sur la foi toujours des séquences apparentées apprises. Car à côté de l'article the, des séquences de composition différente conditionnent l'apparition de this et a, par exemple. De sorte que, ainsi que le représente la figure 2.3, le mot ball tendra à apparaître indifféremment après the, this et a. Le produit final prend la forme d'un ensemble convergent-divergent, à l'image de ce qu'illustre la figure 2.4. Prolongé pour englober la masse des conditionnements auxquels mène l'usage quotidien de la parole, le mécanisme développerait des ramifications impossibles à reproduire en cet état, mais que l'esprit peut imaginer.

Relevant les analyses de Brown et Berko (1960) qui attribuent aux parties du discours des positions privilégiées dans la phrase, Staats (1963, 1968, 1971b) avance l'hypothèse que les conditionnements séquentiels des mécanismes convergents-divergents en sont la cause. Sans en produire d'autre explication.

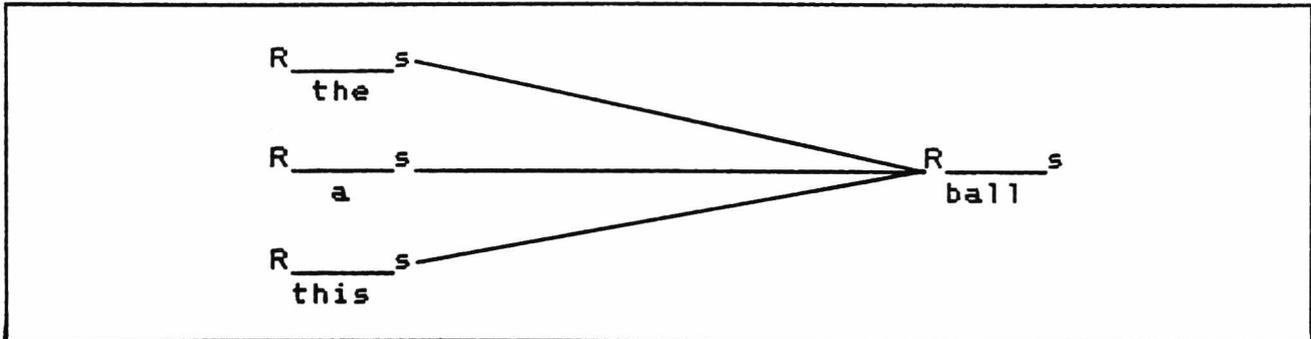


Fig. 2.3 - Conditionnement élémentaire de type convergent (adapté de Staats, 1971b, p.125).

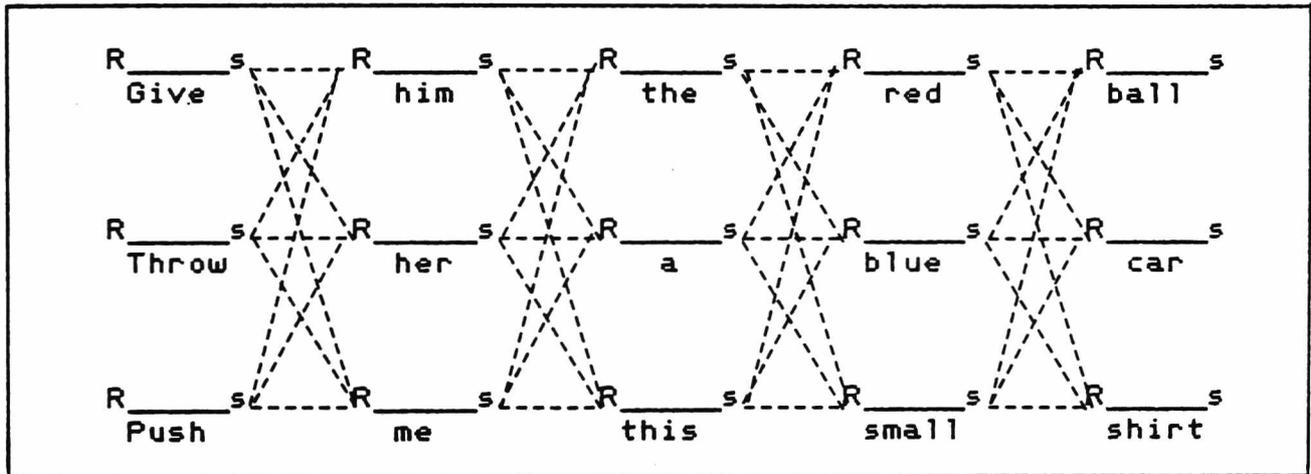


Fig. 2.4 - Mécanisme de conditionnement convergent-divergent (exemple original de Staats, 1975, p.46).

Staats (1968) avance encore qu'il se forme des conditionnements composites. Donnant en exemple les phrases The girl is fat, The dog is running et The car is big, Staats pose que le mot the suivi de n'importe quel mot de la classe girl, dog et car tendra à faire surgir le mot is.

Staats (1968, 1975, 1979) pose encore sur cette piste que des groupes composites de mots peuvent fonctionner en tant qu'unités. En effet, the red ball ou toute autre construction similaire pourraient servir en tant qu'unités à des jeux de conditionnements. Caron (1981) a fait servir ce principe à l'analyse de la proposition relative.

Un dernier développement proposé par Staats (1963, 1968, 1971b, 1975) concerne la production de séquences originales, c'est-à-dire non apprises. La question se pose de savoir comment le béhaviorisme social, qui explique le développement par l'apprentissage, peut arriver à rendre compte de comportements nouveaux, originaux, non appris. Pour une part, Staats reprend l'examen du mécanisme complexe convergent-divergent de la figure 2.4; il y trouve les deux premières conditions de production originales, l'apprentissage de séquences de mots et de classes de mots. Quant à la condition déterminante, elle tient à la valeur des stimuli. Deux stimuli se présentant en contiguïté peuvent entraîner dans le cadre des deux conditions préliminaires la production d'une chaîne nouvelle, non apprise, de réponses. Staats (1975) schématise ainsi que le montre la figure 2.5 ce type de mécanisme, qu'il fait reposer en dernière instance sur ce qu'il identifie comme l'isomorphie de l'univers et des "théories" ou des représentations qu'en constitue le langage: les variations qu'apporte l'environnement sous forme de stimuli pro-

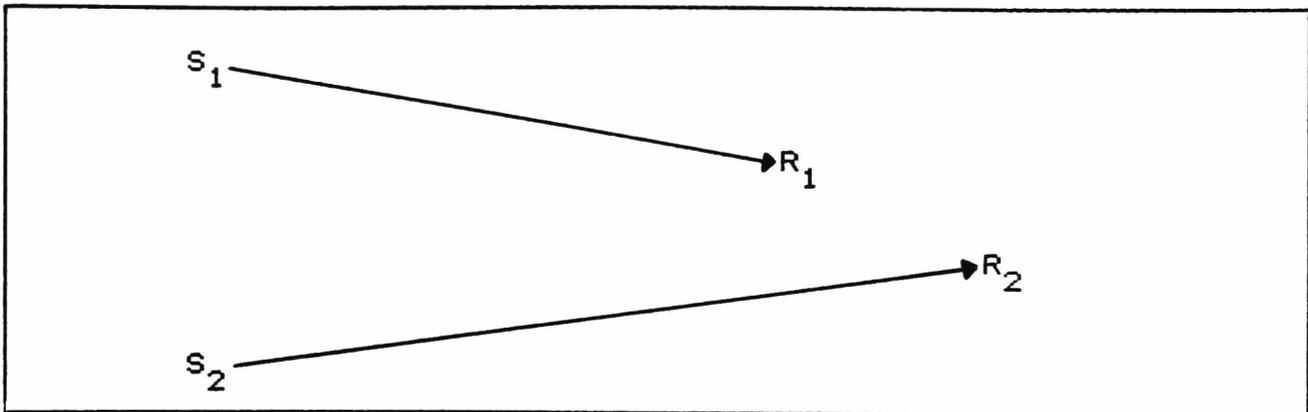


Fig. 2.5 - Mécanisme de production d'un ensemble original de réponses (tiré de Staats, 1975, p.44).

duisent des variations équivalentes dans le langage.

Le nombre des mécanismes présentés par Staats et le nombre et la complexité des apprentissages que supposent certains de ces mécanismes pourraient faire naître des doutes sur la qualité et les possibilités de l'approche behavioriste sociale, si n'apparaissait nettement la hiérarchisation fine et profonde de l'analyse. Ce résultat est le fruit de la méthode behavioriste rigoureusement suivie par Staats, lequel s'est imposé -- ce que la lecture de son oeuvre montre amplement -- l'identification initiale du jeu des principes premiers de conditionnement, puis l'élaboration des mécanismes, de leurs recoupements et de leur complexification.

Il y a là d'ailleurs l'explication de l'admirable continuité des travaux du savant. Les développements ultérieurs ne

viennent jamais contredire les élaborations premières. Les nouvelles analyses viennent tout au plus retoucher certains points de détail, ou encore apportent des approfondissements permettant de corriger en appoint des analyses au départ forcément élémentaires.

L'état dans lequel Staats a laissé l'analyse des mécanismes grammaticaux -- les préoccupations du savant l'on poussé dans d'autres directions -- engage justement à poursuivre les efforts de développement de ces théories. D'ailleurs, les invitations que fait Staats lui-même (1968, 1974, 1975) de développer théoriquement et expérimentalement les analyses touchant les mécanismes grammaticaux sont autant de raisons de croire que les travaux de recherche dans le domaine peuvent et doivent se continuer.

Ce qui ne peut, également, manquer de frapper dans les premières analyses du savant, c'est l'absence quasi totale de référence aux parties du discours traditionnelles, tout autant qu'aux termes habituels de la grammaire. Jamais Staats dans les analyses qui viennent d'être rapportés n'utilise l'équivalent anglais sentence du mot "phrase"; pour le savant, seules existent les séquences de mots (word sequences). Quant aux parties du discours que sont le nom, l'adjectif, le verbe et les autres parties du discours, elles pourraient aussi bien ne pas exister.

Ces constatations valent pour les analyses fondamentales et jusqu'aux environs des années 1970. Par la suite, toutefois, Staats (1971b) fera prudemment référence au problème des grammatical word classes et utilisera les appellations de noun, adjective, verb et adverb, et même, quoique très rarement, le mot sentence. Il se livrera aussi à des débuts d'analyses (Staats, 1971a) sous les titres Early noun learning, Early verb learning, Early adjective learning, Early adverb learning.

Dans la somme, produite quelques années plus tard, qu'est Social Behaviorism (1975), les appellations traditionnelles reviennent à plusieurs reprises. Elles sont d'abord produites à propos des répertoires de vocabulaire, et plus spécifiquement du répertoire verbo-moteur, mais circonstanciellement tout au plus. L'existence des grammatical classes y est par ailleurs reconnue, comme sont retenus les résultats des analyses d'un psycholinguiste (Nelson, 1973) faisant état de relevés statistiques tendant à établir, entre autres choses, que les premiers mots appris sont avant tout des noms; Staats reconnaissait là comme réel et important le problème de l'ordre d'acquisition des mots selon leur nature chez le jeune enfant. La question ne fait toutefois l'objet d'aucun développement. Ces analyses progressent de façon importante, par contre, dans "Images, Language, Emotions and Personality: Social Behaviorism's Theory" (1979). Il est avancé dans ce dernier écrit, qu'en regard de la nature dif-

férente des stimuli sont suscités des mots de nature différente, noms particuliers et propres, noms communs, adjectifs, verbes et adverbes. Les brèves explications qui sont données tendent à montrer que certains mots s'attachent à des stimuli uniques -- c'est le cas du nom propre (propre name) --, que d'autres mots servent à identifier des classes communes d'objets -- ce qui réfère au nom commun --, tandis que les adjectifs n'ont valeur de concept que parce que l'image interne qu'ils suscitent est partie de plusieurs objets. Sur le verbe et l'adverbe, rien qui n'ajoute aux analyses de 1971.

Malheureusement, ces analyses des termes traditionnels sont toutes tronquées. Conservant initialement quelque rapport avec l'ordre d'acquisition des mots, elles s'orientent finalement vers la valeur de concept des mots. Mais aucune des analyses n'apporte de réponses pleinement satisfaisantes en rapport à un cadre global d'explication. Ce qui transparait le plus, c'est un effort profond de gestation sur des pistes nouvelles.

Il n'est pas dit que ces orientations constituent des impasses; loin de là; à la vérité, il est possible d'arriver à des recoupements fort probants. Mais pour ce faire et pour arriver à pousser plus loin les analyses des mécanismes des séquences de mots, il faut prendre en compte un autre domaine d'analyse, celui des familles de mots.

Les familles de mots

Le mécanisme de la famille de mots ou de la famille habitudinale de mots (verbal habit-families) des théories béhavioristes sociales reprend en le développant le mécanisme de la famille habitudinale ou comportementale (habit family) de Hull (1934, 1934b: voir Staats, 1961, 1963, 1968). Les analyses faites par Staats de ce mécanisme présentent un triple intérêt: celui de livrer la clé du mécanisme d'acquisition et de production d'un mot; celui de présenter une théorie détaillée des mécanismes d'acquisition de la forme la plus généralisée du concept; celui enfin d'avoir permis des extensions à l'analyse des structures grammaticales, extensions demeurées par ailleurs marginales et fort peu connues malgré leur importance.

C'est donc des mots, des familles sémantiques de mots et des familles grammaticales de mots qu'il faut traiter afin de compléter l'examen qui a été entrepris des données du béhaviorisme social.

Les mots

Dès 1959, Staats a produit l'explication de départ, explication permettant d'entrevoir l'entier du mécanisme d'acquisition et d'utilisation des mots d'une langue. Le mécanisme

d'acquisition et d'utilisation du mot, tel que le présente Staats (1961, 1963, 1964, 1968), montre un enchaînement faisant appel à chacun des principes fondamentaux premiers, le conditionnement classique et le conditionnement instrumental. Ce qui rend encore plus plausible le mécanisme global de cet enchaînement est le fait que sa décomposition même rende compte des progrès d'un apprentissage qui, se complexifiant, mène à la maîtrise du tout.

C'est ainsi que le départ d'explication, qui est aussi le départ d'apprentissage du très jeune enfant, se prend à l'analyse du mécanisme de conditionnement classique simple d'apprentissage d'un mot. La figure 2.6 montre ce qu'est cet apprentissage, dans lequel il est aisé de reconnaître un conditionnement classique type. Le stimulus S que constitue l'objet, ici une balle, tombe sous le coup des sens et produit une réponse sensorielle inconditionnée R_b, la perception globale de la dite balle. De cette réponse sensorielle totale, la réponse rmb (le m de meaning référant à une valeur de signification), seule sujette à conditionnement, sera appariée au stimulus que constitue l'audition du mot BALL. L'audition du mot BALL en viendra alors à susciter l'image sensorielle interne partielle rmb, suffisante à la représentation.

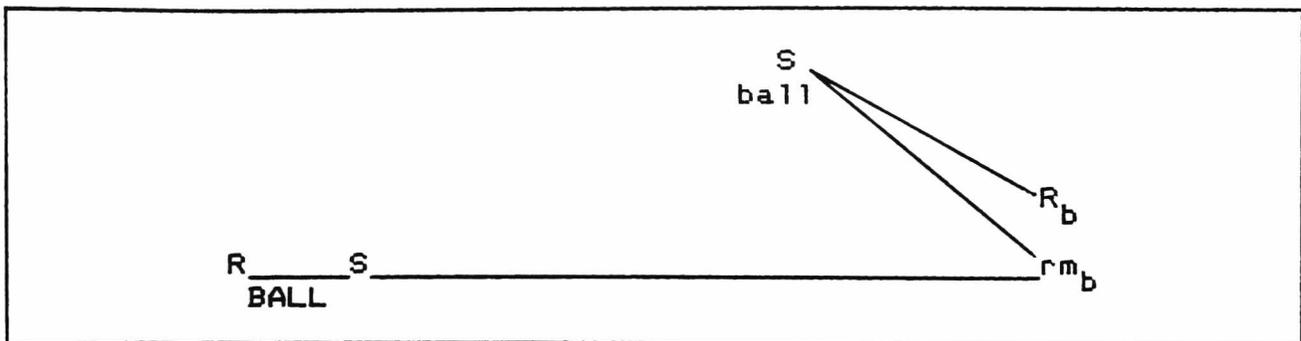


Fig. 2.6 - L'apprentissage initial, en conditionnement classique, d'un mot (tiré de Staats, 1968, p.135).

La maîtrise du mot ainsi apprise, réceptive seulement, n'est pas complète: il y manque la maîtrise de production, laquelle relève d'un conditionnement instrumental. Le conditionnement instrumental en cause est celui qui amène à produire, à utiliser un mot déjà connu, dont par conditionnement classique il est maîtrisé une représentation suffisante du sens. L'apprentissage repose sur l'imitation: le résultat final est ce qu'il illustre la figure 2.7. Toutefois, comme produire un mot c'est aussi l'apprendre, le conditionnement instrumental s'agrandit du conditionnement classique initial en une chaîne que présente la figure 2.8.

L'intérêt évident et la nouveauté de cette analyse, en regard des analyses faites plus haut des séquences de mots, tient au recours à des réponses internes à la fois médiatisantes et finales. Un rapide retour sur les analyses, présentées plus haut, des séquences de mots et de mécanismes complexes du lan-

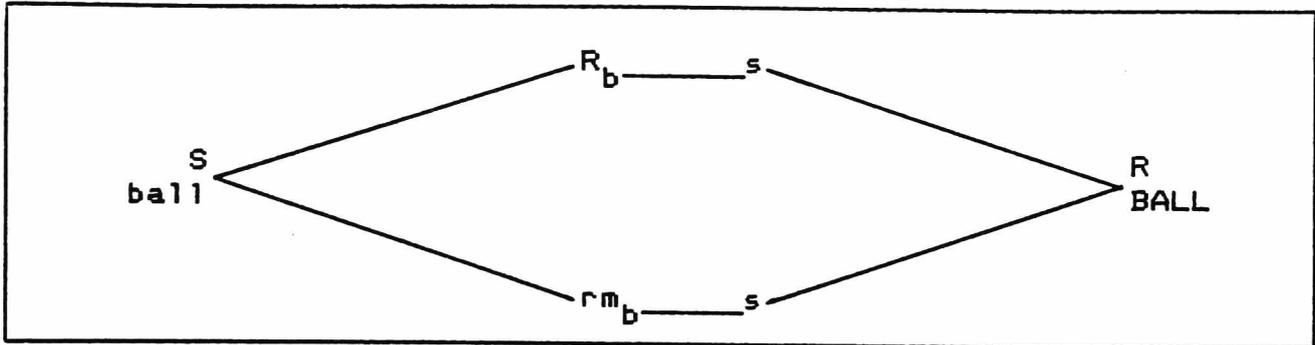


Fig. 2.7 - L'apprentissage, en conditionnement instrumental, de production d'un mot (tiré de Staats, 1968, p.135).

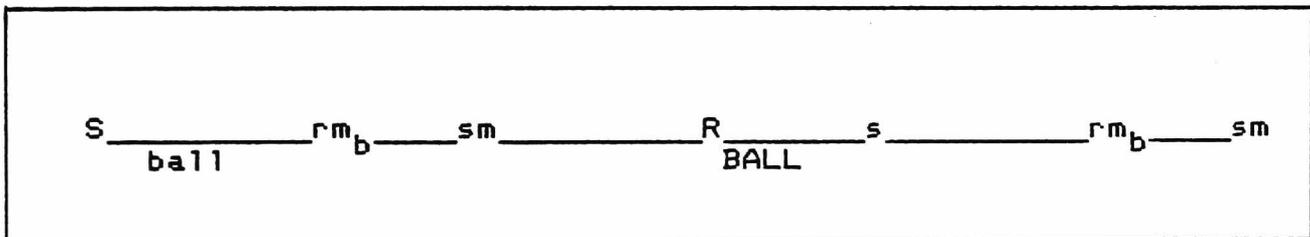


Fig. 2.8 - La chaîne, en conditionnement instrumental, puis classique, de production d'un mot (tiré de Staats, 1964, p.221).

gage fera prendre conscience que la démarche faisait peu de place aux réponses internes: Staats, dans l'analyse de la chaîne parlée, semble avoir voulu éviter le recours à des réponses internes. Pourtant le principe en est bien présent dans sa pensée au même moment; aussi tôt qu'en 1963, dans Complex Human Behavior, Staats analyse les séquences S-R en recourant à des réponses internes médiatisantes. C'est évidemment un pas de taille

pour une approche behavioriste que de faire appel aux réponses internes. C'est pourquoi loin d'étonner, la prudence de Staats ne peut apparaître que de bonne méthode: il convenait d'épuiser d'abord toutes les possibilités de l'observable.

D'autant plus que le langage traîne une mauvaise réputation. Ne se dérobe-t-il pas pour l'essentiel à l'observation directe? Les signes qui le composent ne sont-ils pas que des symboles d'autres choses? Et de choses d'une nature le plus souvent indéfinissable? D'ailleurs le dernier mot est loin d'être dit sur la nature des réponses internes propres au langage. Des analyses plus pénétrantes pourraient mener éventuellement à des observations concrètes étonnantes, mais pour le moment fuyantes.

En tout état de cause et quelle que soit la nature de ces réponses internes -- le propos nous y ramènera --, l'analyse du mécanisme de production du mot constitue un acquis essentiel à l'élaboration d'une théorie du langage. Car sur cette analyse repose l'analyse du mécanisme des familles sémantiques de mots, mécanisme dont la compréhension s'impose.

Les familles sémantiques de mots

Les familles habituelles de mots (verbal habit-families) dont le mécanisme est étudié par Staats (1961, 1963, 1968)

ne font l'objet d'application qu'à l'acquisition des concepts ou encore à l'organisation sémantique du vocabulaire. D'où l'appellation retenue ici de familles sémantiques de mots, appellation tenant d'avance compte de développements ultérieurs dans des applications au domaine de la grammaire.

Le mécanisme de la famille habitudinale de mots permet à Staats de développer une théorie du concept. Un des schémas utilisés par Staats, et que reproduit la figure 2.9, illustre le concept "rond", concrétisé dans l'adjectif round. Un stimulus, correspondant à une des réalités exprimées par les mots qui apparaissent en réponses, suscite une réponse commune susceptible de provoquer n'importe laquelle des réponses de la famille; ces réponses déclenchent à leur tour un stimulus provoquant l'apparition d'une réponse commune interne finale rmr dont la réponse commune interne médiatisante est la reproduction en anticipation.

Staats (1961) présente encore un schéma d'ensemble de ce que pourrait être la famille sémantique animal. Le schéma, reproduit dans la figure 2.10 dégage bien la réponse animal des autres réponses et permet d'en voir le contenu conceptuel commun à l'ensemble des réponses, rma.

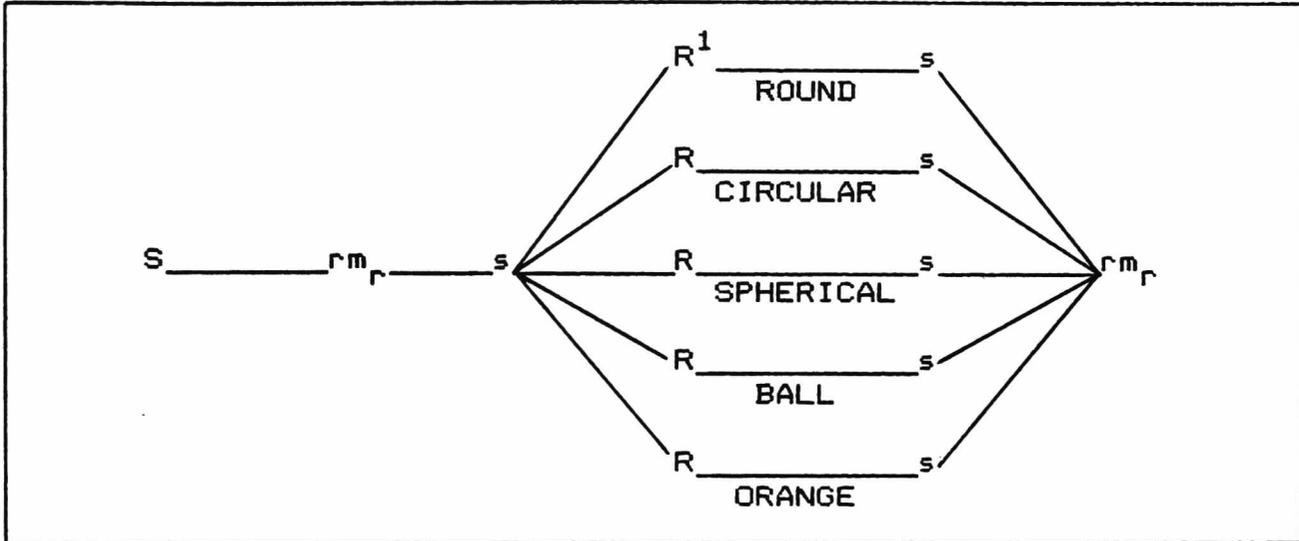


Fig. 2.9 - Le concept round dans sa relation à une hypothétique famille habitudinale de nature sémantique (tiré de Staats, 1963, p.137).

Pour Staats, il n'existe pas qu'un mécanisme de concepts: ses théories sont, sur le sujet, pluralistes. Un autre mécanisme du genre est celui de l'inclusion dans une famille conceptuelle d'un stimulus ne présentant pas les caractéristiques communes aux autres stimuli de la famille (Staats, 1961, 1968). L'auteur illustre en expliquant l'inclusion à la famille conceptuelle animal du mot (et de l'animal lui-même) worm. Le langage agirait dans ce cas au niveau abstrait et la phrase A worm is an animal conditionnerait le mot worm à déclencher la réponse interne finale propre au mot animal. L'inclusion à la famille conceptuelle serait totale au moment où la réponse interne médiatisante commune à la famille animal sera devenue médiatisante par rapport au mot worm. L'addition à une famille d'une instance non

Il s'agit encore là d'un type de concept abstrait. Burns (1978) donne en exemple d'application la large classe des mots abstraits que forment les mots "liberté", "justice", "égalité", "démocratie", et bien d'autres. Ces mots, avance-t-il, ne présentent pas d'éléments sensoriels discriminatifs communs, contrairement à d'autres familles de mots, et pourtant n'en forment pas moins sur la base de leur caractère abstrait commun une classe entre eux.

Il est un autre mécanisme d'acquisition de concept qu'il importe de présenter en raison de l'usage qu'il en sera fait ultérieurement: il s'agit du concept de nature séquentielle (word associational sequence concept) (Staats, 1961, 1968). Le mécanisme repose ici sur l'apprentissage d'une séquence: chacune des unités de la séquence prend sa valeur ou une partie de sa valeur de ses rapports avec les autres unités de la séquence. Un exemple facile est celui de la séquence qui permet de compter lorsque la discrimination de la quantité devient impossible, ainsi 12 - 13 - 14 - 15 - 16 ...

Toutes ces analyses, il est bien net, répondaient uniquement, pour Staats, aux problèmes que posent l'acquisition et l'organisation du vocabulaire. Dans le cadre des préoccupations de ces pages toutefois, leur intérêt est aussi d'une autre nature. Car certaines de ces analyses, en apparence étrangères à

l'analyse de la chaîne parlée, devaient se révéler pouvoir être la source de la solution à envisager à l'apparente impasse dans laquelle se trouvaient les premières analyses faites par Staats des séquences de mots et des mécanismes complexes régissant les rapports des mots entre eux.

Il fallait toutefois pousser plus loin et faire l'application de ces analyses des mécanismes d'acquisition du mot et du concept à une catégorie différente, celle des concepts grammaticaux. Il reviendra à un disciple de Staats de faire ce pas de concevoir la famille habitudinale de nature grammaticale.

Les familles grammaticales de mots

Karl Alfred Minke (1969) a su voir quelles extensions permettaient les analyses du mécanisme de la famille habitudinale de mots de Staats et il en a dérivé un mécanisme apparenté, mais à fondement grammatical cette fois, celui des familles grammaticales de mots (part-of-speech-habit-families).

Reconnaître aux mots une appartenance à une famille grammaticale habitudinale, c'est d'abord et avant tout attribuer aux mots de chacune des familles (celle du nom, celle du verbe, ...) une ou des réponses internes anticipées communes. Minke schématise la famille du verbe ainsi que le montre la figure 2.11.

Or, la nature de ces réponses internes anticipées d'allure grammaticale n'est pas évidente. Minke, dont l'étude expérimentale s'intéresse au verbe, a produit une analyse théorique englobante avançant sur le sujet un certain nombre d'hypothèses. Ainsi, selon Minke, la réponse interne anticipée commune aux mots d'une même famille grammaticale serait de nature composite. Une première réponse interne commune serait constituée d'une composante commune à tous les stimuli déclenchant les mots de la famille grammaticale. Ainsi, avance Minke, les verbes présenteraient tous une valeur sémantique commune "d'action". L'auteur toutefois ne complète d'aucune façon la démonstration et semble être satisfait de cette identification, tirée à l'évidence des analyses scolaires traditionnelles. Il n'en reste pas moins que, même si le thème d'action pour le verbe (et d'autres thèmes moins nets pour les autres parties du discours), n'est pas très probant, l'hypothèse d'une qualité spécifique commune des stimuli situationnels s'attachant en propre à chacune des parties du discours est séduisante.

Une deuxième réponse interne anticipée originerait entièrement de l'école: il s'agit du mot d'identification de la classe, le mot "verbe" par exemple. L'auteur ne développe pas toutefois.

A bien y regarder, les familles grammaticales de Minke, celles du nom, de l'adjectif, du verbe et de l'adverbe, ne sont pas autre chose que les classes de mots mises de l'avant par Staats dans le mécanisme convergent-divergent de la phrase; à la différence de la présence de réponses internes finales se présentant, médiatisantes, comme réponses internes anticipées. Cette différence est toutefois lourde de conséquences.

Car Minke en avançant que les classes de mots de la séquence de mots sont de fait des familles habitudinales de mots, de nature grammaticale, obligeait et s'obligeait à une retouche de taille au mécanisme convergent-divergent de la séquence de mots, lequel devait dès lors intégrer les réponses internes médiatisantes propres aux familles habitudinales. Il faut toutefois reconnaître que les analyses de Staats (1963) établissaient clairement que les apparentes séquences de réponses ne sont jamais que des enchaînements S-R dans lesquels chaque réponse produit son stimulus interne médiatisant de la réponse suivante. Cette nouvelle dimension de l'analyse n'apparaît donc en définitive qu'être le fruit issu de la fleur. Ce qui n'est point diminuer l'importance de la contribution, mais affirmer la continuité des analyses et la rigueur du développement.

Les analyses de Minke viennent précisément apporter une réponse plus complète, plus satisfaisante, à la nature profonde

de la phrase ou de la séquence autonome de mots. Chacun des mots, selon l'hypothèse avancée, produit une réponse interne commune à la famille habitudinale de laquelle il relève, un nom produisant une réponse spécifique de son ordre, un verbe une autre réponse commune à tous les verbes, et de même des adjectifs et des adverbes, toutes ces réponses ayant en commun d'être de nature grammaticale. Ce sont ces réponses qui agissent à titre de liens internes médiatisants.

Tout d'abord s'établirait une séquence interne spécifique de nature grammaticale issue du conditionnement en contiguïté des réponses internes finales. Minke a produit une représentation schématique de cet apprentissage que reproduit la figure 2.12. L'enfant apprendrait initialement des séquences de mots présentant le retour des mots de même nature dans le même ordre. De nombreuses reprises établiraient graduellement (ce que représente le passage du pointillé à la ligne pleine, puis à la ligne grasse) le conditionnement séquentiel des réponses internes finales. Une séquence résultante de nature grammaticale serait ainsi apprise.

L'analyse de Minke va plus loin: elle veut prendre en compte l'idée essentielle que la réponse interne finale est appelée à devenir réponse interne anticipée, et que dès lors s'établissent fermement les familles grammaticales habitudinales.

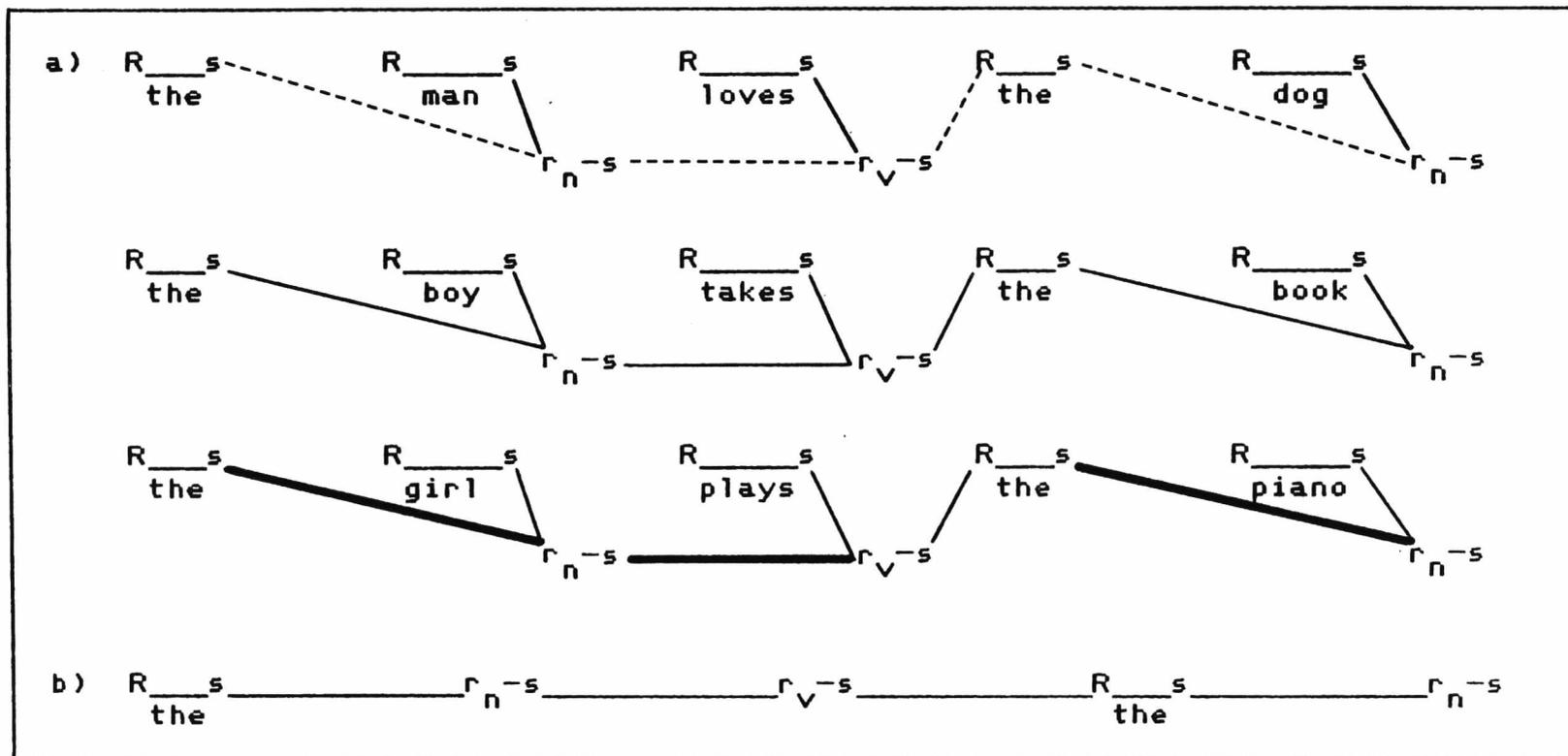


Fig. 2.12 - Apprentissage de la séquence des réponses internes grammaticales (reproduit intégralement de Minke, 1969, p.39).

La figure 2.13 reproduit le schéma que présente Minke de ce mécanisme. La réponse interne finale propre à une famille grammaticale devient médiatisante de la réponse interne anticipée provoquant en réponse la famille grammaticale suivante.

Quelques détails du mécanisme ne sont pas sans étonner. Ainsi, le rôle de l'article the comme "mot fonctionnel" est loin d'être nettement établi. Par ailleurs, l'enchaînement séquentiel grammatical initialement appris disparaît à l'intérieur du mécanisme global, alors qu'il semblerait plus conforme aux principes d'une bonne analyse de voir sa présence et son rôle se confirmer, plutôt que se diluer, dans le mécanisme global.

Il faut bien voir toutefois que l'intérêt de Minke allait avant tout à la famille grammaticale du verbe et que les analyses théoriques qu'il produit de la phrase ne visent qu'à donner un cadre général à l'analyse du mécanisme de la famille grammaticale. Il est d'autant plus remarquable que Minke ait réussi à faire progresser de façon aussi nette l'analyse théorique de la séquence de mots. Devait s'ajouter à la contribution de Minke que ce nouveau cadre théorique allait recevoir une confirmation inattendue dans l'interprétation des résultats d'une des expérimentations de son étude.

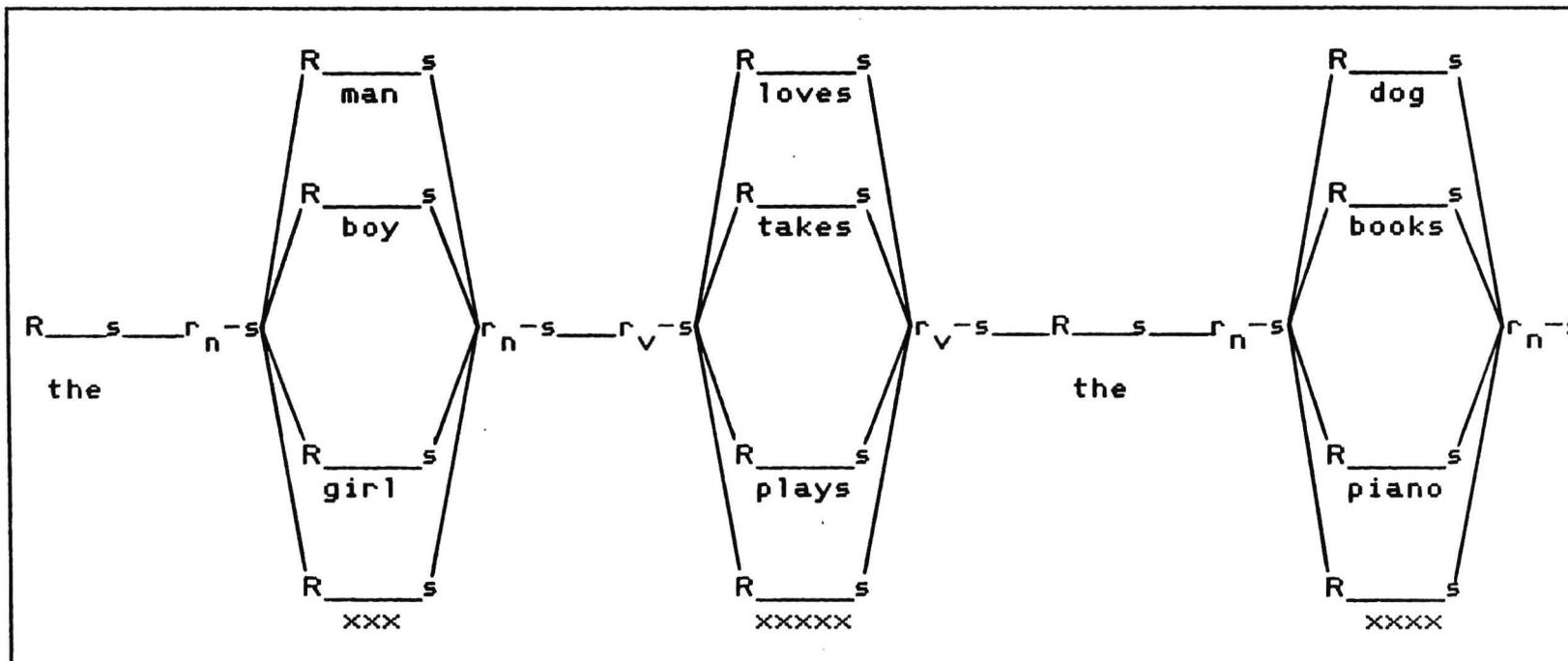


Fig. 2.13 - Mécanisme de séquence de familles grammaticales habituales (reproduit intégralement de Minke, 1969, p.41).

Les deux premières expérimentations visaient à mesurer l'existence chez les sujets d'une famille grammaticale du verbe. Les expérimentations consistaient à faire surgir de façon inconsciente, sous l'effet d'un renforcement instrumental, des emplois de verbes dans un choix à faire d'un mot parmi trois mots proposés. Les résultats, sans être totalement probants, sont positifs pour certains groupes de sujets.

La troisième expérimentation devait donner des résultats "intrigants", ainsi que l'affirme Minke lui-même. L'hypothèse avancée était qu'une syllabe sans signification (YOF) devrait révéler une valeur grammaticale de verbe à la suite et en rapport à un certain nombre de jumelages avec des formes verbales (destroy, remember, spend, bless, ...). Il était demandé aux sujets d'utiliser un des mots sans signification pour compléter une phrase tronquée d'un mot. Les résultats furent tout autres que ceux attendus. Il se produisit bien et de façon significative un conditionnement, et un conditionnement fonction du nombre de jumelages, mais dans le sens contraire à celui prévu. Le mot YOF se voyait progressivement et de moins en moins assimilé à un verbe, tandis que les deux autres mots sans signification prenaient peu à peu une valeur de verbe.

Minke aperçut tout l'intérêt de ces résultats et avança l'hypothèse que conformément à ses analyses théoriques les mots se conditionnent grammaticalement non pas en classes, mais en séquences; et il renvoie aux schémas qu'il a produit en représentation de ces mécanismes (les schémas 2.12 et 2.13 reproduits plus haut dans ces pages). Minke détaille son hypothèse de la façon suivante. Un verbe éliciterait une réponse médiatisante spécifique, laquelle éliciterait à son tour la réponse médiatisante spécifique à une classe de mots qui dans une séquence de mots suit habituellement un verbe: de sorte que YOF a pu acquérir la réponse interne propre aux non-verbès, à la fois finale et anticipée.

Minke ne va pas plus loin et ne tire pas ou ne veut pas tirer les conclusions qui s'imposent sur les rapports de cette analyse théorique et de l'arrangement expérimental. Il conclut en affirmant, sans plus, l'importance conjuguée d'analyses théoriques approfondies et d'aménagements expérimentaux nets et probants.

Le moment est venu d'examiner d'un point de vue critique et de travailler à compléter l'ensemble des analyses qui ont été présentées, autant les analyses behavioristes sociales de ce second chapitre que les analyses linguistiques du premier chapitre. Là se trouve, sinon l'originalité, du moins l'organisation

spécifique de la réflexion: l'analyse se veut associative. Le rapprochement des données des deux disciplines devrait permettre des développements valables. Ce sera l'objet du troisième et dernier chapitre.

Chapitre III

Une analyse associative exploratoire
linguistique et behavioriste sociale

Cette étude s'est donnée un objectif d'allure proprement méthodologique, celui de tenter le rapprochement de la linguistique et du béhaviorisme social dans ses théories sur le langage. Et nécessairement un second objectif d'approfondir dans ce cadre un thème donné. Sur tout ceci, quelques précisions gagnent à être apportées en introduction à l'analyse associative proprement dite.

Le cadre méthodologique

Il va de soi que le cadre méthodologique du rapprochement des deux disciplines ne saurait être précisé qu'à la suite d'un rapprochement réussi. Car, à vrai dire, un rapprochement réussi est, seul, de nature à permettre des réflexions épistémologiques sinon finales, du moins utiles.

Il est quand même quelques données de base et quelques objectifs de détail qu'il pourrait être utile de retenir au moins provisoirement. Il convient peut-être, par exemple, déjà de s'interroger sur la préséance d'une des disciplines. Car il ne fait pas de doute que le béhaviorisme social est une science qui se veut englobante et qui loin d'en faire mystère se réclame

de ses qualités paradigmatiques. Le statut réduit dès lors imposé à la linguistique pourrait pourtant paraître de bon aloi si s'établissait un véritable courant d'échange entre les disciplines et si la linguistique, plutôt que science "englobée", pouvait se réclamer du statut de science contributrice.

Car il devrait importer que les deux disciplines survivent au rapprochement, plus nettes, mieux délimitées et trouvant dans ces nouvelles définitions d'elles-mêmes des sources d'approfondissement et de progrès. Et une estime réciproque agrandie. Sans compter les progrès théoriques issus du rapprochement, les voies ouvertes, les nouvelles orientations de recherche aperçues.

Un des résultats prévisibles d'un rapprochement réussi serait le rapprochement des terminologies, non pas artificiellement, mais sur la foi d'équivalences théoriques aperçues et retenues. Il y aurait là le signe de pas faits dans la voie d'un véritable rapprochement. Déjà les présentations qui ont été faites des données de la linguistique et de celles sur le langage du behaviorisme social permettent d'entrevoir que la phrase d'une discipline est la séquence de mots de l'autre, et que les familles grammaticales de l'autre sont les parties du discours de la première. Il reste à voir le détail de ce rapprochement, et surtout à chercher quels développements nouveaux, quels appro-

fondissements deviennent possibles.

Les séquences autonomes de mots, ou phrases

Le mécanisme de la séquence de mots ne fait pas chez Staats (1963, 1968, 1975) usage des distinctions traditionnelles des parties du discours, mais plutôt d'une classification globale de "classes de mots" reposant sur le retour régulier d'un mot dans la même position par rapport aux autres mots des séquences apprises. La prudence qui dictait la lente progression du chercheur était fondée en méthode, ainsi qu'il a été reconnu. Toutefois, la brèche ouverte par Minke (1969) avec le concept des familles grammaticales de mots semble permettre et, sinon obliger, du moins encourager à un examen comparé associatif, dans le cadre d'objectif de rapprochement de cette étude des données linguistiques traditionnelles et des analyses behavioristes sociales. L'analyse associative envisagée s'arrêtera à un certain nombre de thèmes, dont le développement se chargera d'établir l'ordre d'apparition; le premier thème étant, sur celui plus global de la séquence autonome de mots, ou phrase, celui d'une structure sous-tendante ou d'une séquence fondamentale.

La séquence fondamentale de mots

La figure 2.4 présentait une séquence de mots de mécanisme divergent-convergent. Il n'est pas besoin de s'arrêter très longtemps à l'examen des séquences utilisées pour en percevoir le caractère artificiel. A celui qui en douterait, il n'est qu'à demander de former dans sa propre langue une séquence semblable: il verra que la plupart des phrases ne se prêtent pas ou très peu à ces dispositions. Pas plus pour le langage des adultes que pour le langage des enfants d'ailleurs: les très nombreuses tentatives d'analyse des emplois langagiers des enfants font amplement la preuve de la futilité de ces essais de systématisation à partir d'un corpus.

Que dans le seul ordre d'un premier voir -- le mot est du linguiste Gustave Guillaume (1956) et vaut qu'il lui soit préféré, ou non, intuition, sensation, observation, perception ou quelque autre mot de même nature -- ne puisse être aperçu le mécanisme organisateur n'étonnera pas. Seul un second voir issu d'un comprendre complémentaire -- Francis Bacon avait retenu le terme déduction et John Locke celui de réflexion (Challaye, 1948) -- est en mesure de livrer la clé du problème.

Le problème, difficile -- les échecs répétés des chercheurs le montrent assez --, consiste dans l'identification d'un

"principe" organisateur, d'un mécanisme sous-tendant capable de justifier tous les emplois permis et reconnus corrects dans le consensus commun.

Les difficultés rencontrées semblent tenir à ce que les chercheurs n'ont pas su ou pensé à diviser le problème ou le mécanisme global en ses parties. La solution aurait pu être aperçue dans le langage des enfants, lesquels parlent d'abord en utilisant des constructions limitées à des mots fondamentaux. Ainsi, "auto papa partie". La linguistique mécanique, utilisant les données traditionnelles, a su voir ce qui en était: les mots fondamentaux essentiels à l'élaboration d'une phrase (ou d'une séquence autonome de mots) sont, en complémentarité obligée, le nom et le verbe.

Cette hypothèse peut ne pas paraître nouvelle: de nombreuses écoles de linguistique contemporaines font appel à cette complémentarité première dans leurs analyses. La nouveauté est peut-être ici d'affirmer que la formation d'une phrase repose sur la réunion de ces mots, lesquels sont essentiels, mais aussi suffisants, à la formation de la phrase (il n'est plus envisagé, il faut le rappeler, que la phrase française; la phrase anglaise, très proche, se comporte semblablement en regard de cette hypothèse, mais avec des variations souvent importantes ailleurs, interdisant conséquemment une généralisation totale).

Il est dès lors possible de produire une phrase française type. Ce que serait "Jean chante" ou "Maman sourit" ou "Bébé pleure", ou n'importe quelle réunion signifiante d'un nom ou d'un verbe.

Une première difficulté apparente exige une clarification immédiate. Qu'en est-il en effet des constructions sans nom ou sans verbe, ou réduites à un nom ou à un verbe: "Reviens!", "La porte!", "Vers quatre heures!"? Le problème a été amplement et magistralement traité par le linguiste Gustave Guillaume (1948), par le biais du principe d'expressivité. Le lecteur s'y référera. Essentiellement, la construction régulière peut être l'objet d'amputations dans lesquelles les principes premiers d'organisation grammaticale se voient substituer en tout ou en partie un ou des effets expressifs suffisants. Peut-être faut-il ajouter qu'en plus d'expliquer les emplois réduits de la phrase, l'expressivité livre la clé de nombre de constructions grammaticales: l'interjection et le pronom, entre autres, sont le résultat d'un effet d'expressivité.

L'adjectif "signifiante" employé plus haut dans l'expression "réunion signifiante d'un nom ou d'un verbe" n'a sans doute pas échappé au lecteur. D'autant plus que la linguistique -- peut-être sans raison -- s'est toujours mal tirée de cette difficulté. Beaucoup plus aisée à résoudre d'ailleurs en psycholo-

gie béhavioriste sociale, où le signifiant réfère à l'isomorphie des productions langagières et des stimuli de l'environnement. Ce qui ne correspondrait pas en stimuli externes aux stimuli situationnels serait rejeté et repris autrement, ce que l'expérience quotidienne fait vivre à satiété pour soi et constater chez les autres.

Reste à voir, en psychologie de l'apprentissage béhavioriste sociale, la contrepartie de cette hypothèse d'une séquence fondamentale, tirée au départ de la linguistique, à laquelle il semble que devait en revenir l'élaboration, mais que la psychologie aurait pu tout aussi bien fournir. Essentiellement, il faut voir dans quelle mesure elle est réconciliable avec les analyses béhavioristes sociales.

L'enfant apprend d'abord des mots en conditionnement classique. En même temps que l'habileté s'en affine, il se donne la maîtrise de premières productions, apprises en conditionnements instrumentaux. Cet enchaînement S-R complet de production d'un mot est repris en figure 3.1: le stimulus, ici la mère, provoque une réponse interne (médiatisante, apprise et anticipation de la réponse interne finale), laquelle produit un stimulus amenant la réponse instrumentale, réponse pouvant être produite de façon à être perceptible; cette réponse sert de stimulus à une nouvelle réponse interne finale (à l'origine de la réponse

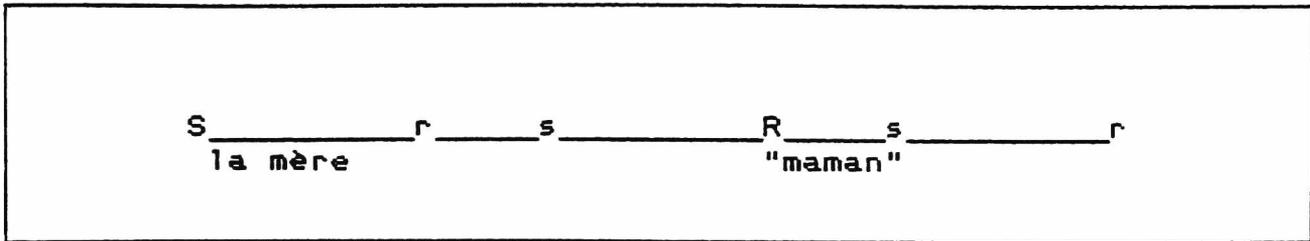


Fig. 3.1 - L'enchaînement S-R complet de production d'un mot (adapté de Minke, 1969, p.33).

interne anticipée). La maîtrise de cet enchaînement augmentant, les mots s'apprennent rapidement: l'enfant parvient, d'autres répertoires intervenant, à choisir lui-même les stimuli dans son environnement, et, sans qu'il soit besoin d'interventions organisées, acquiert le double conditionnement de l'enchaînement S-R complet. A quoi s'ajoute -- ce que l'observation montre amplement (Nelson, 1973: voir Staats, 1975) -- que les premiers mots appris sont des noms. (Dès lors d'ailleurs s'établit le caractère premier du nom, qui est d'être le premier des mots, ce dont il sera traité à propos de la famille grammaticale et de la nature de la réponse interne). Jusqu'ici rien qui ne convienne -- si ce n'est les développements à présenter sur la nature du nom -- aux données du béhaviorisme social.

Par la suite, l'enfant acquiert éventuellement -- l'affirmation est ici de l'ordre de l'hypothèse -- la maîtrise du verbe. Et l'apprend comme un mot spécifique de complémentarité du nom. Même si le verbe paraît parfois -- phénomène d'expressi-

tivité -- être appris seul ("Partie!" dira-t-on à l'enfant en faisant disparaître la balle que l'on tenait à la main). Pas de verbe donc qui ne s'apprenne sans référence au nom, à un nom.

Voilà qui peut paraître plus difficile à réconcilier. Serait-ce à dire par exemple que l'apprentissage initial de la séquence de mots ne se ferait pas par le biais d'apprentissages conditionnés permettant d'établir éventuellement la parenté d'un certain nombre de mots et leur appartenance à une classe commune, ainsi que l'avance Staats? Ce qu'il importe de préciser pour bien voir ce qui en est, c'est que Staats bien que reconnaissant le rôle des réponses internes dans l'établissement des séquences (de quelqu'ordre qu'elles soient) n'a pas explicité la nature des réponses internes dans ses premières analyses des séquences de mots; et qu'en conséquence, il n'a peut-être pas suffisamment distingué les séquences de mots dont la formation relève du simple psittacisme de celles qui sont des créations originales de phrases. Les premières utilisent comme réponses internes de conditionnement la sensation kinesthésique de chacun des mots: qui n'a appris de la sorte maints passages de formules patriotiques, d'hymnes, de cantiques et même de prières, et ne va répétant nombre de clichés émaillant la langue! Dans ces séquences, les mots peuvent à la limite ne rien signifier pour celui qui les articule.

Par contre, les séquences originales de mots relevant du mécanisme de la phrase se fondent sur le conditionnement en séquence de réponses internes bien différentes. Dans ce cas, les réponses internes sont de nature grammaticale; il s'agit alors de réponses anticipées dont le contenu annonce et permet d'identifier ce que la linguistique traditionnelle nomme ou des noms, ou des adjectifs, ou des verbes ou assimile à quelqu'autre partie du discours. C'est dans le cadre de ce mécanisme que le verbe s'apprend en complémentarité du nom.

Ceci amène à poser que les classes de mots s'établissent non en pure répétition, mais par le jeu d'un conditionnement en contiguïté de réponses internes, rien ne s'oppose plus à une proposition dont la formulation suivante pourrait convenir autant à la linguistique qu'à la psychologie: l'enfant apprend d'abord un nom, des noms, puis en complémentarité un verbe, des verbes, la complémentarité nom-verbe constituant la séquence fondamentale et fondant en nature la séquence autonome de mots ou phrase.

La proposition devrait pouvoir prêter à schématisation. La linguistique a produit ses schémas. Le béhaviorisme social, qui se fait un point de méthode de la représentation schématique, n'a pas de schéma concrétisant cette hypothèse. Les schémas les plus rapprochants sont ceux de Minke (voir la figure

2.13). Mais alors que chez Minke le conditionnement est celui de réponses internes finales, le conditionnement proposé est à la fois celui des réponses internes anticipées et des réponses finales; d'où une nouvelle dimension à donner à la représentation, le conditionnement s'installant non dans la successivité des mots, mais dans les rapports de deux enchaînements parallèles de production d'un mot. Il est possible de produire ce schéma en remaniant celui de Minke. Le schéma de la figure 3.2 semblerait satisfaisant. Y apparaissent les chaînes S-R de production des mots. S'opèrent des conditionnements du rapprochement des enchaînements, par les réponses finales, mais aussi par les réponses anticipées. Le résultat est celui d'un conditionnement livrant l'enchaînement d'une séquence fondamentale nom-verbe.

La séquence fondamentale de mots est donc ainsi celle qui livre d'abord un nom, puis lui ajoute en étroite complémentarité un verbe. L'enfant apprend sur cette base à exprimer ses besoins et à dire ses expériences dans la communauté culturelle s'exprimant en français.

La phrase n'est toutefois pas aussi simple, ainsi que chacun le sait. La linguistique mécanique explique par une double complexification, interne et externe, la grande diversité d'état des phrases (ces mécanismes de complexification interne et de complexification externe ont été présentés dans le premier

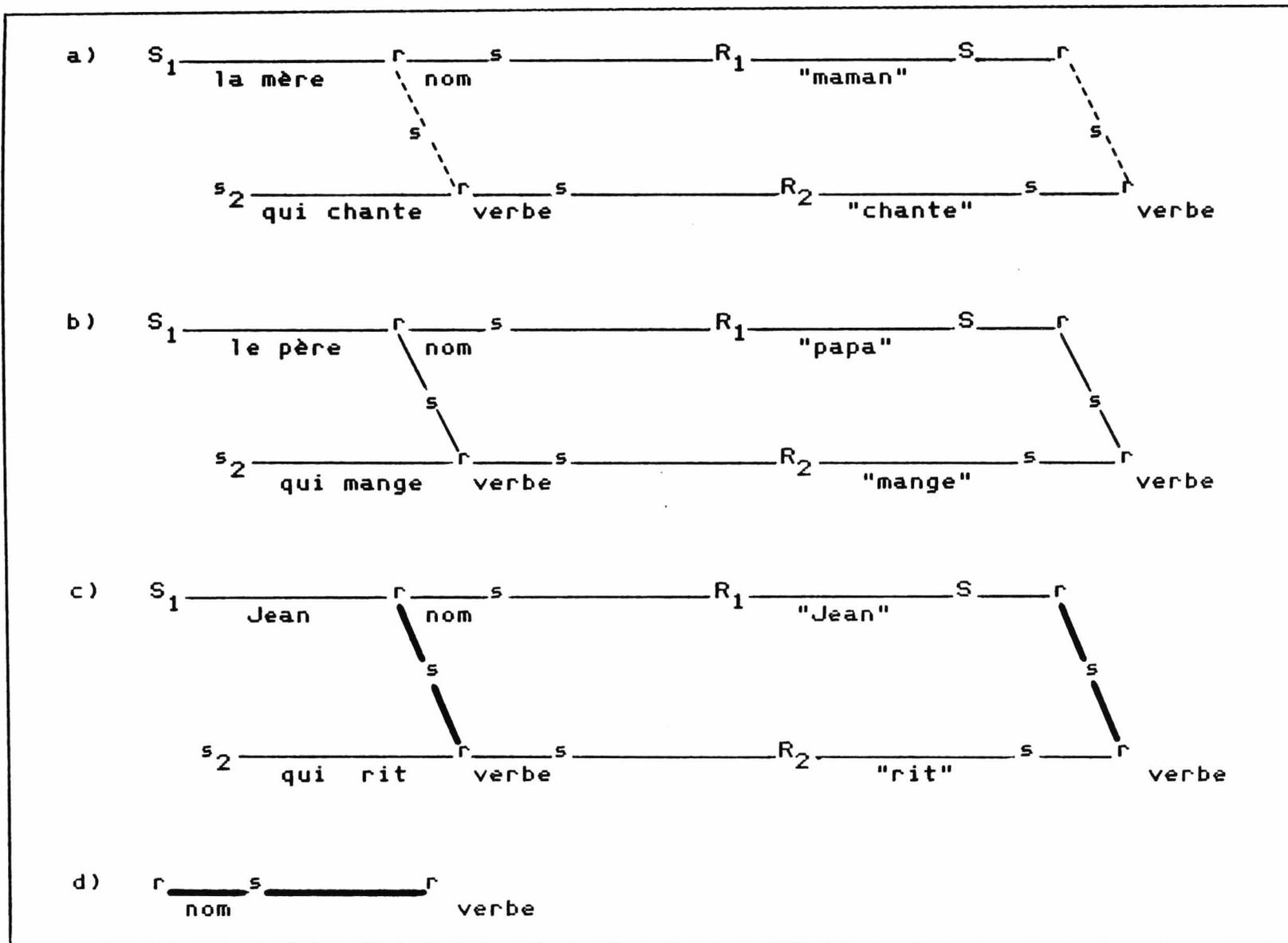


Fig. 3.2 - Conditionnement initial d'une séquence grammaticale nom-verbe. L'emploi consécutif et répété d'un nom et d'un verbe fait se conditionner en séquence les réponses internes partielles tout autant anticipées que finales. Les phrases (a), (b), (c), font voir la formation de la séquence nom-verbe, laquelle fait l'objet d'une représentation détachée en (d).

chapitre). Rien ne semble, à première vue, s'opposer à l'emploi de ces termes en analyse behavioriste sociale.

La complexification interne

La séquence de mots est donc fondamentalement constituée du nom augmenté de la complémentarité du verbe: "Jean chante!", "Bébé pleure!". Chacun de ces deux mots peut toutefois être l'objet de développements. A "Jean", il est possible de substituer "le garçon", "le petit garçon", ou quoi encore; à "chante" peut être substitué "a chanté", "aura chanté", "avait chanté" ou même "avait eu chanté", et nombre d'autres variations. C'est à ces développements possibles des noms et des verbes que réfère la complexification interne.

Il s'agit encore d'une complémentarité, ou du nom, ou du verbe, mais d'une nature bien différente de celle que constituait le verbe s'ajoutant au nom. Tardivement, Staats (1979) a produit des explications fort intéressantes de la valeur conceptuelle de l'adjectif. L'adjectif en effet tire sa valeur conceptuelle non d'un attribut-critère partagé avec d'autres mots de même famille, mais de son identification à un attribut-critère partagé par plusieurs réalités. A sa propre façon, l'adjectif (et l'article qui n'en est qu'une forme de valeur plus générale) vient donc s'ajouter au nom en complémentarité.

Une difficulté de taille se pose à l'analyse. L'examen des schémas de Staats (figure 2.4) et de Minke (figure 2.12) montre la phrase comme une séquence de mots dans l'ordre même où le discours les livre: c'est là une impossibilité. Ce qui a déjà été établi en linguistique dans la première partie de cette étude. Et que confirme indirectement le rôle obscur de l'article the dans les exemples de Minke, et le choix restrictif fait par Staats, pour illustrer le mécanisme divergent-convergent, de phrases commençant toutes par des impératifs (un mode qui est le résultat d'un traitement en expressivité du mode indicatif). La langue française qui charge l'article d'exprimer, en plus de sa charge propre, le genre et le nombre, laisse nettement apercevoir qu'aucun discours, aucune séquence de mots ne peut commencer par "le", "la" ou "les" sans des opérations antérieures justifiant ce choix. Par ailleurs, il a déjà été posé que la phrase française repose sur la production initiale d'un nom. D'où la proposition suivante: les parties du discours développant le nom (adjectif, article, ...) sont initialement produites postérieurement au nom, et par la suite seulement dans l'ordre apparent de la phrase parlée ou écrite.

Cette proposition originant de la linguistique trouve un premier point d'appui dans l'utilisation que font les analyses behavioristes des réponses internes, lesquelles sont de nature à prêter à des conditionnements imperceptibles à l'observation

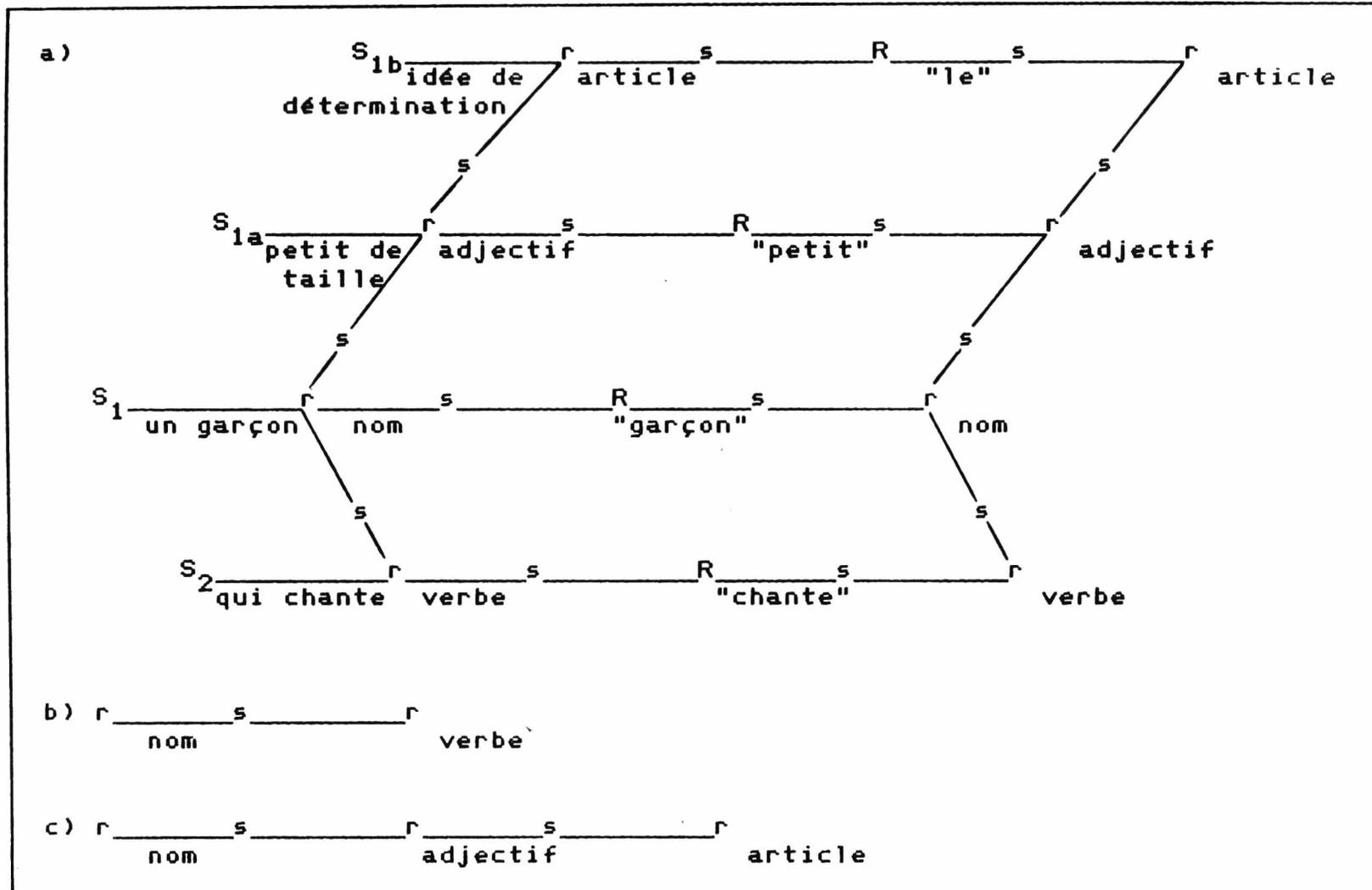


Fig. 3.3 - Production d'une séquence autonome de mots (phrase) comportant une complexification interne du nom. En (a), la réponse interne du nom détermine un double développement complémentaire. En (b), le conditionnement nom-verbe; en (c), le conditionnement nom-adjectif-article.

courante. La figure 3.3 montre le double conditionnement originant du nom. Le conditionnement fondamental livre le verbe; le conditionnement qui développe le nom fait apparaître l'adjectif et l'article.

L'apprentissage de ce nouveau conditionnement ne se fait pas autrement -- ne peut se faire autrement -- que celui de la séquence nom-verbe. L'enfant apprend à lire le stimulus total par les valeurs sémantiques à attribuer à chacun des stimuli partiels; entre les mots de différentes natures s'installe le conditionnement en contiguïté des familles grammaticales du nom, de l'adjectif, de l'article.

Pour ce qui est de l'ordre des mots communément observable, la linguistique mécanique l'explique partiellement par le jeu de la mémoire: la justification paraît fort insuffisante. Pourtant, les analyses behavioristes semblent pouvoir s'en accommoder relativement bien. Le schéma de la figure 3.3 montre que la complexification interne se fait au rebours du nom, conformément à l'hypothèse posée. Or, les mots de la séquence parlée ne sont que le résultat éloigné du conditionnement en séquence sur lequel sont produits ces mots: le dernier mot produit est le premier utilisé, ce mot devenu premier appelant le précédent, et ainsi de suite.

Une objection apparaît à propos du verbe: pourquoi le verbe produit postérieurement au nom n'est-il pas lui aussi premier dans la chaîne parlée? Ici la réponse semble aisée: le nom est complet et peut être produit sans le verbe. Il n'en est pas ainsi de la séquence de complexification interne: il apparaît que le nom ne saurait être produit tant que l'analyse qui en est faite n'est pas terminée.

Le schéma de la figure 3.3 se révèle donc incomplet: les mots produits initialement ne sont reproduits dans la chaîne parlée qu'une fois disponible tous les éléments d'un ensemble unitaire. Le schéma devra donc incorporer au moins une double apparition des mots et la théorie reconnaître que l'enchaînement de production du mot pourra s'allonger autant que nécessaire, les réponses internes finales pouvant se muer en autant de réponses internes anticipées médiatisantes. L'addition apparaît dans le schéma de la figure 3.4.

Ce qu'il faut en comprendre c'est que les mots sont initialement produits à un niveau d'impression kinesthésique minimal. Ce que le quotidien du langage permet amplement d'observer dans les phénomènes de surgissement difficile, partiel de certains mots. Ce que la pensée commune a traduit par un "je l'ai sur le bout de la langue".

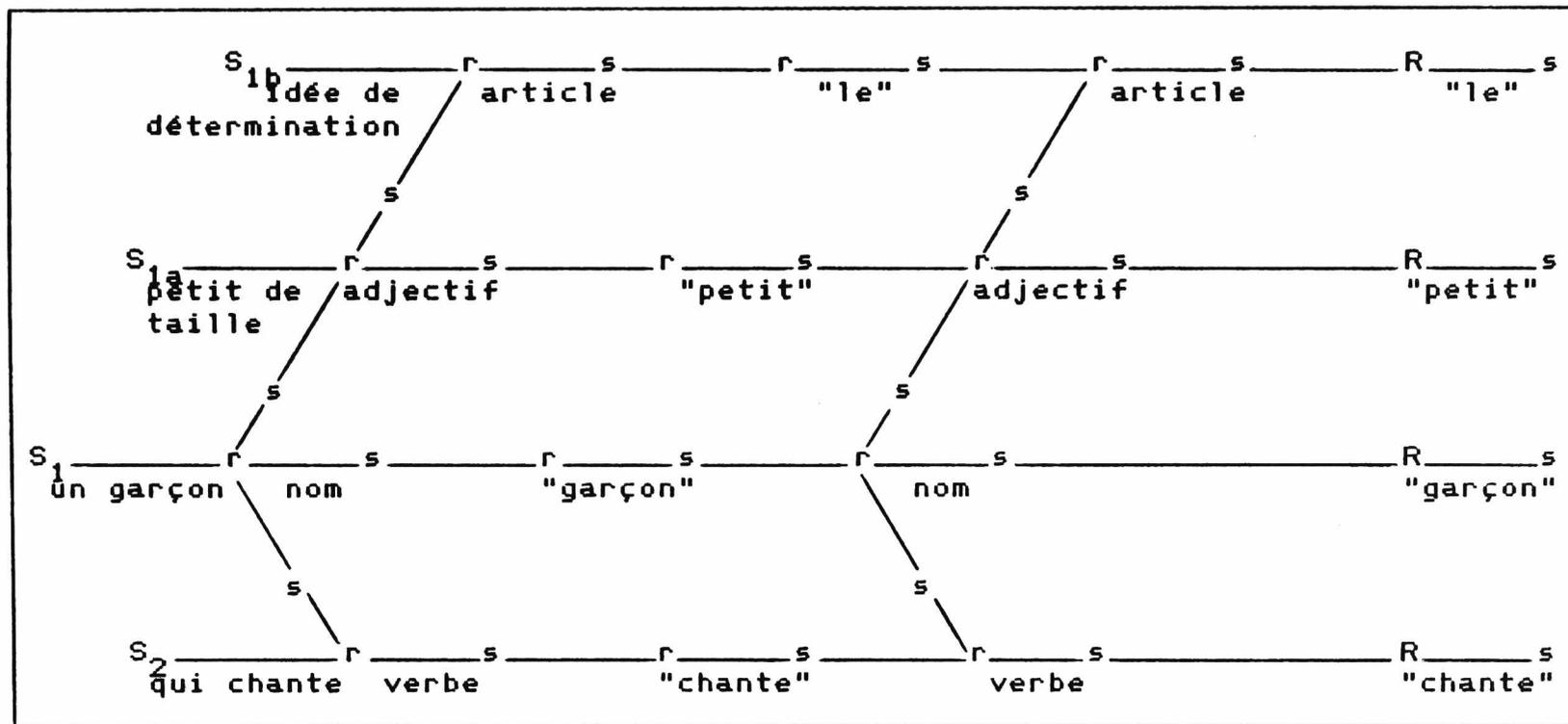


Fig. 3.4 - Chaîne de production d'une séquence autonome de mots comportant la phase de production minimale. Les réponses finales R sont celles de la chaîne parlée, tandis que les apparitions antérieures des mots r n'atteignent qu'à un niveau d'impression kinesthésique minimal.

L'inversion dont il est ici avancé l'hypothèse tire de sa qualité explicative une preuve non négligeable. Elle est le seul moyen de justifier le fait que l'enfant apprenne d'abord des noms; elle permet de plus d'affirmer que l'enfant apprenant un nom apprend déjà le langage adulte et de montrer comment et par quelles voies se fait le passage. Les questions sur la structure du langage enfantin, sur le langage télégraphique, sur les modalités d'abréviation des phrases, et bien d'autres, trouveraient des réponses dans ce mécanisme. Conclusivement, ce mécanisme faisant place à un et même à plusieurs niveaux minimaux d'impression permet d'avancer en corollaire une proposition de grande portée: l'adulte n'exerce pas l'usage d'une langue dont il a la maîtrise dans une démarche différente de celle qui du langage enfantin l'a conduit à cette maîtrise. Bien net est ici le rôle de l'apprentissage dans l'acquisition du langage: restent acquis non seulement les mécanismes de production des mots, mais le cheminement même d'apprentissage de ce mécanisme, lequel se voit à son tour promu au rôle de mécanisme appris.

La complexification interne comporte un autre type d'approfondissement, celui du verbe en des formes à auxiliaire et à un ou à plus d'un participe passé; il ne semble pas utile de se lancer ici sur cette voie. Le procédé est le même, tandis que les nuances relèvent plutôt de la linguistique.

Il n'aura pas échappé que rien n'a été dit des parties du discours que sont l'adverbe, la préposition et les conjonctions de subordination et de coordination. Mais, s'il a été posé plus haut en linguistique mécanique que ces parties du discours ne font que continuer hiérarchiquement l'analyse intérieure du nom, il avait été aussi montré que leur application repose sur le processus de complexification externe, processus dont l'examen, en analyse associative, constitue la suite de cette étude.

La complexification externe

Ainsi qu'il a été vu, la séquence fondamentale de mots est constituée d'un nom augmenté d'un verbe: "Jean chante", et chacune des deux parties peut se complexifier par un développement interne: "Le petit garçon a chanté!".

Un autre type de complexification, externe celui-là, peut intervenir: il consiste essentiellement dans la multiplication des mots fondamentaux nom et verbe. Des exemples en ont été donnés dans le premier chapitre. La disposition en échelle qui en était présentée faisait bien ressortir la construction de ces phrases et le rôle et la disposition des mots fondamentaux.

Si l'enfant apprend initialement à construire des ensembles complémentaires formés d'un adjectif et d'un nom, ou encore

d'un nom et d'un verbe, il peut acquérir aussi aisément et concurrentement la maîtrise d'ensembles complémentaires nom-nom et verbe-nom. Il y a là des voies d'apprentissage qu'un enfant parcourt au hasard de son développement personnel. De sorte que chaque enfant apprend à sa façon et par un cheminement qui lui est spécifique l'ensemble des conditionnements de la séquence de mots.

Il importe de voir ce qui en est du point de vue associatif. Le dernier des exemples apportés dans le premier chapitre voulait justement illustrer une phrase possible d'enfant: "L'auto de papa est partie". Cette phrase, par son vocabulaire et sa construction, permet différents états de construction, de la maîtrise des premiers éléments à l'entière élaboration. Les différents états constatables seront les suivants, avec des interversions prévisibles dans la séquence d'apparition des maîtrises, ces interversions étant la conséquence de l'idiosyncrasie d'apprentissage de chaque enfant: "auto" -- "auto papa" -- "auto papa partie" -- "auto de papa" -- "auto de papa partie" -- "auto de papa est partie" -- "l'auto de papa est partie".

Evidemment, l'apprentissage n'est pas celui, instrumental, de cette phrase précise, ainsi qu'il a été établi: l'apprentissage est plutôt celui d'un conditionnement des réponses internes régissant la production de séquences de plus en plus

complexes. Complémentairement à la séquence fondamentale nom-verbe et à leurs séquences de complexification interne, présentées plus haut, s'apprennent deux séquences qui permettent de juxtaposer les mots fondamentaux que sont les noms et les verbes: la première, reproduite dans la figure 3.5, permet d'addi-

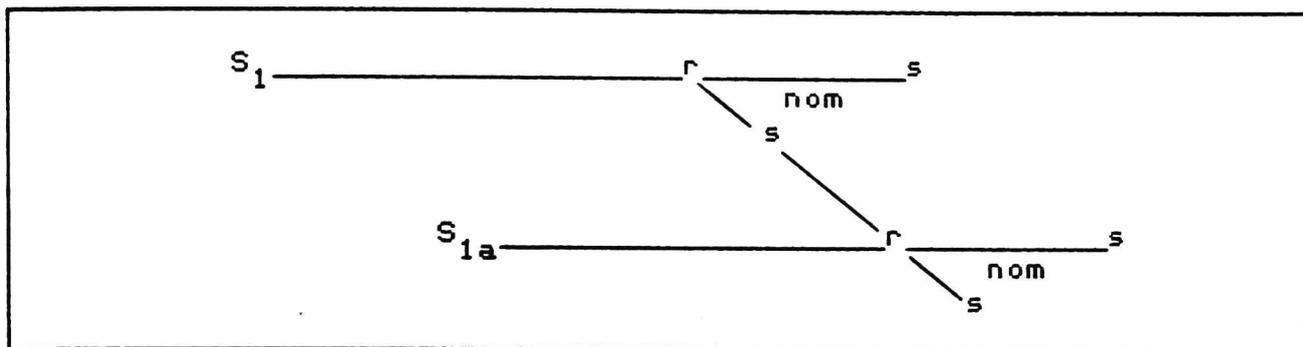


Fig. 3.5 - Séquence de complexification externe permettant l'addition d'un nom à un nom.

tionner des noms à l'infini, la limite se trouvant dans la capacité de reproduire la séquence; la seconde, reproduite dans la figure 3.6, permet de compléter un verbe d'un nom. En proposition: l'enfant acquiert concurremment aux autres maîtrises initiales la maîtrise d'une séquence nom-nom et d'une séquence verbe-nom.

Il reste beaucoup à comprendre de ces mécanismes; il conviendrait de produire des explications sur la nature propre de ces complémentarités. Les propos qui viendront plus bas sur la

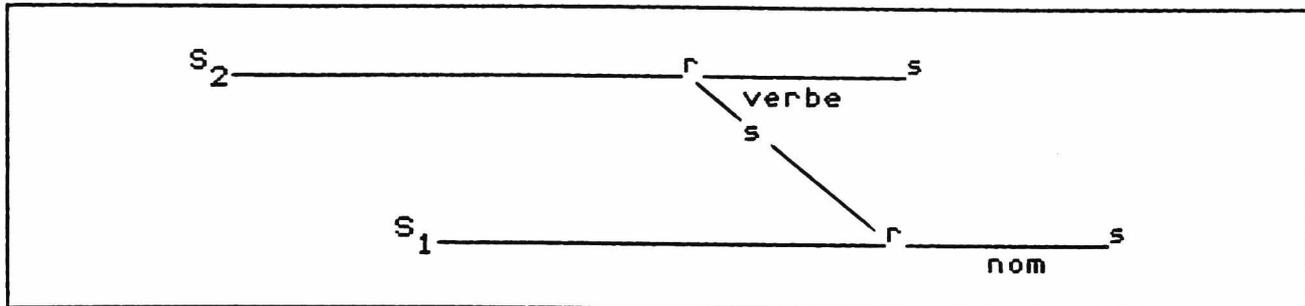


Fig. 3.6 - Séquence de complexification externe permettant l'addition d'un nom à un verbe.

nature des parties du discours devraient éclairer quelque peu, suffisamment tout au moins pour permettre d'entrevoir des voies de recherche.

Les séquences de complexification externe qui viennent d'être présentées entraînent par ailleurs un développement de la séquence de complexification interne du nom. En proposition: l'enfant se donne dans le sillage d'acquisition des séquences nom-nom et verbe-nom de multiplication des mots fondamentaux la maîtrise des parties du discours qui marquent le rapport des mots fondamentaux entre eux. La figure 3.7 montre ce que pourrait être la séquence.

Ce que "pourrait" être la séquence. En effet, passé l'adjectif et dans la classe même de l'adjectif, la hiérarchisation des parties du discours n'est pas sûre: à l'évidence, l'adverbe n'occupe pas régulièrement la place qui lui est attribuée; la

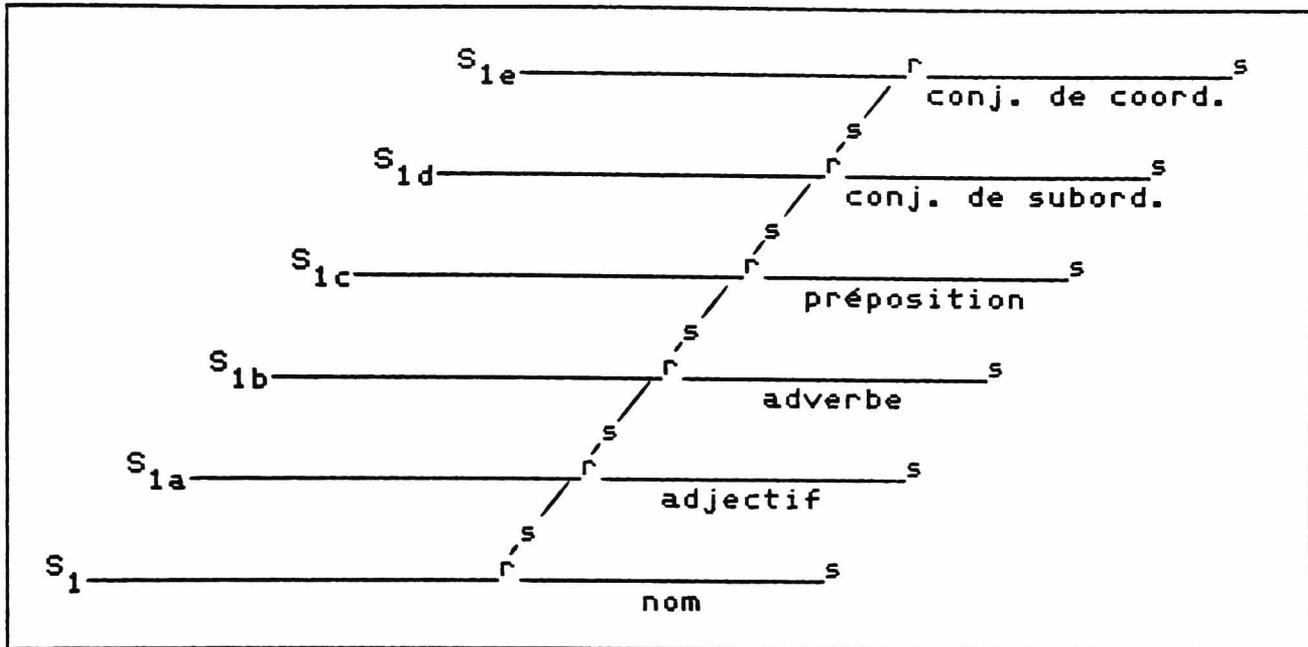


Fig. 3.7 - Séquence complète de complexification interne du nom.

préposition et les conjonctions ont des rapports différents au nom et des rapports différents entre elles. Toutefois, l'édifice hypothétique proposé n'en perd pas sa qualité: la hiérarchisation reste valable dans son principe. Il faut simplement conclure qu'il y a là un thème à explorer en priorité par la linguistique: la hiérarchisation des parties et des moyens du discours. Des moyens, et non seulement des parties du discours, parce qu'à la limite seule une pause marquera le rapport de deux mots, avec ou sans virgule. La linguistique n'a jamais fourni de vision intégrée satisfaisante des moyens de la langue française; le rapprochement avec la psychologie montre l'intérêt et l'importance de travaux de cet ordre.

Au total, donc, cinq séquences apprises. Au départ de l'apprentissage de la production d'un nom, chaque enfant apprend, dans un cheminement qui lui est propre, la séquence fondamentale nom-verbe, les séquences de complexification nom-nom et verbe-nom, la séquence de complexification interne du nom et la séquence de complexification interne du verbe. La recomposition de ces cinq conditionnements de séquences permet la production de n'importe quelle phrase, si complexe soit-elle.

Quelques constructions toutefois paraîtront ne pas avoir reçu d'attention. C'est bien le cas. Ainsi en est-il des phrases comportant verbe d'état et attribut. Il en est de même des constructions qui placent l'adjectif à la suite du nom. C'est encore le cas des constructions avec adverbe, et de quelques autres. Il appartient à la linguistique de montrer ce que sont les mécanismes qui permettent ces constructions, en regard des hypothèses déjà avancées. Il y a toutefois des signes que toutes ces constructions ne constituent que des cas particuliers, qui obligeront tout au plus à des extensions des mécanismes présentés et qu'il ne convient pas de s'inquiéter outre mesure des apparentes difficultés que peut sembler présenter l'explication.

Une autre objection pourrait être faite. Le produit final, les cinq conditionnements qui ont été identifiés, paraissent n'avoir comme preuve de leur existence que leur capacité à

généraliser n'importe quelle phrase d'un corpus. Pour beaucoup que ce soit, l'analyse pourrait paraître insuffisamment justifiée; et c'est bien le cas. Mais le cheminement de l'analyse ne pouvait être autre: la difficulté est celle, relevée en linguistique, de l'impossibilité de séparer morphologie et syntaxe, sinon en théorie.

L'approfondissement qui s'impose, et qui apportera le complément attendu de preuve logique, est celui de la nature des rapports des parties du discours entre elles, un approfondissement qui passe par l'analyse de la nature des parties du discours elles-mêmes. Ces analyses ont été commencées chez Minke, (1969), lequel en a trouvé la clef dans l'identification des familles habituelles de mots de nature grammaticale.

Les familles grammaticales de mots
ou parties du discours

La théorie behavioriste sociale des familles grammaticales de mots et la théorie des parties du discours de la linguistique traditionnelle traitent d'un objet commun. Par des abords différents, il est vrai, produisant souvent des données apparemment dissemblables. Pourtant, il n'est que d'y regarder de plus près pour voir à quel point les deux disciplines cheminent parallèlement.

Les données behavioristes sociales semblent ici toutefois les plus aptes à fournir à l'analyse associative son point de départ. L'identification a été faite par Minke (1969) des parties du discours à des familles grammaticales de mots et donc à des classes de mots présentant une réponse interne anticipée médiatisante déclenchant à des degrés divers tous les mots de la famille. Minke a même avancé une hypothèse sur la nature de cette réponse interne, qu'il voit composite et à laquelle il attribue une triple nature. La réponse interne serait d'abord constituée d'un ou de plusieurs éléments caractéristiques des stimuli propres aux mots de la famille, éléments retenus comme réponse interne conditionnée, d'abord finale, puis anticipée et médiatisante. Ainsi s'expliquerait que les verbes sont des mots d'action. Une autre composante de la réponse interne aurait pour source un apprentissage proprement scolaire, celui qui accole aux mots de la famille du verbe l'étiquette "verbe", et aux autres parties du discours leur étiquette spécifique. La réponse interne, enfin, s'identifierait aux spécificités de construction des désinences des mots: Minke donne en exemple la finale en -ing des verbes anglais employés au participe présent. Enfin, il semblerait qu'il faille de plus retenir le retour de séquences de mots présentant la même disposition: même si Minke ne voit pas là une caractéristique assimilable aux réponses anticipées des familles de mots, il mentionne ce caractère comme une condition essentielle à l'apprentissage des séquences de mots. La tâ-

che n'apparaît pas aisée de déterminer laquelle ou lesquelles de ces composantes hypothétiques constituent véritablement les réponses anticipées propres aux familles grammaticales de mots.

Il semble qu'il faille d'abord écarter de l'analyse, dans un premier temps, les apprentissages scolaires. L'enfant apprend à parler sans attendre l'école; les parents pour leur part ne parlent pas à l'enfant du verbe, du nom ou des autres parties du discours dans leurs efforts, conscients ou non, pour l'aider à développer son langage. L'examen de cet élément de l'hypothèse pourra donc n'être tenté qu'en fin d'analyse, à titre complémentaire.

Restent trois composantes possibles. Celle d'une signification propre originant de la nature même des stimuli. Celle tenant à la présence de déterminants catégoriels. Et une dernière, reliée à la position des mots dans la phrase.

Il ne fait pas de doute que les analyses behavioristes sociales se sont surtout intéressées à l'ordre des mots. Il apparaîtra à l'examen qu'il y avait là une intuition de grande qualité et la source de la caractéristique fondamentale, celle de la position des mots. Se greffe à cette composante, ainsi qu'il sera montré, celle d'une nature interne spécifique des mots. Vient s'ajouter la composante tenant à la présence dans

les mots de déterminants catégoriels. L'apport scolaire finalement devra être traité. Ces quatre thèmes paraissent pouvoir englober toutes les données relatives à la nature des parties du discours, ou encore à la nature de la réponse interne des différentes familles grammaticales de mots.

La position des mots

Staats (1961, 1963, 1968, 1971b, 1975, 1979) a identifié les mécanismes fondamentaux sous-tendant l'organisation des séquences de mots, mécanismes qui ont été présentés dans le second chapitre. Minke (1969) a, pour sa part, élaboré un mécanisme complémentaire de première importance, celui de la famille grammaticale de mots, lequel a été également présenté dans le second chapitre.

La linguistique structurale d'approche mécanique a, de son côté, produit une hypothèse concernant l'ordre des mots d'une phrase, hypothèse qui a été détaillée dans le premier chapitre et reprise en analyse associative dans la première partie de ce troisième chapitre.

Le problème se pose ici de déterminer si la nature des mots est fonction de l'ordre des mots, de leur position dans la séquence ou la phrase. Pour le béhaviorisme social, la question

est de savoir s'il est possible et s'il convient d'assimiler la position des mots à une réponse interne à la fois finale et médiatisante.

L'analyse associative vient de permettre une élaboration détaillée des enchaînements fondamentaux des mots de la chaîne parlée. La réflexion doit maintenant essayer d'établir si ces enchaînements sont réductibles à un enchaînement de réponses internes relatives à l'ordre des mots.

Il semble qu'il faille pour approfondir se fonder sur les données d'observation de l'apprentissage du langage chez l'enfant. L'enfant, en effet, se donne initialement la maîtrise de production d'un mot qui est un nom, de noms détachés. Or, il serait possible de considérer que ces mots forment une classe, la classe des mots premiers. Ce caractère pourrait provisoirement suffire à la classe, au stade initial d'apprentissage.

L'enfant se donne ensuite -- éventuellement -- la maîtrise d'une chaîne de deux mots, par exemple un mot et un verbe ("Papa parti"). La nouvelle classe de mots devient la classe des mots complémentaires des mots de la classe première; encore là, ce caractère pourrait provisoirement suffire à ce stade de l'apprentissage.

Staats (1968) reconnaît une valeur de concept aux associations en séquence de mots (word associational sequence concept mechanism). A un niveau très élémentaire, l'association en séquence de classes de position suffirait à assurer l'ordre correct de production en séquence du peu de mots maîtrisés par l'enfant. Ces mots seraient des noms, des verbes et des adjectifs; les noms seraient les mots premiers, les verbes seraient les mots seconds de postposition, et les adjectifs seraient les mots seconds d'antéposition (au stade élémentaire, les adjectifs postposés n'apparaissent pas).

De ceci, la proposition pourrait s'énoncer de la sorte: à un stade initial d'apprentissage du langage, l'enfant associe les mots appris en familles de mots ou catégories dont le caractère interne se résume à celui de la position apprise des mots.

Il est certain que les choses ne sauraient demeurer en cet état. La caractéristique est insuffisante, surtout en regard des autres parties du discours ou catégories ou familles grammaticales de mots à maîtriser.

Minke (1969) suggérait comme autre nature aux réponses anticipées quelque caractère propre aux stimuli. Il est plus juste, semble-t-il, d'y voir une nature interne spécifique.

La nature interne spécifique des mots

Minke (1969) avance cette hypothèse que les stimuli situationnels présentent des caractéristiques propres à chacune des parties du discours ou familles grammaticales de mots. Minke lui-même retient pour les verbes que ce sont tous des mots d'"action", une notion très certainement empruntée à l'enseignement scolaire. Minke tentait ainsi de "saisir" la nature de la réponse interne d'au moins une famille grammaticale de mots et de faire la preuve du bien-fondé de ses avancées sur l'existence de familles grammaticales de mots à réponses internes spécifiques. Si la tentative concrète de Minke d'identifier le verbe comme un mot d'action n'a pas eu grand succès (à l'expérimentation, la notion s'est révélée fuyante et ne prêtant pas à mesure), les avancées théoriques n'en paraissent pas moins mériter d'être retenues.

L'analyse qui vient d'être faite a toutefois identifié comme première composante à la réponse interne le caractère séquentiel des mots, leur position. Ce caractère n'est pas tiré des stimuli situationnels, mais de l'organisation même de la séquence de mots. Or, ainsi qu'il a été dit, ces premières réponses internes sont celles d'un stade initial d'apprentissage de la langue et ne sauraient suffire à fonder la maîtrise d'un stade plus avancé.

L'hypothèse est séduisante d'une seconde composante tirée de la première, mais au bout du compte, d'un ordre différent, la démarche d'apprentissage ne connaissant pas de solution de continuité. Reste à démontrer que ce peut être le cas. Et d'abord pour la classe des verbes.

Ainsi qu'il a été avancé, les verbes constitueraient rapidement pour le très jeune enfant une classe de mots seconds par la position. Or cette caractéristique de mot ou cette réponse interne n'est pas le fait d'un accident: elle est la condition même d'un construit. Le verbe est le résultat d'une construction reposant précisément sur ce caractère de mot second. Et à bien y regarder, le verbe apparaît ce mot qui se différencie du nom par une spécificité de l'image sensorielle qu'il retient: alors que le nom livre une saisie sensorielle première, le verbe livre une saisie sensorielle continuée, "seconde". La raison en apparaît toute simple: dans la phrase "Jean chante", le nom est le résultat d'une saisie première arrêtée (il n'est de saisie qu'arrêtée), tandis que le verbe oblige à une saisie continuée de l'objet premier "Jean", saisie livrant une image différente de "Jean", livrant un "objet" d'une autre nature sous-tendue pour chacun de ses moments ou de ses saisies de l'image de l'objet premier. Mot second, le verbe deviendrait aussi et plus spécifiquement mot de durée.

Minke (1969) faisait donc montre d'une juste intuition lorsqu'il identifiait le verbe comme un mot d'action. Il existe d'ailleurs des allusions du genre, bien que moins nettes, chez Staats (1971a, 1975, 1979). Sauf que le concept ne serait pas exactement celui, identifié par eux, d'action, mais bien plutôt celui, démontré, de durée.

Aristote avait pressenti, et peut-être même vu, ce qui en était lorsque dans la Poétique il définit le verbe comme un phonè méta chronou, un ensemble sonore présentant une idée de temps (de durée?), et lorsque dans le traité de l'Interprétation, il dit du verbe qu'il est ce mot "qui ajoute à sa propre signification celle du temps" (Traduction Vrin, 1977); le choix même du mot rèma pour le verbe, d'ailleurs, avec sa signification initiale de prédicat, montre que les Anciens avaient très finement perçu la nature du verbe.

La nouveauté de l'explication produite est de montrer ce qui est appris, d'indiquer par quelle voie se fait l'apprentissage, et d'identifier le substrat du construit, de sorte que toutes les pièces du puzzle trouvent leur place. La proposition à faire touchant le verbe s'énoncerait ainsi: l'enfant identifie le caractère spécifique de la famille grammaticale du verbe en approfondissant la caractère premier de position "seconde" de la classe en un caractère faisant du verbe un mot de durée.

Cette proposition rend compte du conditionnement de la séquence fondamentale de mots. Le conditionnement premier en séquence du nom et du verbe acquerrait progressivement une portée conceptuelle complémentaire; l'enfant saisirait les verbes comme des mots de durée, des mots d'expression d'une saisie continuée. La réponse interne référant initialement à l'organisation en séquence des mots s'étofferait pour rejoindre la valeur sémantique des mots, ce qui aurait pour effet de permettre le choix de tel mot plutôt que de tel autre, d'une forme de verbe plutôt que d'une forme de nom, de "chante" plutôt que de "chant" ou "chanson".

Pour arriver à préciser ce qui en est du nom et des autres parties du discours -- le cadre exploratoire de cette étude ne permet pas des analyses complètes --, il importera de respecter la démarche qui a été suivie: c'est en regard des conditionnements acquis que chacune des parties du discours révélera sa nature spécifique. La linguistique mécanique a montré quelle est la hiérarchisation des parties variables du discours et proposé un cadre plausible pour les parties du discours invariables. Le béhaviorisme social présente des données fort semblables à celles de la linguistique sur le nom propre, le nom commun et l'adjectif (Staats, 1979). Il reste à tirer de ces propos ce qui rejoint les séquences de conditionnements et à montrer sur quels caractères spécifiques s'acquièrent et s'élaborent les différen-

tes parties du discours. Il y a là une tâche énorme, engageant à la plus difficile des réalisations, la simplification; car il s'est trop dit et trop peu dit des parties du discours variables, et très peu dit des parties du discours invariables.

La réponse interne comporterait une autre composante, relative au choix des déterminants catégoriels et présente dans les désinences des mots.

Les désinences des mots

La troisième composante à identifier aux réponses internes spécifiques des familles grammaticales de mots présente une particularité: cette composante fait varier la désinence d'un certain nombre de mots, dits mots variables, noms, adjectifs et verbes. Les mots invariables ne devraient rien à cette composante (la vérité étant qu'ils y puisent leur invariabilité).

L'observation semble indiquer que le mécanisme des déterminants catégoriels est le dernier acquis. Un jeune enfant maîtrisant bien l'ordre des mots éprouvera encore des difficultés avec le genre ("beau fille", dira-t-il), le nombre ("les petits-enfants"), et les désinences verbales. La maîtrise de cette composante de la réponse interne pourrait donc retarder sur la maîtrise des deux autres. Resterait à déterminer si cette composante

te est reliée aux deux premières.

Minke (1969) donne en exemple de cette composante la finale en -ing du participe présent des verbes anglais: pour un mot, présenter une finale en -ing, ce serait dénoncer son appartenance à la famille grammaticale du verbe. Ce ne peut qu'être juste.

A ceci près que la finale en -ing est d'une part, une réponse externe, non une réponse interne, et que, d'autre part, elle dénonce tout autant que la classe des verbes, la classe des participes présents de verbe. Il y aurait donc des précisions à apporter sur la nature de la réponse interne sous-tendant ce type de réponse externe, et sur l'organisation des différentes désinences.

Les désinences de mots doivent en tant que réponses externes découler de certaines réponses internes. Pour le verbe, il ne semble pas nécessaire de chercher plus loin que ce qui a été établi: le verbe est un mot de durée, de saisie sensorielle continuée. La désinence verbale doit dénoncer ce caractère.

Ce qui serait le cas en français pour le verbe. Le linguiste Guillaume (1946) a produit à ce propos une théorie. Le verbe, dans les conditions d'évolution le mieux réussie (certai-

nes formes, archaïques, seraient des états d'étapes intermédiaires), porterait en désinence caractéristique une consonne "axiale". Cette consonne serait celle de la forme première qu'est la forme de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif: ainsi, la consonne "t" de la finale de la forme "chan-te" serait la consonne axiale dénonciatrice de la valeur verbale de ce mot.

Cette consonne ne ferait que traduire le caractère interne spécifique de durée des mots de la famille grammaticale du verbe. Sans qu'il soit besoin de caractère ajouté. La langue dénoncerait donc, ou chercherait à dénoncer, dans les désinences des mots variables les caractères internes spécifiques des parties du discours.

Une difficulté surgit de la multiplicité des désinences, du verbe par exemple: toutes ces désinences ont bien un rôle à jouer, et un rôle fort différent de celui qui vient d'être reconnu à la consonne axiale, et qui doit être expliqué. Qui a été expliqué, de fait, mais sans être développé pour le verbe. Le verbe, a-t-il été affirmé, est l'objet d'opérations de complexification interne au même titre que le nom. Il n'a pas été montré ce que sont ces opérations de sophistication du concept premier de durée introduisant des nuances de personnes, de temps et de modes. Pour entrevoir ce qui en est, il n'est d'ailleurs pas be-

soin d'une explication détaillée. Une observation globale pourra suffire: les formes verbales ("il chante", "je chante", "nous chantons", "ils chantent", "il chanta", "il chantait", "il chanterait", "il chantera", "qu'il chante", "qu'il chantât", "chanté", "chantant", "chanter"), toutes les formes verbales, portent bien haut la consonne axiale initiale, ici un "t", à laquelle elles ajoutent quelque traitement consonantique ou vocalique.

A en juger par le verbe, la dernière composante, celle de la désinence, n'est donc qu'une composante externe assumée par la langue sous l'aspect de désinences attachées à la finale des mots. Les noms pour leur part, et les parties du discours que livrent les opérations de complexification interne du nom, répondraient aux mêmes analyses. Le traitement paraît toutefois plus net, dégageant mieux les parties du discours, et plus varié que pour le verbe, introduisant à côté de mots à désinences variables des mots invariables. La tâche de compléter cette analyse du nom et des parties du discours qui lui sont associés, a-t-il été dit dans la partie précédente, est énorme. La voie ouverte semble toutefois une voie sûre pour mener l'analyse.

Le tout pourrait s'énoncer ainsi sous forme de proposition: l'enfant trouve, dans la maîtrise des désinences des mots, des confirmations concrètes des caractères de position et des caractères conceptuels spécifiques de chacune des familles gram-

maticales de mots ou parties du discours.

La dernière composante à examiner est celle qui tient à l'identification scolaire des parties du discours.

Les apprentissages scolaires

Minke (1969) retient comme composante à la réponse interne l'étiquette apprise pour chacune des familles grammaticales, le mot "verbe" par exemple. Il conviendrait d'ajouter qu'il puisse à l'enseignement scolaire sa définition du mot d'action pour le verbe.

Il est difficile de dire quel effet peut avoir l'apprentissage scolaire des familles grammaticales sur la maîtrise d'une langue. A la limite, le mécanisme ne serait que celui d'une association verbale en simple contiguïté (word associational cluster concept) et donc de peu d'effet. Il est toutefois plus probable que ces apprentissages scolaires ont des effets importants, des effets reliés aux autres apprentissages scolaires de la langue, et donc à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture surtout. Ecrire, et lire -- à un moindre degré --, est une opération de formalisation consciente de la langue, opération menée antérieurement par la langue elle-même (c'est-à-dire par le long cheminement de toute une communauté humaine) et que re-

prend individuellement toute personne qui se donne pour tâche d'écrire. Ecrite, une langue révèle mieux qu'à l'oral ce que sont ses structures (de façon variable d'une langue à une autre); c'est pourquoi écrire exige des connaissances conscientes importantes, bien supérieures à celles que suppose la maîtrise orale d'une langue. Théoriquement, la maîtrise de l'oral profiterait également des catégorisations apprises à l'école.

Il reste difficile de dire dans quelle mesure ces catégorisations rejoignent celles apprises avec la langue. Le jeune enfant possède la maîtrise de la classe du verbe sans en rien savoir consciemment. Les apprentissages scolaires pourraient lorsqu'ils sont de qualité épouser les mécanismes appris et permettre l'usage plus conscient d'une langue. L'hypothèse semblerait conforme à ce que permet d'observer le vécu quotidien.

Certains apprentissages scolaires seraient toutefois de moindre qualité. Minke (1969) a intuitivement emprunté la définition scolaire de mot d'action pour le verbe. Il a été montré que la définition n'est qu'approximative. De plus, au sens strict, un certain nombre de verbes, dits verbes d'état, refusent l'étiquette des verbes d'action. Il serait possible de voir là des classes approximatives se corrigeant par le jeu des mécanismes de formation abstraite de concept. Ainsi que le mot et l'animal worm sont joints à la famille animal par un condition-

nement d'ordre verbal, ainsi les verbes d'état et les verbes d'action en viendraient à former l'ensemble de la classe du verbe. Ces apprentissages laissant à désirer, il est probable que leur effet est, aussi, minime, et qu'ils constituent au mieux des approximations utiles. C'est toutefois beaucoup demander à l'école de ne retenir que le bon grain alors que les sciences dont c'est la tâche sont loin d'arriver à établir des consensus et multiplient à l'envi les théories.

La proposition à formuler sur ce thème des apprentissages scolaires comporte, il faut le reconnaître, beaucoup d'approximation. Il peut être utile d'en produire une, toutefois, quelque discutable qu'elle puisse paraître, afin de ne pas tronquer l'étude entreprise: les apprentissages scolaires, dans la mesure où ils sont justes, conformes à la réalité de la langue, peuvent, en augmentant le degré de conscience concourir à augmenter la maîtrise de la langue, et particulièrement la maîtrise de l'écriture.

Il n'y aurait donc au total, pour reprendre l'entier de cette analyse des familles grammaticales de mots, qu'une réponse interne aux familles grammaticales, une réponse interne de nature spécifique liée aux rapports que les mots entretiennent entre eux dans le cadre des saisies sensorielles successives qui sont faites de l'objet à considérer, du stimulus global à représen-

ter. Le très jeune enfant n'en saisit au départ que le caractère séquentiel; pour accéder à une plus grande maîtrise de la langue, il devra se donner la maîtrise pratique de chacune des parties du discours en en pénétrant, sous le caractère séquentiel, le caractère fondamental spécifique.

Quant aux désinences des mots variables, elles constitueraient des réponses externes dénonciatrices des réponses internes spécifiques. Les apprentissages scolaires, pour leur part, rejoindraient la maîtrise pratique d'une langue dans la mesure où les notions présentées sont justes, mais à un degré d'utilité difficile à percevoir, sinon pour l'écriture.

Telles sont les données sur la nature de la réponse interne des familles grammaticales de mots ou parties du discours. Auparavant, l'analyse avait porté sur les séquences de mots, sur la phrase. Tout au long de l'exercice, des propositions ont été formulées: ces propositions demeurent la meilleure représentation des acquis de l'analyse associative exploratoire qui a été menée.

Les propositions qui ont été faites touchent d'abord la syntaxe, ou la phrase, ou les séquences de mots:

- (1) l'enfant apprend d'abord un nom, des noms, puis en complémentarité un verbe, des verbes, la complémentarité nom-verbe constituant la séquence fondamentale et fondant en nature la séquence autonome de mots ou phrase;
- (2) les parties du discours développant intérieurement le nom sont initialement produites postérieurement au nom, et par la suite seulement dans l'ordre apparent de la phrase parlée ou écrite, et il en va de même pour le verbe;
- (3) l'adulte n'exerce pas l'usage d'une langue dont il a acquis la maîtrise dans une démarche différente de celle qui du langage infantin l'a conduit à cette maîtrise;
- (4) l'enfant acquiert complémentaiement aux autres maîtrises initiales la maîtrise d'une séquence nom-nom et d'une séquence verbe-nom;
- (5) l'enfant se donne concurremment aux séquences nom-nom et verbe-nom de multiplication des mots fondamentaux la maîtrise des parties du discours qui, développant le nom, marquent le rapport des mots fondamentaux entre eux.

Les autres propositions se rapportent à la morphologie, ou aux parties du discours ou à la nature des familles grammati-

cales de mots:

- (6) à un stade initial d'apprentissage du langage, l'enfant associe les mots appris en familles de mots ou catégories dont le caractère interne se résume à celui de la position apprise des mots;
- (7) l'enfant identifie le caractère spécifique de la famille grammaticale du verbe en approfondissant le caractère premier de position "seconde" de la classe en un caractère faisant du verbe un mot de durée, et il en va semblablement des autres parties du discours;
- (8) l'enfant trouve dans la maîtrise des désinences des mots des confirmations concrètes des caractères de position et des caractères conceptuels spécifiques de chacune des familles grammaticales de mots ou parties du discours;
- (9) les apprentissages scolaires, dans la mesure où ils sont justes, conformes à la réalité de la langue, peuvent, en augmentant le degré de conscience des mécanismes d'une langue, concourir à en augmenter la maîtrise, et particulièrement la maîtrise de l'écriture.

Tels sont les fruits de cette analyse exploratoire associative.

Un autre résultat évident en est peut-être le rapprochement des terminologies: le vocabulaire de la linguistique et celui du béhaviorisme social sont devenus quasi interchangeable. Ce résultat n'est toutefois que parallèle à la qualité des explications tirées du rapprochement des données de la linguistique et des données du béhaviorisme social sur le langage. Le rapprochement des deux disciplines a permis de montrer, sur la base des acquis linguistiques, ce qu'est véritablement la phrase. De montrer par quels conditionnements elle s'acquiert et de rectifier les représentations à faire de ces conditionnements. Le rapprochement a encore permis, sur la base des données béhavioristes sociales cette fois, d'apercevoir par quel cheminement s'apprennent les parties du discours, de quel ordre est leur nature spécifique, de comprendre enfin le rôle des désinences de mot.

Tout n'a pas été fait, hélas! L'analyse du nom et des parties du discours a dû être négligée. Il a fallu aussi se contenter, sur certains thèmes, des données disponibles, des travaux parallèles aussi importants que ceux entrevus ne pouvant être menés dans le cadre de cette étude. Il appartiendra à la linguistique et au béhaviorisme de fournir ces données, en par-

ticulier pour la première sur les parties et les moyens du discours, et pour la seconde sur le processus menant de la saisie sensorielle globale au choix original de tel ou tel stimulus.

Certains résultats intéressants paraissent tout de même avoir été obtenus. Une analyse originale -- traditionnelle, structurale et mécanique -- a été proposée des données de la linguistique sur la phrase et les parties du discours. Une réinterprétation et, surtout, une réorganisation ont été présentées des données du béhaviorisme social sur les mêmes thèmes de phrase et des parties du discours. Enfin, dans le cadre d'une analyse associative exploratoire ont été produites des propositions dont l'ensemble constitue une théorie englobante de la nature et de l'apprentissage de la phrase, ou séquence de mots, et des parties du discours, ou familles grammaticales de mots, et dont le moindre mérite n'est pas d'être réconciliables, autant par la terminologie que par le contenu, avec les données de la linguistique et avec les théories du béhaviorisme social sur le langage.

Conclusion

Cette étude avait pour objectif premier de tenter, sur les thèmes de phrase et des parties du discours, le rapprochement des données de la linguistique et des théories du béhaviorisme social sur le langage. L'analyse associative exploratoire qui en a résulté a permis d'avancer un certain nombre de propositions dont l'originalité, sinon l'intérêt, sembleraient permettre de conclure que le rapprochement visé est non seulement possible, mais encore hautement souhaitable, parce que fécond.

Il est toutefois un approfondissement d'une autre nature que rendent possible les résultats obtenus en analyse associative et de nature à constituer une réponse, au moins partielle, aux interrogations épistémologiques présentées et laissées en plan au début du troisième chapitre. Car la question se pose de déterminer si l'accord dans le rapprochement est plus qu'un accord de données, si le rapprochement est aussi réconciliation profonde au plan des principes, réconciliation susceptible d'affecter les fondements et les méthodes d'analyse des deux sciences.

La linguistique traditionnelle, ainsi que nombre des développements contemporains qui la prolongent, est d'orientation

mentaliste (Valin, 1968). Le béhaviorisme, au contraire, sur les pas du conceptualisme et des philosophies de l'expérience de l'époque moderne, n'acceptait au départ que l'observable, et, dans une démarche continuant à privilégier l'observable, a cherché à développer une science exacte du comportement humain. Les deux disciplines apparaissent, sous ce jour, diamétralement opposées dans leurs principes et leurs méthodes.

Pourtant, la tentative de rapprochement de cette étude a donné des résultats non équivoques: les données des deux sciences se sont révélées non seulement réconciliables, mais encore complémentaires; de plus, le rapprochement a été fécond en ce qu'il a permis le développement de données nouvelles originales. Cette réussite donne à penser que quelque part il y a mésinterprétation, confusion ou incompréhension, qu'il devrait être possible d'apercevoir le fil conducteur permettant de s'attaquer au noeud gordien épistémologique formé autour des problèmes d'analyse du langage et divisant les disciplines.

Ce fil conducteur est pourtant, à la réflexion, partout présent dans les pages de cette étude. C'est lui que recherchait intuitivement la philosophie ancienne et la linguistique traditionnelle, qu'a pu saisir la linguistique structurale et sur lequel a commencé tout doucement à tirer la linguistique d'approche mécanique. C'est lui que le béhaviorisme social cherchait à

attraper dans son prudent pas à pas. Lui, qu'elle vient de saisir avec précaution et qu'elle n'ose -- admirablement fidèle à elle-même -- dévider qu'avec précaution.

La linguistique a lentement découvert les systèmes, et, peu à peu, l'intérêt de l'observation des faits concrets et de leur organisation en mécanismes sous-tendants. Le behaviorisme social a développé l'analyse des mécanismes du langage, jusqu'à ne plus pouvoir refuser -- condition de la poursuite de l'approfondissement -- l'existence de mécanismes de réponses internes et non seulement internes, mais aussi anticipées. Là se rencontrent les deux sciences.

Ce que la linguistique a toujours réclamé comme organisation mentale au langage se révèle concret, et surtout -- le noeud de la difficulté -- causal, ainsi que la linguistique le voyait. Le behaviorisme, pour sa part, voit aussi ses vues confirmées: les mécanismes sont d'ordre concret; à la différence que les mécanismes du langage sont fort souvent de l'ordre du comportement interne, décelables, mais non immédiatement observables.

La linguistique réclamait une antériorité et une causalité à l'organisation de la langue; le behaviorisme n'acceptait que le directement observable. Or, les comportements observables

sont le plus souvent le fait d'une organisation interne de nature causale, à l'explication de laquelle les deux sciences peuvent et gagneraient à travailler de concert. Sur cette question difficile de la causalité, la réponse tient à n'en pas douter à l'interprétation qui est faite du mode d'élaboration d'une langue. Or, l'élaboration d'une langue -- cette explication se retrouve plus haut en filigrane -- ne se fait pas autrement que ne s'apprend une langue. L'homme a lentement élaboré les langues et le langage, à partir des réalités et des contraintes du monde physique; l'enfant redécouvre pour lui-même le langage, à ceci près qu'il dispose du guide d'une langue donnée. Tout acte de langage -- ainsi que la proposition en a été faite en analyse associative -- est un acte de reconstruction total de la langue dont le cheminement est le même que celui qui mène l'enfant à la maîtrise d'une langue; c'est par le même cheminement qu'une culture, une succession de cultures, parvient à l'élaboration d'une langue donnée. A cette interprétation, chacune des sciences peut puiser des précisions sur la nature de son objet dans les études du langage et d'une langue donnée, et sur les principes méthodologiques qu'il peut convenir de retenir.

Les deux sciences font lentement les pas qu'il faut. Ces pas de tortue n'en sont pas: l'écheveau se dévide lentement. Et cette étude n'a pas fait autre chose. Et son mérite est certainement -- tout autant que d'avoir concrètement tenté sur les

thèmes fondamentaux de l'organisation de la langue française le rapprochement des deux disciplines -- d'avoir fait apercevoir la marche des deux sciences l'une vers l'autre.

Les faiblesses de l'étude originent des limites qu'impose le sujet même. D'abord, l'analyse théorique se devant d'être globale ne pouvait s'attaquer à tous et chacun des problèmes rencontrés. De plus, par son ampleur, le nombre des propositions retenues et surtout son objectif global de rapprochement, l'analyse théorique ne pouvait se donner la complémentarité des analyses expérimentales. Enfin, sur le thème du rapprochement, l'étude pouvait difficilement produire un traité épistémologique complet.

Mais une étude qui a réussi à susciter de tels regrets et à poser bien haut l'intérêt de toutes ces analyses théoriques, expérimentales et épistémologiques n'a-t-elle pas bien mené son propos! Surtout si elle a pu laisser entrevoir sur quelles bases pourrait s'édifier un cadre méthodologique qui permette le rapprochement des deux disciplines traitant du langage que sont la linguistique et, pour la part de ses théories qui en traite, le béhaviorisme social.

Références

- ARISTOTE. De l'âme. Paris: Vrin, 1982.
- ARISTOTE. La Poétique. Paris: Ed. du Seuil, 1980.
- ARISTOTE. Logique d'Aristote. Catégories et Herménéia. (Tome I). Paris: De Ladrance, 1844.
- ARISTOTE. Organon. I: Catégories. II: De l'interprétation. Paris: Vrin, 1977.
- ARISTOTE. Poétique (2e éd.). Paris: Les Belles Lettres (1969).
- ARISTOTE. Rhétorique (2e éd.). Paris: Les Belles Lettres, 1960.
- BERTHOZ-PROUX, M. (1975). Aperçu de certains développements récents des recherches sur l'acquisition du langage. Langue française, 27, 105-121.
- BRØNDAL, V. (1948). Les parties du discours. Copenhague: Munkgaard.
- BROWN, R., BERKO, J. (1960). Word association and the acquisition of grammar. Child Development, 31, 1-14.
- BROWN, R., FRASER, C. (1963). The acquisition of syntax, in C.N. Cofer, B.S. Musgrave (Ed.): Verbal behavior and learning. New York: McGraw-Hill.
- BURNS, L.G. (1978). The behavioral interaction theory of intelligence: a social behavioral analysis of similarity intelligence test items. Thèse de doctorat inédite, Université d'Hawaii.
- BUYSSENS, E. (1975). Les catégories grammaticales du français. Bruxelles: Ed. de l'Université de Bruxelles.
- CARON, Chr. (1981). Le rôle de l'imitation dans l'apprentissage d'une forme syntaxique comportant des éléments non contigus, selon la théorie du béhaviorisme social. Thèse de doctorat inédite, Université Laval.
- CHALLAYE, F. (1948). Petite histoire des grandes philosophies. Paris: Presses Universitaires de France.

- CHERVEL, A. (1977). ... et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire. Paris: Payot.
- FOURNIER, F. (1979). Questions sur la grammaire traditionnelle. Le profil grec. Langue française, 21, 77-104.
- GAGNE, R.M. (1977). The conditions of learning (3e éd. rev.). New York: Holt, Rinehart and Winston.
- GUILLAUME, G. (1929). Temps et verbe. Paris: Champion, 1965.
- GUILLAUME, G. (1938-1960). Leçons de linguistique (38 vol.). [L'oeuvre est pour l'essentiel inédite. Cinq volumes en ont été publiés chez Klincksieck à Paris et à Québec, aux Presses de l'Université Laval.]
- GUILLAUME, G. (1945). L'architectonique du temps dans les langues classiques. Paris: Champion, 1965.
- GUILLAUME, G. (1964). Langage et sciences du langage. Québec: Presses de l'Université Laval, et Paris: Nizet (recueil posthume d'articles parus entre 1933 et 1958).
- GUILLAUME, G. (1973). Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume. Québec: Presses de l'Université Laval, et Paris: Klincksieck (recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin).
- MARCELLO-NIZIA, C. (1979). La notion de "phrase" dans la grammaire. Langue française, 41, 35-48.
- MINKE, K.A. (1969). The grammatical form class of verbs and the operant conditioning of word classes. Madison, Wisconsin: The University of Wisconsin.
- ROBINS, R.H. (1951). Ancient and mediaeval grammatical theory in Europe. Port Washington, N.Y. et Londres: Kennikat Press.
- ROBINS, R.H. (1957). Dionysius Thrax and the western grammatical tradition. Thomas Payne Society, (1957), 67-106.
- ROBINS, R.H. (1966). The development of the word class system of the european grammatical tradition. Foundations of Language, 2, 3-19.
- ROBINS, R.H. (1976). Brève histoire de la linguistique. Paris: Editions du Seuil.

- SAUSSURE, F. de (1916). Cours de linguistique générale (nouv. éd.). Paris: Payot, (1972).
- SLOBIN, D.I. (Ed.) (1971). The ontogenesis of grammar. New York: Academic Press.
- STAATS, A.W. (1961). Verbal habit families, concepts and the operant conditioning of word classes. Psychological Review, 68, 190-204.
- STAATS, A.W. (Contributions de C.K. Staats) (1963). Complex human behavior, New York: Holt, Rinehart and Winston.
- STAATS, A.W. (1964). Verbal mechanisms in purpose and set, in A.W. Staats (Ed.): Human Learning (pp.214-230). New York: Holt, Rinehart and Winston.
- STAATS, A.W. (1968). Learning, language, and cognition. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- STAATS, A.W. (1970). A learning-behavior theory: A basis for unity in behavioral-social science, in A.R. Gilden (Ed.): Contemporary scientific psychology (pp.183-239). New York: Academic Press.
- STAATS, A.W. (1971a). Child learning, intelligence, and personality, New York: Harper and Row.
- STAATS, A.W. (1971b). Linguistic-mentalistic theory versus an explanatory S-R learning theory of language development, in D.I. Slobin (Ed.): The ontogenesis of grammar (pp.103-150), New York: Academic Press.
- STAATS, A.W. (1974). Behaviorism and cognitive theory in the study of language: A neopsycholinguistics, in R.L. Schiefelbusch et L.L. Loyd (Ed.): Language perspectives: Acquisition, retardation, and intervention (pp.615-646). Baltimore, Maryland: University Park Press.
- STAATS, A.W. (1975). Social behaviorism. Homewood, Illinois: Dorsey Press.
- STAATS, A.W. (1979). Images, language, emotions and personality: Social behaviorism's theory. Journal of Mental Imagery, 3, 85-106.
- STAATS, A.W. (1983). Psychology's crisis of disunity: Philosophy and method for a unified science. New York: Praeger.

VALIN, R. (1955). Petite introduction à la psychomécanique du langage. Québec: Presses de l'Université Laval.

VALIN, R. (1964). La méthode comparative en linguistique historique et en psychomécanique du langage. Québec: Presses de l'Université Laval.

VALIN, R. (1968). Des conditions d'existence d'une science du mentalisme linguistique. Les langues modernes, 62, 3, 297-309.

VALIN, R. (1981). Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe. Québec: Presses de l'Université Laval.

Sommaire

L'étude tente de montrer qu'un rapprochement de la linguistique et du behaviorisme social est possible. L'essai en est mené sur les thèmes de phrase et des parties du discours.

L'analyse associative qui en est résultée a permis de produire cinq propositions sur la phrase, ou séquence de mots, et quatre propositions sur les parties du discours, ou familles grammaticales de mots. L'étude avance:

- (1) que l'enfant apprend d'abord un nom, des noms, puis en complémentarité un verbe, des verbes, la complémentarité nom-verbe constituant la séquence fondamentale et fondant en nature la séquence autonome de mots ou phrase;
- (2) que les parties du discours développant intérieurement le nom sont initialement produites postérieurement au nom, et par la suite seulement dans l'ordre apparent de la phrase parlée ou écrite, et qu'il en va de même pour le verbe;
- (3) que l'adulte n'exerce pas l'usage d'une langue dont il a acquis la maîtrise dans une démarche différente de celle qui du langage infantin l'a conduit à cette maîtrise;
- (4) que l'enfant acquiert complémentaiement aux autres maîtrises initiales la maîtrise d'une séquence nom-nom et d'une séquence verbe-nom;
- (5) que l'enfant se donne concurremment aux séquences nom-nom et verbe-nom de multiplication des mots fondamentaux la maîtrise des parties du discours qui, développant le nom, marquent le rapport des mots fondamentaux entre eux;
- (6) qu'à un stade initial d'apprentissage du langage, l'enfant associe les mots appris en familles de mots ou catégories dont le caractère interne se résume à celui de la position apprise des mots;
- (7) que l'enfant identifie le caractère spécifique de la famille grammaticale du verbe en approfondissant le caractère premier de position "seconde" de la classe en un caractère faisant du verbe un mot de durée, et qu'il en va semblablement des autres parties du discours;

- (8) que l'enfant trouve dans la maîtrise des désinences des mots des confirmations concrètes des caractères de position et des caractères conceptuels spécifiques de chacune des familles grammaticales de mots ou parties du discours;
- (9) que les apprentissages scolaires, dans la mesure où ils sont justes, conformes à la réalité de la langue, peuvent, en augmentant le degré de conscience des mécanismes d'une langue, concourir à en augmenter la maîtrise, et particulièrement la maîtrise de l'écriture.

L'étude avance encore une dernière proposition sur la nature du rapprochement à opérer entre les sciences. La linguistique réclamait une qualité causale profonde à l'organisation des langues; le béhaviorisme social montre que les mécanismes de langue font appel à des réponses internes anticipées, et donc de nature causale. A cette interprétation, chacune des deux sciences pourrait puiser des précisions épistémologiques et méthodologiques.

